060.304
P856

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/saintignace0000palo

POUR

SAINT IGNACE

ET LES EXERCICES

Nihil obstat :

Lutetiæ Parisiorum, 11 februarii 1930.

J. AURIAULT S.J.

Imprimatur :

Valle Guidonis, 19 martii 1930.

L. BOSSUET, vic. gen.

AVANT LES EXERCICES

Domine, quid me vis facere ? (Act. IX)

P. Aloÿs POTTIER, S. J.

POUR

SAINT IGNACE

ET LES EXERCICES

CONTRE

L'OFFENSIVE DE M. BREMOND

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
1930

43961

POUR

SAINT IGNACE ET LES EXERCICES

CONTRE

L'OFFENSIVE DE M. BREMOND[1]

PROLOGUE

« Tout bon chrétien doit être plus prompt à prendre dans un sens favorable une proposition du prochain, qu'à la condamner. Si l'on ne peut se la justifier à soi-même, qu'on le prie de dire comment il entend la chose, et en cas d'erreur, qu'on le corrige avec amour[2]. »

J'ose dire qu'en bon chrétien, et en sincère admirateur du talent de M. Henri Bremond, j'ai toujours été plus disposé à justifier qu'à condamner ses « propositions ». Dans la préface de mon premier volume sur le *P. Louis Lallemant et les grands Spirituels de son temps*[3], j'ai exprimé mes sentiments à son égard en des termes que plusieurs de mes amis ont trouvé excessifs. En entrant dans le champ clos où il a « provoqué »

1. Articles publiés dans la *Vie spirituelle*, avril, mai, juin 1929.

2. *Exercices de saint Ignace*. Préambule.

3. *Essai de mystique comparée*, etc... Téqui, 1927.

ceux qui ne pourraient justifier les jugements récemment portés par lui sur les *Exercices* et sur leur saint auteur[1], je n'éprouve nul embarras à dire que ces sentiments n'ont pas changé. Inutile d'en reproduire ici l'expression.

M'étant approprié un texte fort louangeur du P. Cavallera, j'achevais la citation par cette phrase : « En même temps qu'il fait œuvre d'artiste M. Bremond éveille le sens critique, excite à penser, à explorer plus à fond quelque coin du terrain dont il reconnaît l'ensemble et les principaux détails[2]. »

« Que cette exploration, ajoutais-je, conduise parfois à des découvertes qui ne cadrent pas absolument avec les aperçus de l'éminent critique, il sera le premier à ne pas s'en étonner. »

Hé bien ! je me trompais lourdement ! De ces découvertes M. Bremond a été, au contraire, le premier à se montrer surpris, mécontent, agacé, au point de me décocher cette flèche au second tome de sa *Métaphysique des Saints :* « Le tome I du P. Pottier, le seul dont j'ai essayé de prendre connaissance, m'a tellement stupéfait, dès ses

1. « Un essai de critique pure (sur les *Exercices* de saint Ignace)... une ébauche, c'est tout ce qu'on peut attendre d'un écrivain attelé à d'autres besognes et bientôt septuagénaire... » (Oh ! bientôt ! Coquetterie de jeune vieillard ! né le 31 juillet 1865 !) « Un simple *schéma* que la *Vie spirituelle* a bien voulu me donner le moyen de soumettre aux hommes compétents. » *Vie spirituelle*, avril 1929. Supplément, p. 2.

« Étude critique sur les *Exercices*... en vue de provoquer des remarques qui permettront (à l'auteur) de mettre plus au point cette première ébauche. » *Vie Spirituelle*, mai 1929, p. 112. « Je soumets ce travail à la critique des spécialistes. » *Introduction à la philosophie de la prière*, p. 46.

2. *Revue d'Ascétique et de Mystique*, juillet 1922.

premières pages, que je n'ai pas cru nécessaire d'aller plus avant. *Vita brevis* » ! (p. 279)[1].

Il allait de soi, après cet aimable aveu, que l'historien s'abstînt d'esquisser l'ombre d'une discussion à propos de pages si dédaigneusement repoussées du pied. Pas du tout ! Ce n'est pas une fois, c'est dix fois que M. Bremond m'a pris à partie, « traitant de haut et sans ménagement (mes) efforts pour montrer l'*accord foncier* des spirituels jésuites, en matière d'oraison, etc... ».

La remarque est du P. de Guibert qui ajoute, en historien averti : « Pour les gens un peu informés, cette thèse concordiste paraîtra bien moins paradoxale que l'opposition absolue, irréductible, que veut établir M. Bremond. Mais je n'ai pas à défendre le P. Pottier, bien capable de le faire lui-même[2]. » — Capable ou non, la question, pour le moment, n'est pas de me défendre[3].

1. Je souhaite à M. Bremond la sérénité qui a inspiré au bon Faguet ces lignes jolies : « Comme je suis très heureux que quelqu'un de mes lecteurs me signale une faute de français faite par moi, surtout, je l'avoue, quand c'est lui qui la fait, même quand c'est moi qui l'ai faite, parce que cela m'indique dans les deux cas qu'il m'a lu avec une attention qui peut-être est de l'hostilité, mais encore avec une hostilité qui au fond est de l'attention, chose, quoi qu'il en ait, toujours flatteuse, de même j'aurai grande satisfaction à ce qu'un lecteur discute avec moi sa façon de comprendre et ma façon de sentir telle page de Racine ou de Voltaire. A la bonne heure, dirai-je, il a relu, et il a relu avec lenteur (si M. Bremond avait seulement lu !) ; il s'est rendu compte, il s'est rendu tout le compte qu'il pouvait se rendre. Il a peut-être mieux compris que moi ! » *En lisant les bons vieux livres.* Paris, 1911.

2. Revue d'Ascétique et de Mystique, janvier-avril 1929, p. 189. *P. Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps.*

3. Je me défends ou plutôt je défends de nouveau la thèse concordiste dans un *appendice* de la nouvelle édition du *Traité de l'amour de Dieu* du P. Surin, qui vient de paraître (1930) chez Téqui, Paris, 82, rue Bonaparte.

Sans doute M. Bremond pensera que si je réédite ce chef-

Mais, après avoir lu avec une attention scrupuleuse les trois articles publiés par M. Bremond, dans la *Vie spirituelle*, — articles destinés, paraît-il, à devenir l'introduction d'une édition des *Exercices*, — après avoir essayé d'en justifier les propositions — bien en vain, hélas ! — j'ai cru qu'une autre défense s'imposait — *un plaidoyer*, si l'on veut, où, sans abasourdir le lecteur, j'espère lui montrer que, le « blanc », noirci par M. Bremond « est encore et toujours blanc » ! — *un plaidoyer, pro domo*, c'est-à-dire pour saint Ignace, dont il a donné une caricature plutôt qu'un portrait, et pour les *Exercices* qui ont été « sabotés » une fois de plus [1].

Oh ! personne ne prétend, hâtons-nous de le dire, que caricature et sabotage aient été voulus comme tels. Il est possible que M. Bremond n'ait pas eu conscience de son travail de déformation

d'œuvre du grand mystique, c'est pour le démolir, puisque d'après lui, je suis un « anti mystique » impénitent ! (*Introduction à la philosophie de la prière*, p. 118.)

Il m'a appris aussi (*ibid.*, p. 121) que j'étais « l'avocat de l'*ascéticisme* », et par conséquent *ascéticiste* moi-même !

J'affirmerais donc « la primauté de l'ascèse sur la prière ! » (*Ibid.*, p. 122).

« Dans l'analyse de l'expérience religieuse, [je réduirais] le surnaturel à la seule intervention des grâces actuelles ! » (*Ibid.*, p. 117).

Et ce qui est un comble, je serais de ceux qui combattent l'école Lallemant. Car « c'est un fait incontestable que la doctrine spirituelle de cette école a toujours été combattue par les *ascéticistes* de la Compagnie ». (*Ibid.*, p. 176.)

Risum teneatis amici, vous qui avez lu, sans idée préconçue, les quatre volumes que, dans mon admiration pieuse, j'ai consacrés à ce grand spirituel et à ses émules du XVII^e^ siècle, sans omettre le P. Saint-Jure que M. Bremond n'ose plus ranger parmi les bérulliens « de peur de le compromettre », dit-il ! À bon entendeur salut ! Cf. *Le P. Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps*, t. III. L'amusante histoire du P. Timothée Brianson, p. 169-174.

1. Ici, p. 75.

et de destruction. Si « on le prie de dire comment il entend la chose » nul doute qu'il ne réédite les protestations indignées, qu'on relève çà et là dans plusieurs de ses récentes publications. « Qu'il soit bien entendu que nous ne mettons en question ni la sainteté d'Ignace, ni l'excellence foncière de son livre[1]. »

« Que s'il m'arrive d'effleurer la doctrine même d'Ignace, c'est pour montrer à quel point elle s'écarte de l'interprétation qu'en donnent tels de ses disciples[2]. »

« Mon mémoire n'est pas une critique directe des *Exercices* pris en eux-mêmes, mais de l'interprétation que donnent des *Exercices* les Spirituels de la Compagnie, qui ne sont pas d'accord avec les mystiques de l'école Lallemant[3]. »

Comment peut-on se persuader que « je rumine sournoisement la ruine de Saint Ignace, des *Exercices* et de la Compagnie de Jésus »[4] ?

« J'ai été formé par la Compagnie de Jésus, je n'ai reçu d'elle que des bienfaits et je me tiendrais pour bien méprisable, si je cherchais à donner, si je donnais l'ombre d'un gage à ceux qui ne l'aiment pas[5]. »

Il y a dans ces protestations, et je pourrais en citer d'autres, un accent de sincérité qui émeut et qui désarme ! Malheureusement, si l'erreur est inconsciente, elle n'en existe pas moins, et pour

1. *Études et documents :* 1928, p. 13.
2. *Ibid.*, p. 22.
3. *Ibid.*, p. 6.
4. *Ibid.*, p. 7.
5. *Ibid.*, p. 9.

qu'elle ne continue pas à faire des dupes et des victimes, elle veut être « corrigée avec amour »[1].

Tout en ne daignant pas me lire (*Vita brevis!*) M. Bremond a bien voulu reconnaître à diverses reprises — il le tenait de ses amis sans doute ! — que ma critique, pour être vive quelquefois, ne laissait pas d'être courtoise et amicale. Je m'en voudrais de ne pas garder le même ton en cette *Apologie* entreprise « uniquement pour que la vérité soit connue, et non pas pour paraître l'emporter sur les autres ».

1. M. Bremond, qui jusqu'à l'an de grâce 1929, semblait ne pas savoir ce qu'est un *mea-culpâ*, étonne aujourd'hui ses lecteurs par la répétition qu'il en fait dans ses dernières publications, articles de la *Vie spirituelle* et *Introduction à la philosophie de la prière*.

Parmi les erreurs qu'il avoue avoir commises, figure en lettres italiques, à la page 46 de ce dernier volume, celle « qui touche aux intentions de saint Ignace. Mon erreur, dit-il, [fut] de m'en tenir à l'interprétation traditionnelle des *Exercices* et de voir saint Ignace tel que le voient le P. Brou, le P. Cavallera et le bon Laffitte ».

Mais il s'est mis depuis « à l'étude critique du texte lui-même ». Hélas ! et à l'erreur dont il s'accuse, je crains fort qu'il n'ait substitué une autre erreur..., une série d'erreurs. « Il m'a paru évident, dit-il, que l'auteur des *Exercices* entendait nous proposer, non pas un manuel d'ascétisme héroïque, non pas davantage un manuel d'oraison, mais une méthode, *et toute mystique*, d'élection. »

Retenons bien ce « *toute mystique!* » *Ibi latet anguis!* « Toute la retraite, poursuit-il, se passe à demander, à provoquer autant qu'on le peut, à espérer, puis à exploiter ce qu'Ignace appelle la « consolation » : grâce mystique, mais plus ou moins extraordinaire, qui est pour Ignace le *signe*, l'unique signe qui décide de l'élection. Je me suis expliqué longuement à ce sujet dans un travail... que *je viens de soumettre à la critique des spécialistes.* » (Cf. *Vie spirituelle*, avril, mai 1929).

Que valent les *longues explications?* Je me suis efforcé de le dire dans cette *apologie*, qui aurait été à sa place, semble-t-il, dans la *Vie spirituelle*. Mais là, on m'a déclaré (19 juillet 1929) qu'on ne voulait *pas de polémique!* comme on m'a déclaré à la *Vie catholique* que « prendre à partie M. Bremond » c'était un crime abominable. « Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis ! »

*
* *

Les pages qui précèdent étaient imprimées, ainsi que beaucoup des suivantes, quand a paru l'Encyclique *Mens nostra* signée du 20 décembre 1929.

Nous nous sommes demandé s'il était à propos de répondre quand même à M. Bremond : *Roma locuta est; causa finita est!* La vraie *Apologie* pour saint Ignace et les *Exercices*, la voilà !

Oui, mais M. Bremond serait-il encore M. Bremond, si quelque brillant article signé de lui ou de quelqu'un de ses thuriféraires attitrés ne venait déclarer *Urbi et Orbi* la parfaite concordance de l'Encyclique pontificale avec ses propres élucubrations? « Lui..., lui..., visé, blâmé, réfuté, condamné!! Allons donc! Le Pape n'a fait en somme que confirmer ses jugements sur saint Ignace et sur les *Exercices*, qu'il a toujours défendus, lui, contre les commentaires déformants et la corruption ascéticiste, etc. »

Poudre aux yeux... qui jetée, comme toujours, d'un geste élégant, risque encore de donner le change à bien des gens ! A ceux qui désirent voir clair nous montrerons donc, en entrant dans le détail et en mettant les points sur les i, en quoi la pensée brémondienne *mens bremondiana* — si souvent en conflit avec la pensée de saint Ignace *mens Ignatiana* — est en désaccord — désaccord profond — avec la pensée du Souverain Pontife, Pie XI, *Mens nostra*.

Laval, Maison Saint-Michel, 17 janvier 1930.

PREMIÈRE PARTIE

CARICATURE ET PORTRAIT

I

IGNACE ET LA CHEVALERIE

Saint François et saint Ignace.

« On n'entend rien à saint François d'Assise, a-t-on dit, ni peut-être à aucun saint, si l'on ne s'est bien mis en tête que leur affaire est d'abord une affaire héroïque[1]... Replaçons-le dans son climat, qui est celui de l'épopée. Il ne voyait que chevauchées, campagnes, gloire militaire, la seule au bout du compte pour les âmes comme la sienne, le seul jeu où l'on ne triche pas. Il est vrai que c'était quand il vivait dans le péché. Ce qui est singulier, c'est que pour l'en retirer, sa vocation elle-même prend la forme guerrière. Dieu lui montre des panoplies, des armes, des harnais de guerre, et une voix lui dit : « Voilà pour toi et pour tes hommes ! » Pour en faire un moine, le Seigneur est forcé, si je puis dire, de lui promettre un arsenal... Un point capital par où François se rattache à l'idéal de la Chanson de geste fut l'idée de croisade. L'ennemi dans nos vieilles chansons, c'est toujours la « païenne gent », l'infidèle, la *mahomerie*... L'idée essentielle de François, c'est l'idée d'héroïsme. Sa vie est un tournoi, une prouesse, un exploit de Paladin. Exactement c'est une croisade. Croisade d'outre-mer, croisade contre l'argent, croisade contre la chair, n'est-ce pas toujours la

1. De caractère épique, manifestant une noblesse d'âme extraordinaire.

même histoire? Il y a dans les *Maximes* de Frère Gilles, un mot prodigieux. La chair, dit ce disciple chéri de saint François, c'est *Baldach Saracenorum, contra quam pugnare debemus assidue.* Bagdad ! Les sensuelles délices et les enchantements d'Armide ! Le monde du haschich et des Mille et une Nuits ! Le paganisme de la nature, les voluptés de Schéhérazade, le mol Orient et ses féeries, tout cela est en nous ! Toujours nous avons à délivrer une Jérusalem, à sauver le sacré tombeau où repose le Maître intérieur.

« Ce que François tient encore de l'épopée, c'est l'organisation elle-même de son Ordre, cette concentration d'une armée avec ban et arrière-ban, toujours en campagne, au bivouac, alerte, mobile, sans garnison, et sans casernements, milice militante, tellement militaire que le chef (au lieu d'abbé) prend le nom de général. Cette mobilisation des masses, ces cadres et ces corps d'armée, ces légions groupées en territoires et en provinces militaires, sont une formation de croisade. Comme les preux de nos chansons, le général n'a qu'une pensée... exalter la gloire du Christ, « exaussier crestienté » [1].

Bravo à M. Louis Gillet ! Voilà qui est parler chrétien ! et quand il s'agit des Saints, n'est-ce pas le seul parler qui convienne ? Au début d'une étude sur saint Ignace, j'ai cité complaisamment cette belle page, et parce qu'elle est une leçon de décence et de bon goût, et parce que le portrait qu'elle burine est le portrait du fondateur de la Compagnie de Jésus, tout aussi bien et peut-être mieux que le portrait de François d'Assise. Ecrivez Ignace à la place de François, pas un trait ne sera à supprimer ; il faudra seulement appuyer un peu plus sur quelques-uns.

« Affaire héroïque » l'affaire d'Ignace, aussi

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1926. Saint François d'Assise.

bien que celle de François ! Sa vie « un tournoi, une prouesse, un exploit de Paladin ».

Son climat, à lui aussi « est celui de l'épopée » et si jamais vocation « prit la forme guerrière », on peut dire que ce fut la sienne. Son Ordre est une Compagnie militaire, dont il est le Général, un général qui commande au nom du Roi éternel (Le Règne), et sous son drapeau (Deux Etendards), dans une croisade sans fin contre Satan, le monde et la chair (*Exercices* et *Constitutions.*)

A propos d'Ignace, comme à propos de François, parlez de campagnes, de gloire militaire, de Jérusalem intérieure à délivrer, vous ne quitterez pas le plan de l'histoire et vous resterez dans le vrai. Mais de grâce, sous peine de faire d'un soi-disant portrait, une insupportable caricature, n'allez pas prêter à nos héros les visées incohérentes, ni les aventures burlesques, ni les gestes imbéciles, ni le nom que personne ne prononce sans rire, de Don Quichotte chevalier de la Manche !

Saint Ignace insolemment comparé à Don Quichotte.

Que pour caractériser tant bien que mal la riche mentalité du converti de Loyola on insinue une fois en passant, et dans un contexte qui rend la comparaison inoffensive, qu'en lui se mariaient « l'idéalisme de Don Quichotte et le pragmatisme de Sancho Pança », c'est boutade négligeable ! Qu'après la citation d'un portrait d'Amadis de Gaule, « type du parfait chevalier, miroir de valeur et de courtoisie, discret, fidèle à son roi, inébranlable dans l'amitié, etc... », le P. Bernard S. J. ajoute que « toutes ces caractéristiques apparaissent dans la vie d'Ignace après sa conversion,

même ce « donquichottisme » idéaliste que corrigera l'expérience », c'est faute rémissible [1] !

Mais que sous prétexte de buriner dans l'airain le portrait de Loyola, on nous tienne quinze pages durant en face du Chevalier-à la-triste-figure, et que vingt-cinq fois on fasse revenir en ces quinze pages les mots Don Quichotte, donquichottisme, chevalier errant, chevalerie errante, ce n'est plus simplement « faute de goût et vénielle peut-être ». Impertinence n'est pas dire assez; c'est une parfaite indécence. Le goût du paradoxe n'autorise ni n'excuse un pareil rapprochement, et si appuyé !

Trop est trop, Monsieur l'abbé !

Le donquichottisme d'Ignace : fantaisie tendacieuse à étudier et à contrôler dans sa genèse et son évolution.

Si encore cette paradoxale et déplaisante assimilation rentrait dans les exigences d'une *étude critique*, si elle était la rançon d'un progrès dans la pénétration de la vraie psychologie d'Ignace, nous pardonnerions plus facilement à l'historien de s'y être attardé.

Mais elle n'est qu'un vain jeu derrière lequel on cherche, sans la trouver, la clef qu'on nous a promise pour pénétrer dans la mentalité du saint et les arcanes des *Exercices*.

« Le donquichottisme d'Ignace », pure fantaisie exploitée par M. Bremond au profit de certaines

1. Ce qui, aux yeux de M. Bremond, est faute irrémissible chez le P. Bernard, c'est sa timidité : « Pourquoi « *même* ? » On voit que ce critique a peur des mots et des choses, qu'il avance comme chat sur braise.... Donquichottisme idéaliste est un pléonasme » [19]. Quel beau tapage ce serait dans les sphères bremondiennes, si quelque audacieux, n'ayant pas « peur des mots », allait s'aviser de parler, ne fût-ce qu'une fois en passant, de *tartarinisme idéaliste*, en ayant l'air de faire allusion au célèbre académicien!

2. Avril, p. [21]. Pour les renvois à la *Vie spirituelle*, je me bornerai à mettre les pages entre crochets.

idées personnelles qui lui sont particulièrement chères, idées contagieuses et qui pourraient bien, quoi qu'il en dise, avoir contaminé toute la trame de ses trois articles[1] ?

Cette fantaisie, quelle en est donc la genèse et l'évolution ? Comment est-il arrivé à lui donner quelque apparence d'objectivité ? Questions préliminaires importantes, dont l'élucidation s'impose au début de cette *Apologie* et en éclairera toute la marche.

La clef des *Exercices*, commence par affirmer notre critique, c'est que les médiocres n'y entrent pas. Ignace ne veut pour disciples que des héros [2], et il les veut tels dès la première heure de la retraite [4]. Preuve : la cinquième annotation expliquée aux retraitants sur le seuil même de la *Première Semaine :* « Celui qui reçoit les *Exercices* gagnera beaucoup à y entrer avec un grand courage et une grande libéralité envers son créateur et seigneur, lui offrant toute sa volonté, toute sa liberté... »

1. « Le travail qu'on va lire, affirme-t-il, n'est aucunement commandé par mon étude : *Ascèse et prière* et par mes deux volumes : *La métaphysique des Saints. Vie spirituelle* [1]. » Sommes-nous obligés de le croire sur parole ?

A la fin de son deuxième article [111], M. Bremond met en opposition deux interprétations des *Exercices*, s'inspirant, dit-il, de deux philosophies de la prière : l'une théocentriste, l'autre anthropocentriste. Oserait-il jurer que les élucubrations de ses trois articles, à commencer par « le donquichottisme d'Ignace », ne tendent pas à faire triompher l'idée qu'il se fait de la prière ? Cette idée a été passée au crible, de mains de maîtres, par le P. Lavaud O. P. et par le P. Picard S. J. qui lui aussi répond « je n'en crois rien » à l'affirmation citée au début de cette note. Voir *Vie spirituelle*, janvier et février 1930.

La mise en pages de ma plaquette était commencée quand a paru le vigoureux article du P. Picard, que je regrette de n'avoir pu utiliser pour appuyer mes ripostes aux offensives de M. Bremond.

La porte des Exercices ne s'ouvre-t-elle qu'à des héros?

Voir dans cette annotation une exigence d'héroïsme — et d'héroïsme battant son plein — n'est-ce pas dépasser les vues de saint Ignace? Ici, le saint fait simplement appel à la magnanimité et à la générosité, comme à des conditions de succès surnaturel, grandement désirables dès le début de la retraite. Qu'on s'y mette avec « zèle », ainsi que le dit en bref sa sainteté Pie XI[1] : « Pour retirer des saints exercices tous les fruits énumérés, il est nécessaire d'y apporter le zèle qui convient ; car si on les accomplit par routine, à regret, avec ennui, il n'en résultera que peu ou point de fruits. »

Ce zèle, cette magnanimité, cette libéralité supposent-ils nécessairement que tout retraitant doit être « de la race des héros » ? et que si l'on n'a pas déjà mesure pleine d'héroïsme, on est incapable d'en acquérir la dose suffisante pour bien faire les *Exercices?* Nulle part dans le petit livre cette pensée n'est même insinuée.

Le P. Léonce de Grandmaison, dans « l'article de premier ordre » auquel M. Bremond nous renvoie, ne dit non plus rien de semblable. « Le but des *Exercices* est de mettre un homme, encore libre de disposer de sa vie et *très bien doué pour l'apostolat*, en état de discerner clairement et de suivre *généreusement* l'appel de Dieu. Le retraitant est censé à la fois être un débutant de l'ascétisme et un grand cœur, *capable* de s'imposer les sacrifices les plus coûteux et de goûter les leçons évangéliques les plus hautes[2]. »

1. Encyclique *Mens nostra.*

2. *Recherches de science religieuse,* septembre-décembre 1920, pp. 400 et 401.

Ce qui est demandé au disciple de saint Ignace est donc moins un *avoir* héroïque déjà réalisé — et dans l'occurrence héroïsme est pour M. Bremond synonyme d'amour pur — qu'un ensemble de dispositions heureuses pour y tendre, et, Dieu aidant, y parvenir.

Cette interprétation — la seule qui soit objective — ne fait pas l'affaire de l'historien, dont la tendance bien connue est de diminuer le plus possible, au cours des *Exercices*, le travail ascétique de l'acquisition des vertus — voire de l'amour le plus désintéressé. Non, prétend-il, ce n'est pas à la fin, ni au cours même de la retraite, que l'exercitant doit « faire figure de héros, c'est avant d'entrer résolument dans la carrière... Le point de départ — et non pas le point d'arrivée, comme l'architecture du livre invite à le croire — la disposition initiale fondamentale, *sine quâ non*, c'est le pur amour, le théocentrisme le plus spontané, le plus direct et le plus entier[1]. Si l'architecture du livre contrarie cet axiome, tant pis pour elle!... Et tant pis pour nous, gens de l'arrière qui nous sommes fourvoyés sur le front, si nous avons le cœur si petit. Ignace ne nous connaît plus. Les *Exercices* ne sont pas pour nous ». [21]

Que cette excommunication majeure ne nous épouvante pas! Ce n'est pas saint Ignace qui la fulmine; ce n'est que M. Bremond[1]. Il a besoin

1. De ce pur amour initial (pur amour non pas du Règne, mais du Fondement) que s'ensuit-il ? « S'il a *pleinement* accepté les conséquences du *Fondement*, le retraitant se trouve déjà en mesure de faire cette fameuse élection, qu'on nous dit être le point culminant des *Exercices*. Curieuse architecture le porche et le Saint des Saints ne font qu'un. »

de cette conception *a priori*, pour appuyer sa philosophie de la prière sur les *Exercices* — car ce serait fâcheux de les avoir contre soi —; et pour affubler leur auteur à la Don Quichotte — en présentant l'héroïsme soi-disant exigé de tout retraitant, et où le saint a commencé par se distinguer lui-même, comme le succédané de « la métaphysique amoureuse » des chevaliers errants.

Plus d'un lecteur a cru sans doute que nous avions perdu de vue la critique de cet affublement ! Il n'en est rien. Mais nous sommes forcé, pour procéder avec logique et clarté, de suivre les méandres passablement compliqués de la pensée bremondienne.

Ignace « règle vivante des exercitants » a son héroïsme à lui qui serait né de « la métaphysique amoureuse » des chevaliers errants.

Comment des précédentes affirmations concernant l'héroïsme acquis, le pur amour parfait du candidat aux *Exercices*, M. Bremond passe-t-il à sa thèse du donquichottisme de saint Ignace ?

C'est très simple. Si les disciples doivent être des héros — et dès le début de l'entreprise — tel, à bien plus forte raison a dû être Ignace, « règle vivante des exercitants ». Héros il le fut dès Manrèse, dès Montserrat, dès Loyola ; et si l'on veut déterminer, au vrai, le genre d'héroïsme qui fut le sien, qu'on ne se borne pas à « souligner le caractère militaire de la spiritualité ignatienne ».

[186]. Oui, dans l'esprit de M. Bremond, qui fait des *Exercices* une « maison à l'envers », en exigeant comme *réalisé* dès le début, ce qui est indiqué comme *devant être* réalisé au cours de la retraite. Pour être *en mesure* de faire l'élection, il faut que la *volonté*, et non seulement l'esprit, ait *pleinement* accepté les conséquences du Fondement. Voir p. 148-149.

Il ne suffit pas de *savoir* « parfaitement jusqu'où la grâce entend nous hausser » [189], il s'agit encore et surtout de *vouloir* nous hausser avec elle.

« A le faire on ne nous apprend quasi rien, on nous égare plutôt. Ignace ne sort pas de Saint-Cyr, ni-même, à proprement parler, de la Table Ronde, mais d'une école très spéciale, très singulière, où les leçons d'escrime tiennent beaucoup moins de place que la métaphysique amoureuse; école héroïque, certes, mais non d'un héroïsme tellement raffiné, spiritualisé, et, par suite démilitarisé, si l'on peut dire, avec cela tellement proche de la folie qu'il tournera quelque jour la tête à qui vous savez. Le chevalier errant qu'Ignace a été, c'est l'amant parfait... Bien avant Céladon, notre Don Quichotte français, il a reçu du grand druide Aldamas les « douze tables de la loi d'amour » et il a fait vœu de leur obéir [13].

« ... A l'école des romans chevaleresques il avait tâché de vivre une conception héroïque de l'amour : oubli total, sacrifice perpétuel de soi, désintéressement absolu[1]. Du jour où il a changé [d'objet], le pur amour des chevaliers errants a fait place au pur amour des mystiques. C'est là en deux mots toute la conversion de saint Ignace » [19].

Aux yeux d'un romancier naturaliste, peut-être ? Aux yeux d'un véritable historien et d'un psychologue doublé d'un théologien, non pas! Aussi bien M. Bremond est-il le seul parmi les critiques littéraires à faire de « la métaphysique amoureuse » le caractère essentiel de la chevalerie errante... Mais cette conception sert les fins de sa métaphysique, à lui ; il y tient mordicus!

N'allez pas lui opposer les vues de M. L. Gillet pour qui chevalerie et idée de croisade se confondent, ainsi que nous l'avons constaté ; — ni les théories de Menendez y Pelayo pour qui « la caractéristique du chevalier errant est l'expansion folle de la force individuelle » ; — ni les discrètes insi-

1. Bien naïf qui croira qu'à l'école du grand druide Aldamas les chevaliers errants poussaient en réalité l'abnégation à ce degré ultra-héroïque ! M. Bremond ne doute de rien !

nuations du P. Bernard qui volontiers verrait dans Inigo de Loyola, un chevalier de l'école d'Amadis de Gaule « fleur et miroir des chevaliers, modèle de loyauté et d'amour constant, bouclier et rempart des faibles, fidèle à son roi dans l'adversité et la prospérité, qu'il en soit rebuté ou qu'il en reçoive des faveurs... »[1], l'académicien ne veut rien entendre : aucune de ces explications ne fait ressortir assez ce qu'il croit être, ce qu'il veut que soit « la nuance caractéristique » de la chevalerie au XVI^e^ siècle, à savoir « la subordination absolue de la bravoure à l'amour », subordination réclamée impérieusement par son système sur le donquichottisme de saint Ignace.

Fort bien! mais encore faudrait-il, historiquement parlant, qu'il pût appuyer cette construction sur un terrain solide! Est-ce que l'histoire du converti de Loyola lui fournit de quoi étayer et soutenir tant d'intrépides affirmations?

Parfaitement, répond-il : voici un document de première main, vu qu'il provient de cette mine précieuse qu'est le *Récit du Pèlerin*, où Ignace lui-même avoue naïvement la part prépondérante, unique, que l'amour chevaleresque à la Don Quichotte avait eue dans sa vie, avant Manrèse.

Certes ce n'est pas nous qui nierons l'importance de la mine, d'où est extrait le fameux morceau, dont M. Bremond a fait comme la pierre d'angle de sa construction romanesque.

1. *Essai historique sur les Exercices spirituels*, pp. 32-34. Le P. Bernard cite Menendez y Pelayo qu'il appelle « le meilleur critique espagnol » et M. Lanson pour qui la caractéristique d'Amadis est « une fusion de l'honneur chevaleresque et du désir de la gloire » à la façon de Montluc. *Littérature française*, t. I, pp. 242-243.

« Le récit du Pèlerin » est le portrait d'Iñigo de Loyola, à 25 ans, peint par lui-même.

Le *Récit du Pèlerin*, c'est l'autobiographie d'Ignace, non pas rédigée par lui, mais en quelque sorte dictée par lui vers la fin de sa vie, au P. Gonzalès de Camara, ministre de la maison professe de Rome[1].

Le Pèlerin n'est autre qu'Ignace « racontant toute son histoire, même ses légèretés de jeunesse avec clarté, netteté, et tous les détails circonstanciés »[2]. « Prodigieux document, d'une puissance d'évocation qui n'a jamais été égalée, même par Joinville ; grâce à l'informe sténographie du P. Gonzalès, ressuscite devant nous, non pas le vieux fondateur de la Compagnie, non pas l'étudiant de Sorbonne, mais le fantôme beaucoup plus lointain que nous avions perdu l'espoir de toucher de nos mains, d'entendre de nos oreilles, l'Ignace de 1522, le converti, l'homme de Manrèse[3] », voire l'homme de Loyola, avant sa complète conversion.

Vraies *fioretti* ignatiennes, a-t-on dit encore du *Récit ;* mais si la page de la rencontre du Maure est « dressée comme un glaïeul dans l'étroit parterre »[4], celles qui racontent les années de jeunesse et les préludes du retour à Dieu exhalent un parfum de violettes, qui fait penser aux *Confessions* de saint Augustin. Quelle humilité et quelle simplicité ne fallait-il pas au saint vieillard pour livrer à Gonzalès, à toute la Compagnie, à la

1. Voir dans quelles circonstances, pp. 63, 64.

2. *Récit du Pèlerin*, p. 3, traduit du latin par le P. Eugène Thibaut, Museum Lessianum, 1924.

3. [10].

4 [23].

postérité d'aussi intimes secrets, et d'un ordre aussi délicat! « Critique de l'aventure » a déclaré M. Bremond. Plus que cela, critique et condamnation de l'*aventurier*, confessant lui-même des états d'âme et des excentricités mondaines, qui, sans le rendre toujours criminel, lui avaient fait trop longtemps une vie extravagante et parfois ridicule.

« Jusqu'à la vingt-sixième année de son âge le Pèlerin s'était adonné aux vanités du siècle; il se délectait tout particulièrement dans l'exercice des armes, poussé qu'il était par un grand et vain désir de l'honneur mondain. C'est ainsi que, se trouvant dans une forteresse que les Français assiégeaient, alors que tous ses compagnons étaient d'avis de se rendre si on leur garantissait la vie, — car ils voyaient clairement que la défense était impossible — lui cependant apporta tant de raisons au gouverneur, qu'il lui persuada enfin de continuer la résistance, malgré l'avis contraire de tous les chevaliers... » Lors de l'attaque une pièce d'artillerie lui brisa une jambe qui, fort mal remise une première fois, puis une seconde, nécessita une troisième opération, pour l'incision d'un os, dont la proéminence disgracieuse nuisait à l'élégance de sa personne. De là une suite de véritables tortures endurées sans que le patient donnât « d'autre signe de douleur que de serrer fortement les poings ».

Au château de Loyola les jours de la convalescence s'écoulaient fort lentement. C'est là que Dieu attendait le chevalier.

« Comme il s'adonnait volontiers à la lecture de livres mondains et vains que l'on appelle romans de chevalerie, se sentant bien dispos, il demanda qu'on lui en apportât

quelques-uns pour passer le temps; mais dans toute la maison on ne put en trouver un seul de ceux qu'il avait coutume de lire; on lui apporta donc une *Vita Christi* et un livre de la vie des saints écrit en langue vulgaire. Il y faisait de fréquentes lectures et il en concevait un certain attrait pour ce qui y était raconté. Il interrompait sa lecture, tantôt pour réfléchir à ce qu'il avait lu, tantôt pour revenir aux choses mondaines qui autrefois occupaient habituellement sa pensée. »

C'est à cet endroit du *Récit* que s'enchâsse le morceau utilisé par M. Bremond, au profit de sa thèse, et qui rend un son bien différent suivant qu'on le considère comme le reflet des préoccupations habituelles de toute une vie de « légèreté », ou comme le narré d'un épisode particulier, précis, encadré des circonstances où il fut vécu. Voilà pourquoi, au risque de sembler appesantir cette discussion par de trop longs détails, nous avons donné, d'après le *Récit*, les circonstances en question, toutes omises par le critique. L'omission est fâcheuse, car elle laisse croire au lecteur que les folles rêveries qui vont être mentionnées avaient en réalité, et dans l'ordinaire de sa vie militaire, fait d'Ignace l'esclave d'une autre Dulcinée du Toboso.

L'influence de la « Princesse lointaine ».

« Parmi les *nombreux* sujets de vanité qui se présentaient à son esprit (au milieu des réflexions suggérées par la *Vita Christi* et la vie des saints) il en était un qui subjuguait et remplissait immédiatement son cœur, tellement qu'il y rêvait trois et quatre heures sans s'en apercevoir. Il se représentait en imagination les exploits qu'il lui faudrait accomplir au service d'une certaine dame, les moyens qu'il prendrait pour parvenir dans la terre qu'elle habitait, les devises et les expressions emblématiques, les paroles qu'il lui adresserait, les prouesses qu'il accomplirait à son service. Et il en était venu (au cours de ses

rêveries d'alors, à ce point de présomption qu'il n'apercevait pas l'impossibilité pour lui de réaliser ce rêve. Car cette dame n'était pas d'une noblesse ordinaire : ce n'était ni une comtesse ni une duchesse ; mais son rang était plus élevé encore. »

M. Bremond arrête ici le *Récit*. Et pourtant, comme le morceau gagne en précision si on complète son cadre par la phrase qui le suit ! « Cependant Notre-Seigneur venait à son secours, en permettant qu'à ces pensées d'autres succédassent nées de ses lectures récentes, etc. » Mais cette phrase empêcherait l'*effet* cherché par le critique, qui avec ce sérieux très amusant, affecté par lui d'ordinaire lorsqu'il lance, comme des oracles, ses paradoxes les mieux réussis, fait part aux lecteurs d'une découverte qu'il croit géniale.

« On ne saurait trop approfondir, dit-il, ces quelques lignes sur lesquelles les hagiographes à l'ancienne mode passent très vite. *De toutes les confidences d'Ignace, je n'en connais pas de plus précieuse.* Il est là tout entier dans sa complexité déconcertante... : mystique et organisateur, chimérique et réaliste ; sublime et méticuleux. Encore plus important néanmoins, ce grand texte, et plus indispensable à la critique des *Exercices*, parce qu'il nous livre la nuance caractéristique de cet esprit chevaleresque, dont Ignace veut ici nous faire sentir le ridicule, mais que, par bonheur, il ne pouvait abjurer qu'en se reniant lui-même. »

Le changement de devise : ad majorem Dominæ gloriam devient ad majorem Dei gloriam ?

La nuance caractéristique de cet esprit chevaleresque, de l'esprit d'Ignace lui-même, quelle est-elle donc...? n'est-ce pas, comme il l'a dit au P. Gonzalès, « le grand et vain désir de l'honneur mondain » ? Oui, sans doute, « le goût de l'aventure, la passion de la gloire, mais

tout cela en fonction et au service de l'amour »[1].

Alors que le point capital par où, d'après M. L. Gillet, François d'Assise se rattache à l'idéal de la chanson de geste, c'est l'idée de croisade, le point capital par où Ignace se rattacherait aux romans de chevalerie, c'est, d'après M. Bremond « la métaphysique amoureuse »[2]. « S'il veut faire de grandes choses, c'est *uniquement*[3] pour en rapporter la gloire à la Dame de ses pensées : « *Omnia ad majorem Dominæ gloriam* »... Sa conversion ne serait donc qu'un changement de devise : il n'aura qu'à mettre *Domini* à la place de *Dominæ !*

Ainsi, toujours d'après M. Bremond, quand il s'agit de déterminer « la nuance caractéristique » de la mentalité d'Ignace, arrière tous les historiens de la littérature chevaleresque, qui n'expriment pas suffisamment la subordination absolue de la bravoure à l'amour. Bon gré mal gré on doit écouter d'abord Cervantès, « Ignace étant beaucoup plus loin d'Amadis que de Don Quichotte, beaucoup plus loin encore de Montluc »[4].

Don Quichotte ! Don Quichotte ! il faut projeter sur Ignace l'ombre grimaçante de toutes ses folies.

Encore une fois, se complaire à pousser aussi

1. *Ibid.* [13].

2. *Ibid.* [13].

3. *Uniquement* [13]. De bonne foi cet *uniquement* traduit-il la pensée du *Pelerin* ? « Jusqu'à la vingt-sixième année de son âge, il s'était adonné aux vanités du siècle : il se délectait tout particulièrement dans l'exercice des armes, poussé par un grand désir de l'honneur mondain » : *Recit.* — et non pas poussé *uniquement* par le désir de plaire à « certaine dame » dont la pensée revint, obsédante, à certaines journées de sa convalescence.

4. [14].

loin le parallèle, n'est-ce pas dessiner une caricature au lieu d'un portrait? Le texte du *Récit du Pèlerin* sur lequel le critique prétend s'appuyer, est loin d'autoriser l'emploi paradoxal qu'il en fait. Cervantès lui-même, dans une foule de circonstances, et dès le début de son burlesque roman, nous montre son héros courant aux aventures par amour des aventures et pour la gloire qui en rejaillira sur lui-même, sans qu'il soit le moins du monde question de Dulcinée[1]. M. Bremond est bien forcé d'en convenir :

« En dépit des protestations rituelles l'aventure absorbait, plus que l'amour, les chevaliers errants. Leur intention matinale saluait la Dame de leurs pensées, mais avant même que le géant s'offrît à leurs coups, ils ne pensaient plus qu'à la gloire de le pourfendre. L'amour reprenait ses droits après la prouesse accomplie[2]. »

N'est-ce pas avouer que c'est bien la poursuite de la gloire *pour elle-même* et *pour eux-mêmes*, qui chez les chevaliers errants se subordonnait tout, même l'amour de leur Dame? Aussi, quand Ignace se convertira, la devise qu'il aura à changer sera : « *ad majorem mei gloriam* » et non pas « *ad majorem dominæ gloriam* » — ce qui du reste n'a pas de sens ! C'est pour *plaire* à sa

1. « Don Quichotte, à lire des livres de chevalerie, se dessécha la cervelle, de telle façon qu'il en perdit l'esprit..... Peu à peu son cerveau troublé en vint à concevoir la plus étrange idée qui se soit jamais logée dans la tête d'un fou. Il lui parut convenable et nécessaire, tant *pour augmenter sa bonne renommée*, que pour rendre service à son pays, de se faire chevalier errant, et de s'en aller par le monde à la recherche d'aventures... *afin d'acquérir une gloire immortelle.* » Non pas précisément et « uniquement pour en rapporter la gloire à la dame de ses pensées », comme le prétend M. Bremond [13].

2. [16].

Dame et non pas pour la *glorifier* que le chevalier errant cherchait à « faire de grandes choses ». La gloire, il en gardera pour lui-même le bénéfice!

Ce bénéfice de la gloire continuera à tenter Ignace, au début du drame de sa conversion; M. Bremond le remarque très justement : « La grâce ne l'a pas rendu méconnaissable; elle l'a laissé et le laissera sur plus d'un point tel qu'elle l'avait pris... Il avait jusque-là le goût des aventures héroïques; pense-t-on qu'il soit à la veille de le perdre?... [1] »

Ignace nous dit dans le *Récit du Pèlerin* que ce qui, avec la grâce divine, déclencha, ou du moins favorisa, le retournement vers Dieu de son âme fourvoyée dans les vanités du monde, ce fut encore et toujours, le désir de faire de grandes choses et de marcher, en les faisant, sur la trace des saints... Il n'attribue aucun rôle à cette fameuse « métaphysique amoureuse ».

M Bremond lui-même n'a pas osé faire intervenir le souvenir de la *Princesse lointaine*, en racontant la conversion du blessé de Pampelune :

Ignace chevalier de Notre-Dame.

« Longue convalescence. Il est couché, il s'ennuie : pas de roman dans ce château. Faute de mieux, on lui apporte la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, et une adaptation espagnole de la *Légende dorée*. Il ne le dit pas en termes exprès, mais de ces deux livres, le second l'aura d'abord retenu. Rien qui ressemble moins que l'Évangile à un roman de chevalerie. Dans la *Légende dorée* Ignace retrouve ses pairs, les héros chercheurs d'aventures. Une chevalerie un peu à part sans doute, mais qui fait de « grandes choses ». C'en est assez pour que s'allume son

1. [17].

enthousiasme! Il commençait à penser, à se dire en lui-même : « Et que serait-ce si je faisais ce que fit saint « François et ce que fit saint Dominique? » Il... se représentait toujours des choses difficiles et pénibles ; et à se les imaginer, il lui semblait trouver en lui-même de la facilité pour les exécuter. Il en revenait toujours à se dire : « Dominique a fait cela, et moi je dois le faire... » ...Pour l'amour de qui s'engagera-t-il sur la trace des Saints ? Ignace ne se pose pas la question, tout entier pour l'instant aux perspectives glorieuses qui le sollicitaient[1]... »

Et quand il la posera, cette question, quelle réponse y fera-t-il ? « Je n'oserais pas établir cette assimilation inconvenante, écrit le P. Bernard, si elle n'était expressément affirmée par ses compagnons de la première heure, qui l'attribuent à son extrême ignorance des choses spirituelles, il transposa sa passion amoureuse... en choisissant pour Dame de ses pensées, non pas une créature quelconque, de chair et de boue, mais la mère de Jésus[2]. »

Le chevalier défendait l'honneur de sa Dame, si par hasard il était attaqué. Sur le chemin de Loyola à Montserrat, Ignace fait route avec un Maure qui blasphème la virginité de Marie. Peu s'en faut qu'il ne pourfende l'impudent blasphémateur. C'est à Notre-Dame qu'il fait aussi vœu de chasteté, en se rendant au monastère bénédictin.

Avant même qu'il ne sorte de sa chambre de malade, mises en fuite par les lectures pieuses, la prière et la dévotion à la Sainte Vierge, « les songeries d'autrefois s'en vont dans l'oubli, et un

1. [14] et [15].

2. Bernard, p. 35. *Essai historique sur les Exercices.*

don éminent de chasteté abolit de son âme toutes les pensées mauvaises qui y étaient imprimées »[1].

Son complet retour à Dieu, son offrande chevaleresque au Roi du *Règne*, son engagement à marcher sous l'*Étendard*, en un mot tout l'héroïsme qu'il mettra au service de Jésus-Christ, sera-t-il aidé logiquement par le souvenir des prouesses qu'il était prêt à accomplir jadis « pour le service d'une certaine Dame »? Cela paraît plus que probable : de là, comme de son entêtement « par honneur mondain », à prolonger au péril de sa vie, la défense de Pampelune, alors que tous ses compagnons la jugeaient impossible, de là, dis-je, pouvait jaillir un *a fortiori* victorieux, cet *a fortiori* qui est le nerf de la contemplation du *Règne*[2]. Mais faire dériver la mystique de l'amour divin qui pénètre les *Exercices* de « la mystique amoureuse » des romans de chevalerie, la donner comme une suite normale du pli amoureux qu'aurait pris le cœur d'Ignace, en subordonnant jadis ses aventures de chevalier à l'amour de cette princesse lointaine, dont la pensée hantait ses rêves de convalescent, n'est-ce

1. *Ibid.*, p. 39. « Et voilà que les rêveries passées s'en allaient dans l'oubli, chassées par les saints désirs qu'il éprouvait et qui s'affermirent, grâce à une vision qu'il eut dans les circonstances suivantes : une certaine nuit qu'il ne dormait pas, il vit clairement une image de Notre-Dame et du Saint Enfant Jésus ; et de cette vue il retira une très abondante consolation, et il lui resta un tel dégoût de toute sa vie passée, spécialement des choses de la chair, qu'il lui parut qu'on lui avait enlevé de l'âme toutes les *species* qui s'y étaient imprimées auparavant ». *Pèlerin*, p. 17.

2. *Si talem vocationem regis temporalis ad suos subditos consideramus, quanto magis vos est digna consideratione videre Christum regem...*

pas faire du pur roman, roman aussi déplaisant que paradoxal?

Pris de remords M. Bremond remet les choses au point.

Aussi bien n'avons-nous pas l'aveu d'un remords dans la confidence suivante que l'auteur des trois articles nous murmure à l'oreille : « Entre nous, je ne suis pas bien sûr que sa *Princesse lointaine* l'ait jamais tant obsédé. Il n'est pas né moins sensé que chevaleresque... La pauvrette n'a jamais été une tentatrice bien redoutable... » [19].

De qui M. Bremond se moque-t-il ici? De ses lecteurs ou de lui-même? C'est la question que nous aurons plus d'une fois l'occasion de poser dans les discussions suivantes.

II

L'INTELLECTUALISME D'IGNACE

Puissance de sa dialectique.

S'il est un point où les critiques soient unanimes, ou peu s'en faut, c'est l'hommage rendu à la puissante dialectique de l'auteur des *Exercices*.

Je sais, dit M. Bremond, qu'en refusant de m'associer à cet hommage, « je heurte l'opinion de beaucoup plus doctes que moi. Qu'y faire? Justes ou non je ne puis donner ici que mes impressions personnelles ».

Et certes il les donne sans ménagement pour qui ce soit, dût son *ego contra* se croiser avec les jugements les plus augustes.

« N'attendez pas d'Ignace une composition savante, un plan raisonné, un édifice intellectuel. Il n'est pas un phi-

losophe... Le langage abstrait qu'il manie traduit mal, trahit plutôt les mouvements profonds de sa pensée, ou mieux de son âme. Sa dialectique, bien que puissante, n'est pas la nôtre. Au point de vue de la logique rationnelle, les *Exercices* ne présentent qu'un ordre factice. Nul enchaînement géométrique, rien qui ressemble à ces engrenages implacables d'où notre raison raisonnante, une fois happée, ne peut se dégager qu'en se reniant elle-même... Le livre des *Exercices* n'est devenu le formidable enthymème qu'on nous dit, que parce que l'ont rendu tels les dialecticiens qui l'expliquent depuis trois siècles, et qui, à leur insu, firent l'auteur à leur propre image... Pour peu qu'on ait de subtilité, on découvre dans un livre tout ce qu'on veut y découvrir ; si l'on part de cette certitude qu'Ignace s'est formé un plan logique, on retrouvera ce plan dans les *Exercices*, mais non sans l'y avoir mis d'abord, je veux dire, sans avoir dessiné au préalable, *proprio marte*, le plan qu'Ignace a dû suivre. » [83-85].

M. Bremond ne nous aurait-il pas naïvement livré dans ces dernières lignes la clé de ses étonnantes « impressions personnelles » ? Car si pour lui Ignace n'est pas ce qu'il est pour le P. de Grandmaison par exemple, un « intellectuel décidé », c'est, il l'avoue, affaire d'impression. Que voulez-vous ? pour peu qu'on ait d'impressionnabilité et de subtilité, « on découvre dans un livre ce qu'on veut y découvrir », et on n'y découvre pas, n'est-il pas vrai ? ce qu'on ne veut pas y découvrir[1] !

1. Oh ! que la subtilité de M. Bremond est donc grande ! Nous verrons ce qu'elle a découvert, par exemple, dans le *Secret ascétique* de P. Camus ! Ci-après, pp. 129-136.

Quant à son habileté à ne pas découvrir dans un livre ce qu'il ne veut pas y trouver, elle est hors concours. Audacieux à solliciter les textes, il l'est plus encore peut-être à supprimer les lignes ou les pages qui vont contre ses idées dans les morceaux par où il prétend les appuyer. Les exemples foisonnent.

Si l'on part de cette impression qu'Ignace n'est ni philosophe ni dialecticien, on ne trouvera dans

Je ne citerai que les extraits du P. Grou, donnés dans l'*Introduction à la philosophie de la prière*.

Ouvrez ce livre à la page 223 : *La prière et la grâce sanctifiante*. C'est le titre courant qui s'étale jusqu'à la page 241, au-dessus des « Textes choisis du P. Grou », textes choisis évidemment pour confirmer une thèse chère à M. Bremond, à savoir que « la prière normale est celle du chrétien en état de grâce » et qu' « on ne peut appeler prière au sens plein du mot la prière du pécheur » (t. VIII, p. 371, etc.).

Telle serait donc aussi la pensée du P. Grou ; autrement que signifie le titre courant ? Mais cette pensée-là, non seulement elle n'est pas exprimée dans les pages citées, mais le P. Grou dit le contraire dans le chapitre laissé de côté, bien entendu, par M. Bremond, qui (serait-ce, pour dépister les chercheurs ?) n'indique pas même l'ouvrage d'où il a extrait ses citations tronquées. Il les a prises dans *L'école de Jésus-Christ*, t. II. Or la seule référence qu'il donne renvoie au *Manuel des âmes intérieures*, auquel appartiennent en effet quatre pages intitulées « Marthe et Marie »

Voici ce qu'écrit le P. Grou de la prière des pécheurs :

« C'est le cœur qui prie, et qui aime par conséquent, ou qui aspire à aimer. Qu'un pécheur demande sa conversion, n'est-ce pas comme s'il demandait à Dieu la grâce de l'aimer ? S'il est véritablement touché, n'éprouvera-t-il pas un certain sentiment affectueux, qui est un commencement d'amour, (bien que la grâce sanctifiante soit absente !). Il y aura de la chaleur, de l'âme, de la vie dans sa prière ; si elle était froide ou indifférente, le Saint-Esprit n'y aurait nulle part. Pécheurs, jugez par cette règle de la qualité de vos prières, et de l'action du Saint-Esprit en vous » (t. II, p. 29). Donc, d'après Grou, vraie prière que la prière cordiale du pécheur, et où le Saint-Esprit intervient *par la grâce actuelle*.

M. Bremond, qui a passé tout ce développement sous silence, cite quatre autres lignes, où il est question de la prière du pécheur : « Le pécheur qui prie Dieu du cœur... a du moins un commencement d'amour : et c'est cet amour qui lui dicte sa prière. Peut-être n'est-il pas encore assez fort pour le justifier (donc, il n'a pas la grâce sanctifiante, et sa prière est quand même une vraie prière !) ; mais il le prépare et l'achemine à la justification. »

Toutes les pages de Grou sur les *qualités* de la prière sont laissées de côté. Pourquoi ? parce qu'il donne de longues explications sur l'*attention*. Or, on connaît les idées de M. Bremond sur l'attention. « S'il n'y a pas de prière sans une attention formelle, immédiate et persévérante de l'entendement, tout le système des spirituels (Piny, Chardon, etc.) sur les distractions dans la prière s'effondre, *au grand désespoir des âmes saintes*. » (*Métaphy. des Saints*, VIII, p. 364.)

Est-ce bien sûr ?

son livre ni philosophie, ni logique rationnelle ! M. Bremond n'a rien découvert qui ressemble à cela dans les *Exercices*... C'est son impression !

Parmi « les plus doctes que lui dont il heurte l'opinion » nul doute qu'il ne mette au premier rang le P. Léonce de Grandmaison, qui dans un brillant article des *Recherches*, prend parti sans hésiter pour l'*intellectualisme* de saint Ignace[1].

Le sage et captivant écrivain commence par rappeler que les *Exercices* ne sont pas un domaine ouvert à tout venant. « Ce livret n'est pas plus intelligible au profane qu'une *Instruction pour la tactique de l'infanterie*, par exemple. Seules, les personnes qui ont « fait » les *Exercices*, s'efforçant de plier leur activité mentale et morale aux directions et suggestions de saint Ignace de Loyola, peuvent, en se rapportant à l'ouvrage, commencer de le comprendre. Seules, les personnes qui se sont rendu familières ces méditations, ces méthodes et ces règles peuvent espérer une intelligence véritable des *Exercices* » (p. 391).

« La partie la plus originale et la plus pressante de l'ouvrage est celle qui aboutit à l'élection d'un état de vie. Jamais, sans doute, le sens le plus aigu des droits de l'inspiration divine et la psychologie humaine la plus déliée n'ont collaboré plus étroitement que dans cette *suite étonnante d'Exercices*, qui s'inaugure par la méditation sur « L'appel d'un Roi temporel aidant à contempler la vie du Roi éternel » et culmine dans les « Trois temps pour faire une bonne et saine

1. *Recherches de science religieuse*, septembre-décembre 1920. *Les Exercices de saint Ignace.*

élection ». Mais ce monument admirable possède un axe, et s'en écarter, à droite ou à gauche, c'est s'exposer à en fausser les proportions et à manquer le point d'où se révèle son merveilleux équilibre... » (p. 400-402).

Le P. de Grandmaison poursuit en montrant « le pèlerin » des *Exercices* « purifié, mis en garde contre les illusions possibles, par des Règles d'une admirable sagesse, docile à la leçon du Maître intérieur, pénétré des exemples donnés par le Christ... confirmant par la contemplation des mystères douloureux l'élection dûment faite... » (p. 404).

Dans cette marche en avant, hardie et prudente à la fois, Ignace donne à son disciple « des explications d'une netteté, d'une crudité vraiment cliniques ». Partout, sagesse, logique, admirable discernement pour fournir tout le long du voyage, à l'intelligence comme au cœur, l'aliment qui convient.

Bref, pour le P. de Grandmaison, M. Bremond est forcé d'en convenir, l'auteur des *Exercices* est un « intellectuel décidé ».

Pour quel jésuite ne l'est-il pas? Il me serait facile de multiplier les témoignages rendus à l'intellectualisme du saint par les écrivains de la Compagnie. Mais ils pourraient sembler suspects de partialité intéressée. « Là on veut que saint Ignace ait eu toutes les excellences, même celles qui s'adapteraient mal à son génie ! » [85]

M. Bremond prêtera-t-il ce vouloir intempérant à Mgr d'Hulst, par exemple, ou aux savants biographes à qui nous devons l'histoire de saint Philippe de Néri?

Je ne sais si au XIX^e^ siècle, saint Ignace a eu des admirateurs plus convaincus, plus compétents, plus éloquents que M^gr^ d'Hulst. Philosophe averti s'il en fut, il était capable, plus que bien d'autres, d'apprécier, en l'auteur des *Exercices*, même le dialecticien. Une page de son panégyrique de saint Ignace suffira à nous dire ce qu'il en pensait.

Pensée de M^gr^ d'Hulst, etc.

« Ignace n'innove rien dans le Christianisme ; mais il a reçu un don merveilleux pour mettre dans toutes les mains, avec une efficacité nouvelle, les trésors anciens, les trésors oubliés de la vie chrétienne : *Profert de thesauro suo nova et vetera*. S'agit-il d'arracher l'âme encore grossière aux séductions et aux servitudes du péché, il commence par la mettre en face de sa destinée, et cela encore n'est pas nouveau.

« Et cependant nul ne peut méconnaître dans cette *Méditation fondamentale* une puissance de conviction qu'on chercherait en vain dans tous les traités cartésiens.

Quel est le secret de cette force ? Est-ce l'enchaînement des pensées ? est-ce la gradation des motifs ? est-ce l'austérité simple et la familière noblesse de langage ? ou, n'est-ce pas plutôt, avec tout cela, une claire vue des fins dernières qui lui a été donnée et qu'il a communiquée ?...

« Voici venir la première semaine, avec ses terreurs, avec ses confusions, avec ses angoisses ; mais l'amour, qui est en germe dans le commencement même du repentir, veille à la porte du parvis où pleure le pénitent, pour en éloigner le désespoir, et la méditation la plus humiliée s'achève par un colloque avec la miséricorde. »

« La seconde semaine va s'ouvrir, mais il lui faut aussi son fondement : c'est la contemplation du Règne de Jésus-Christ.

« Il faut que je sauve mon âme. » C'est en poussant ce cri que l'âme pénitente s'est engagée dans les voies douloureuses de l'expiation. Désormais elle est purifiée ; un autre cri de guerre va l'introduire dans la carrière des vertus chrétiennes : Il faut que je suive Jésus-Christ ! »

« Paraissez maintenant, ô mystères du Dieu fait homme !

mystères de petitesse et d'humilité, de pauvreté et de silence, de persécution et de faiblesse ; mystères de travail et d'obscurité, mystères variés comme les besoins de l'homme pécheur, comme ses ignorances et ses misères. Après les mystères de l'enfance, voici ceux de la vie publique[1]...

« Ah ! viennent maintenant, avant la troisième semaine (la semaine des humiliations et des douleurs), les délibérations solennelles qui doivent décider de la direction de sa vie ! Elle est prête pour choisir, car l'âme sait qu'elle veut aimer, et elle n'ignore pas les conditions de son service... Elle compare les deux camps et les « deux étendards » ; elle pèse les motifs qui décident « les trois classes « d'hommes » ; elle parcourt par la pensée les « trois degrés « d'humilité ». Enfin, pleinement éclairée, elle arrête son choix, et le présente par des offrandes répétées à l'acceptation du divin Roi[2]. »

Après cela M. Bremond viendra nous dire que « les *Exercices* ne présentent qu'un ordre factice » ; qu'on n'y trouve « ni enchaînement, ni progression » [84], ou que « la progression que l'on dit continue, pesée dans les balances cartésiennes, paraît troublante » ! Il chicanera saint Ignace sur la place qu'il a donnée à l'élection : « Pourquoi la fixer à la fin de la seconde semaine et non pas de la troisième ou de la quatrième ? » En vain lui répond-on que la seconde la prépare et que les deux autres la confirment. Chose curieuse, lui qui prétend que l'âme est suffisamment éclairée pour choisir, dès le Fondement ou le Règne, demandera,

1. « Jamais traité, si complet qu'il soit, de théologie ou de spiritualité, ne donnerait de Jésus-Christ, une connaissance aussi intime, aussi profonde, aussi personnelle. » D'Hulst, *Le cinquantenaire de la Villa Manrèse*, p. 42, cit. de M. le chanoine Pisani.

2. Panégyrique de saint Ignace prononcé en l'église du Gesu, Paris, le 31 juillet 1879.

avec une naïveté jouée, « en quoi la méditation des souffrances du Christ est plus apte à confirmer qu'à éclairer le choix que nous devons faire ». M. Bremond n'a donc jamais lu dans la prière *Anima Christi* l'invocation : *Passio Christi conforta me*[1] ?

Il attend, dit-il, qu'on lui développe cet « ordre profond » que l'on prétend découvrir dans les *Exercices* comme dans une sorte de drame intellectuel. Qu'il veuille bien lire le panégyrique de saint Ignace par Mgr d'Hulst ! Mais il n'est de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre[2] !

Entendra-t-il plus volontiers les historiens de saint Philippe de Néri, qui pensent absolument comme le docte prélat ?[3]

Bah ! deux naïfs, qui « ne songent même pas à discuter... ce vénérable cliché, l'intellectualisme d'Ignace »[4] :

« Les *Exercices*, disent-ils, sont au fond un système de pensées, un engrenage logique ; certaines prémisses établies, la conclusion forcée est qu'il faut se soumettre à la loi chrétienne... l'âme se débat sous la sentence inéluctable portée par la raison... Les *Exercices* sont une suite

1. Sans doute, ne connaît-il pas non plus le résumé des *Exercices* en huit mots, qui en montrent si bien la logique et la progression : *Deformata reformare* (1re Sem.) ; *Reformata conformare* (2e) ; *Conformata confirmare* (3e) ; *Confirmata transformare* (4e).

2. Il entendait encore, quand il écrivait en 1921 « (École française), page 113. « La méthode de saint Ignace, *méthode pédagogique* est aussi *méthode déductive*, syllogistique, appliquée à la vie intérieure. C'est par ce dernier aspect surtout que les *Exercices* avaient séduit l'intelligence de Mgr d'Hulst. »

3. *Saint Philippe de Néri et la Société romaine de son temps*, par les abbés Ponnelle et Bordet, Paris, 1928.

4. [88].

qu'il faut parcourir d'un bout à l'autre : tout se tient, tout se complète, et l'âme n'est pleinement confirmée dans sa voie qu'à la dernière méditation où le cycle s'achève[1]. »

La méthode et l'ordre des Exercices loués par les Papes : Paul III et Pie XI.

D'ailleurs « l'ordre et la progression des Exercices » dont M. Bremond conteste l'existence et l'efficacité, la plus haute autorité, du temps de saint Ignace, les a reconnus comme une des causes de leur succès : Paul III, dans son bref d'approbation le dit expressément : « *Cum ergo... Ignatius de Loyola... quædam documenta sive Exercitia Spiritualia ex Sacris Scripturis et vitæ spiritualis experimentis elicita composuerit et in ordinem ad pie movendos fidelium animos aptissimum redegerit*[2]. »

Ce qui est loué ici, c'est le mérite des *Exercices* d'être une méthode singulièrement efficace, non seulement par leur contenu, mais par la manière dont ils sont enchaînés les uns aux autres ; et cela du fait même de leur saint auteur, nullement du fait de commentateurs à qui serait dû ce que M. Bremond appelle l'interprétation traditionnelle.

A quatre siècles de distance l'encyclique *Mens nostra* de Sa Sainteté Pie XI vient de faire écho au bref de Paul III.

« Il importe surtout, pour bien accomplir les exercices spirituels et en retirer du fruit, de suivre une bonne et sage méthode. Or, entre toutes les méthodes qui s'appuient louablement sur les principes d'une ascèse catholique très saine, il est établi qu'il en est une qui s'est toujours placée en

1. Cité par M. Bremond [88].

2. P. Cavallera, *R. A. M.*, juillet 1929, p. 313.

tête ; le Saint-Siège l'a honorée de ses approbations entières et répétées ; des personnages remarquables par leur doctrine spirituelle et leur sainteté, l'ont anoblie de leurs louanges : elle a, pendant près de quatre siècles, porté des fruits innombrables de sainteté : c'est la méthode introduite par saint Ignace de Loyola.

« Et en vérité, l'excellence de cette doctrine spirituelle, tout à fait éloignée des dangers et des erreurs d'un faux mysticisme... ; l'harmonieuse disposition des parties; l'ordre admirable et lumineux avec lequel les vérités méditées s'enchaînent les unes aux autres ; les enseignements spirituels qui arrachent l'homme au joug du péché, guérissent ses maladies morales et le mènent, par les sentiers éprouvés de l'abnégation et du renoncement à ses mauvaises habitudes, jusqu'aux cimes les plus élevées de l'oraison et de l'amour divin ; sans aucun doute toutes ces qualités sont telles qu'elles prouvent à l'évidence l'efficacité de la méthode de saint Ignace et recommandent hautement ses *Exercices.* »

Puissante dialectique du Fondement.

Cette puissance de dialectique reconnue au livre de saint Ignace, pris dans son ensemble, éclate plus spécialement dans certaines pages comme le *Fondement*, la méditation des *trois classes*, etc.

« Dans le fondement, tous les mots sont à peser », remarque le P. Roothaan ; mais ceux qui importent le plus et qu'il importe le plus d'étudier, si l'on veut capter la vie intense qui y circule et saisir la suite logique des idées, ce ne sont pas précisément les verbes, ni même les substantifs, encore qu'ils soient chargés de sens, ce sont les adverbes, les locutions adverbiales, ou préposi

tives, les conjonctions, tous ces termes qui ne se déclinent ni ne se conjuguent, précieuses agrafes par lesquelles les phrases s'accrochent aux phrases et s'enchaînent avec une implacable logique. Sans parler de *ut* (*para* en espagnol, *pour* ou *afin que* en français), je relève *unde*, *quapropter*, *magis*, *unice*, et je dis que de la portée donnée à ces petits mots dépend le sens du morceau tout entier.

Quel est donc, tout d'abord, la portée de l'expression *unde?* Elle se traduit par d'*où*, *de là*, ou *de cela*. Mais que peut bien désigner *cela?*...

Pour ne pas être acculé à l'exagération et à l'impossible, il faut mettre sous ce petit mot tout ce qui a été dit précédemment, à savoir : 1° le bienfait tout gratuit de la création et de la création telle qu'elle a été réalisée, avec l'élévation à l'ordre surnaturel et la destination à la vision béatifique, qui est le salut[1]; 2° le don gratuit aussi et fait par pure libéralité de tous les biens créés par amour pour l'homme, *propter hominem*. C'est de tout *cela*, de tous ces témoignages indéniables d'amour — encore que l'amour ne soit pas nommé — que découle pour l'homme, la conséquence exprimée par le *tantum quantum*, le *necesse est*, et l'*unice magis*.

Il y a un second petit mot indéclinable dont il faut aussi rendre raison et dont l'analyse, avec

1. Nous sommes bien d'accord ici avec M. Bremond, contre le P. de Ponlevoy qui ne veut voir dans le Fondement « que les éléments fournis par la philosophie naturelle, les objets et les motifs avérés par la *seule raison* ».

Commentaires sur les Exercices, pp. 54, 55. — Voir ci-après, II[e] partie, p. 77.

celle de la phrase qui le suit, ne peut que confirmer l'interprétation précédente : c'est *quapropter*, c'est pourquoi.

De même que, *unde* indiquait une conclusion à tirer de tout le début du *principe* — sans quoi le *tantum quantum* est difficilement explicable —, de même *quapropter* signale une conséquence de tout ce qui précède. « *Dicimus quapropter*, écrivait le P. Nadal, interprète officiel des *Exercices*, *quia haec conclusio sequitur ex superioribus...* nous disons *c'est pourquoi*, parce que cette conclusion découle des vérités précédentes ; c'est pourquoi il est nécessaire de nous faire indifférents à l'égard de toutes les choses créées. » L'indifférence dont il s'agit ici est une attitude intérieure à prendre par l'âme en face d'un choix à faire, quand le bon plaisir de Dieu n'est pas encore connu ; attitude qui consiste à ne pas mettre pratiquement de différence entre ceci et cela, quoi qu'il en soit de l'attrait ou de la répugnance, de façon à rester en équilibre et comme en arrêt jusqu'à ce qu'on connaisse la volonté de Dieu et qu'on y adhère.

Rien, absolument rien ne doit être désiré, aimé, recherché, choisi uniquement pour sa valeur, sa bonté, sa beauté intrinsèque : ce serait s'exposer à substituer la chose ainsi recherchée au bon plaisir de Dieu qui peut nous demander autre chose et qui veut par conséquent que nous restions dans l'attente, l'esprit dégagé et le vouloir dispos jusqu'à ce que ce bon plaisir nous soit manifesté[1].

1. Cette suite logique des idées du Fondement, fait l'objet

Cette brève analyse ne justifie-t-elle pas, pour ce début des *Exercices*, le jugement porté par les historiens de saint Philippe de Néri, après tant d'autres excellents juges ? « Les *Exercices* sont un système de pensées, un engrenage logique, etc. » C'est déjà vrai de la toute première page, et cela de l'aveu de tous les gens compétents... Un seul fait exception, M. Bremond !

Laissons-le à ce qu'il estime peut-être un « splendide isolement... »

C'est en vain qu'il voudrait attirer à lui « ceux qui (comme lui) ont suivi les *Exercices* dans les conditions voulues par Saint Ignace, pendant trente jours ».

Ignace a-t-il fait des Exercices une machine pneumatique?

Il a beau faire appel « à leur expérience » en faveur de « ses impressions personnelles » sur la carence de dialectique dans le livre de Saint Ignace, je doute qu'il recueille beaucoup de suffrages.

Le critique voudrait donc amener les anciens retraitants à avouer que les *Exercices* leur ont paru une « machine pneumatique, et non un engrenage de raisonnements », qu'ils n'y ont trouvé aucune « vraie curiosité où se prendre », qu'ils y ont été condamnés à « une sorte de piétinement », qu'à de « jeunes chrétiens » intelligents ou simplement sensés « appliqués à méditer le Fondement, il a suffi de dix minutes de réflexion — ou d'une heure — suivant les climats — pour reconnaître que, du fait incontestable de la création, suit logiquement pour la créature raisonnable

de tout un chapitre de notre ouvrage : *Le P. L. Lallemant et les grands spirituels de son temps*. t. II, section II, chap. III, pp. 143-174.

le devoir de l' « indifférence », et que « riche de cette conclusion », la raison raisonnante, n'aura plus dès lors rien à faire. Avant que s'allument les lampes du premier jour, la raison est déjà vaincue et ainsi jusqu'au bout. — Rappelez-vous donc : du premier au dernier jour, vos facultés dialectiques se sont-elles jamais senties surmenées? » [89].

A la place de surmenées, qui indique un désordre dans les facultés, mettez occupées, très occupées, je vous répondrai : oui, Monsieur l'Abbé.

Et cette occupation très prenante, conduisant à des conclusions très pressantes, elle a été la mienne, non seulement à ma première et à ma seconde retraite de trente jours, mais j'oserai le dire, elle est la mienne depuis cinquante ans, à chaque retraite annuelle de huit ou dix jours, quand je me retrouve en face du *Fondement*, du *Règne*, des *Deux Etendards*, des *Trois classes* d'hommes, des *Trois degrés d'humilité*, des *Règles de l'élection*, etc.

Vous souriez du pauvre homme qui a si peu de « pénétration », et de ce « mimétisme d'ailleurs méritoire, héroïque même, par où il cherche à se donner des convictions qu'il possède déjà! » [90].

A votre aise, monsieur l'Abbé, mais permettez-moi de sourire des dix minutes qui vous ont suffi ponr vous assimiler l'essentiel de cette Méditation fondamentale, sur laquelle vous avez écrit des centaines de pages, soit pour l'attaquer, soit pour la défendre, en tous cas pour tenter de l'expliquer.

Pour que les conclusions de cette Méditation ou de tout autre, soient à l'âme une véritable *richesse*, un fond *qu'elle possède*, un *fruit* dont

elle *jouisse*, elles supposent avec la prière, — élévation du cœur vers Dieu et cri de mendiant, comme dit saint Augustin, — des réflexions, des *pondérations*, suivant un mot cher à Suarez, des *considérations* répétées, suivant la doctrine des vrais Maîtres[1].

1. En voici un que M. Bremond ne saurait suspecter, le P. Crasset, « parfaitement équilibré, sage, discret,..... pleinement d'accord sur le fond de la doctrine avec les grands mystiques de la Compagnie, Alvarez, Lallemant, Surin... » (*Métaphysique des Saints*, t. VIII, p. 290).

Quelle est sa doctrine sur l'utilité ou la nécessité de la méditation « composée, comme il le dit, de quatre parties, qu'on nomme : préparation, considération, affection et résolution ?» « Que je crains, dit-il, pour ces âmes présomptueuses qui veulent être épouses sans avoir été servantes et se reposer sans avoir travaillé ! L'action doit précéder la contemplation, la méditation doit exciter l'affection, l'affection doit préparer à l'union.

« C'est par le travail qu'on arrive au repos. La crainte soutient l'amour ; la pénitence appuie l'expérience ; l'humanité de Jésus est la porte par où l'on entre dans le palais de la divinité, son enfance attendrit le cœur, sa passion l'anime à la souffrance, sa beauté le ravit ; sa bonté le charme ; ses bienfaits l'attirent ; son amour l'embrase, l'unit et le transforme.

« Avez-vous médité, âmes dévotes, avant que de contempler ? Avez-vous travaillé avant que de vous reposer ? Pouvez-vous dire que votre paix est le fruit de vos combats, et le prix de vos victoires ? N'êtes-vous point d'intelligence avec vos passions ? Ne les avez-vous point assoupies et endormies, au lieu de les faire mourir ? » *Considérations*, XIV, p. 296. Or, que faut-il pour les faire mourir ? Comment acquérir la pureté du cœur, demande-t-il ailleurs ? « Par des confessions fréquentes et par une mortification continuelle ; la confession efface l'acte du péché et la mortification en détruit le principe : or, l'une et l'autre demandent le secours de la méditation.

« Un pénitent doit haïr le péché, et pour ce faire, il en doit connaître la malice : quel moyen de la connaître sans réflexion, sans considération et sans méditation ? Je ne parle point de l'examen qu'il faut faire sur les commandements de Dieu et de l'Église, qui est une manière de méditer aussi profitable qu'elle est nécessaire.

« On ne peut aussi se mortifier sans le secours de l'oraison mentale, car, la mortification est une chose très violente à la nature, et très contraire à ses inclinations : c'est un mal qui tend à sa destruction ; et comme tous les êtres travaillent à

« D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement d'une vue théorique, encore qu'elle-même, contrairement à ce que paraît dire M. Bremond, ne soit pas toujours si facile à obtenir, mais d'une réalisation pratique à effectuer immédiatement, au moins quant aux dispositions intérieures auxquelles s'opposent toutes les forces au service de « l'ennemi de la nature humaine »[1].

Or, cette réalisation pratique n'est pas uniquement l'affaire de la grâce. « M. Bremond l'oublie : si bien disposé qu'Ignace suppose son retraitant, il ne perd pas de vue qu'il est homme et doit coopérer efficacement à la grâce, se préparant à l'élever sur les hauteurs de l'héroïsme surnaturel ; il a ses passions toujours présentes, il a ses habitudes peut-être gravement coupables, il a peut-être encore de lourdes fautes à écarter, il a en tous cas à se fixer le plus possible dans le bien, l'amour ne consistant point seulement en paroles, mais demandant des actes. C'est tout cet ensemble qui justifie la durée des *Exercices*, la lente préparation de l'élection et les longues journées qui la suivent en vue de la confirmer[2]. »

S'il fallait corroborer par un exemple la justesse de ces réflexions, c'est encore à M^gr^ d'Hulst que

leur conservation, il est évident que si l'âme ne s'élève pas par l'oraison au-dessus d'elle-même, elle ne pourra concevoir cette sainte haine, nécessaire pour se priver de ce qu'elle aime et pour embrasser ce qu'elle craint.

« Ce que nous disons de ceux qui commencent, se doit dire aussi de ceux qui avancent : comme ceux-là, sans l'oraison, ne peuvent déraciner leurs vices, ceux-ci, sans son secours, ne sauraient acquérir les vertus, etc., etc. », *Méthode d'Oraison*, Paris, Douniol, 1856, p. 3-4.

1. P. Cavallera. *R. A. M.*, juillet 1929, p. 314.

2. *Ibid.*, p. 315.

j'en appellerais. Ah! il suffit de dix minutes à M. Bremond pour épuiser tout ce qu'il y a de suc intellectuel dans les plus fameuses méditations : Fondement, Règne, Deux Étendards! L'illustre prélat avouait humblement qu'il lui fallait des heures, voire des jours pour se pénétrer de la pensée d'Ignace :

« J'ai bataillé tout le jour avec ces prières extraordinaires que le saint nous fait faire à la fin des « Deux Étendards » et dans le « Troisième degré d'humilité ». Il m'a fallu *du temps* pour *comprendre* que je passe et dusse demander sincèrement des choses qui sont si fort au-dessus de ma vertu, et si loin hélas ! de mes *sentiments actuels*. Mais enfin, sur la foi de saint Ignace et de tous ses interprètes, je les ai demandées de bon cœur et je vais les redemander, afin de protester contre les réserves et les restrictions de la nature et d'obtenir de faire au moins un petit pas en avant, dans la voie au bout de laquelle se trouvent ces choses sublimes. »

Mgr d'Hulst écrivait cela en 1876. Vingt ans encore il devait revenir sur les mêmes méditations à ses retraites annuelles; et à lui, comme au P. Olivaint, au P. Matignon et à tant d'autres belles intelligences, le texte des *Exercices* de nouveau médité, redevient source de lumière et point de départ de viriles résolutions.

D'ailleurs, comme le remarque, lui aussi, l'illustre conférencier de Notre-Dame « l'esprit peut être convaincu et la volonté n'être pas encore vaincue ». Il dit cela à propos du *Règne* et des « Offres d'un plus grand prix à faire à Notre-Seigneur ». Il est effrayé .... irrité.....; « je relis alors, continue-t-il, et je vois qu'il s'agit d'une *disposition*..... voudrais-je reculer ? Que deviennent

alors mes protestations d'amour? Le *combat* pour *amener* la volonté occupe la dernière demi heure et aboutit à une offrande sincère de moi-même à Notre-Seigneur, pour vouloir tout ce qu'il voudra et aller jusqu'où il m'appellera » (*Vie*, I, p 266).

M. Bremond nous confie que non seulement il a fait les *Exercices* pour son propre compte, mais qu'il les a donnés bien des fois. Il est à espérer, pour ses retraitants, qu'il a gardé pour lui son étrange *directoire* et qu'il les a laissés à *eux mêmes et à Dieu*, de façon que, leur activité secondant la grâce, ils aient pu sortir de Manrèse comme Mgr d'Hulst, l'esprit convaincu et la volonté vaincue!

Mais voilà, tout ce qu'on dit de l'*intellectualisme d'Ignace*, n'est qu'un « misérable cliché » d'invention ascéticiste, et qui s'efface piteusement sous l'empreinte d'une ligne de lui, une seule ligne, mais qui dit tout!

Id quod volo — « *La veilleuse de la prière consolée?* »

« *Ibi quiescam* Dès que je rencontrerai, dans n'importe quel exercice, et dans le plus enthymématique, si l'on peut dire, dès que je rencontrerai ce que je cherche uniquement : *Id quod volo* — à savoir le contact divin, il me faudra sur le coup abandonner le travail intellectuel, briser l'étau, m'évader de l'engrenage... Ma raison allait se rendre, et c'est à ce moment même, que vous lui ordonnez le repos! Vit on jamais « intellectualiste » moins au fait de son métier ?... C'est que pour Ignace, la « consolation » est le terme normal de tout exercice... Il entend que, dès que paraîtra le signe de Dieu, le signe attendu, le signe quasi infaillible, dès que s'allumera tremblante encore, à peine sensible, la veilleuse de la prière consolée, il entend bien, dis-je, que la raison éteigne ses feux. »

Ce morceau peut sembler très éloquent, il est seulement sophistique. Eh bien oui, il importe

de bien comprendre la petite ligne qui dit tout.

Bien comprise, d'après les textes et les contextes, elle ne dit rien de ce que M. Bremond veut lui faire dire : *Id quod volo*, ce que je veux, ce que je déclare vouloir au début de chacune de mes méditations, ce que je supplie Dieu de m'accorder, ce n'est pas du tout le contact divin sous forme de prière consolée, de cette consolation-signe, qui « n'est pas à proprement parler lumière, mais qui n'est pas encore plaisir » [32].

Id quod volo, au contraire, c'est la plupart du temps, d'après saint Ignace, une grâce de lumière et de connaissance.

Ainsi, la lumière sur la gravité du péché, que supposent la honte et la confusion à la vue des anges damnés pour un seul péché mortel.

Ainsi encore, au troisième prélude de la contemplation de l'incarnation : « *petere id quod volo* ». *Erit hic petere cognitionem intimam Domini qui pro me factus est homo; ut magis ipsum amem, eumque sequar.* Demander ce que je veux, à savoir la *connaissance intime* du Seigneur qui pour moi s'est fait homme, afin de l'aimer davantage et de l'imiter. »

Et ce prélude doit se répéter pendant toute la deuxième semaine et pendant les suivantes.

M. Bremond osera-t-il prétendre que cette *connaissance* est la consolation-signe, le *contact divin* de la prière consolée ?

Ce n'est pas seulement au début des *contemplations* des mystères que l'*id quod volo* est foncièrement une lumière, une connaissance, c'est au début de toutes les grandes méditations qui constituent pour ainsi dire l'ossature des *Exercices :*

Règne, Trois Classes, Deux Étendards, Contemplation *ad amorem*.

La grâce que je veux dans le *Règne*, c'est de n'être pas sourd à l'appel du divin Roi, mais d'être prompt et diligent à accomplir sa très sainte volonté. — Pour cela, ne faut-il pas que je la connaisse? Donc grâce de connaissance!

Dans les *Deux Étendards* ce que je veux, c'est, avant tout, la *connaissance* des fraudes du chef ennemi, et la *connaissance* de la vraie vie que nous montre le vrai et souverain chef.

Désirer et *connaître* ce qui est plus agréable à la divine Bonté — afin d'en faire l'objet de mon choix, c'est l'*id quod volo* des *Trois Classes d'hommes!*

Enfin, avant d'aborder les quatre points de la contemplation *ad amorem*, je dois demander la *connaissance intime* de tous les bienfaits que j'ai reçus de Dieu.....

Où voyez-vous que pour Ignace la « consolation, le contact divin..... est le terme normal de tout exercice »?

Quand il me dit : « reposez-vous lorsque vous aurez trouvé », c'est dans la lumière, et non pas nécessairement dans les larmes, qu'il m'indique le lieu de mon repos. Il s'agit de peser (*ponderare veritatem*, dit Suarez), de goûter, de sentir intimement, avec ce goût, ce sens supérieur qui *relève* de l'esprit, tout imprégné qu'il puisse être d'émotion.

Si Ignace n'ignore pas, que « ce qui rassasie et satisfait l'âme, ce n'est point de beaucoup savoir, mais de sentir et goûter intérieurement les choses », il sait aussi, et il le proclame, qu'avant d'arriver

à ce rassasiement, l'âme doit normalement « réfléchir, raisonner par elle-même pour trouver quelque chose qui lui fasse un peu plus connaître ou sentir la vérité qu'on lui a proposée, soit au moyen de son propre raisonnement, soit parce que la vertu divine aura *éclairé* son intelligence ». (Annotation 2.)

Principes, raisonnements plus ou moins poussés, sujets de méditation ou de contemplation, règles et méthodes, tous ces éléments des *Exercices* lui sont fournis avec ordre, poids et mesure pour que, baignée dans leur lumière, saisie par leur suite logique, visant moins à être consolée qu'à voir clair, elle arrive à se mettre elle-même dans l'*ordre*, par la connaissance et l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Oui, vraiment, l'auteur des *Exercices* est un maître en dialectique et en logique, maître éclairé et éclairant ! Mais est-il un maître en psychologie ?

III

LE PSYCHOLOGUE

Saint Jean l'Évangéliste raconte qu'à l'un des pèlerinages de Jésus à Jérusalem, pour la Pâque, beaucoup de pèlerins crurent en lui, en voyant les prodiges qu'il accomplissait. Quant à Jésus, ajoute-t-il, il ne se fiait pas à eux, car il les connaissait, et point n'était besoin que personne le documentât : il savait ce qu'il y avait au fond de chaque âme (II, 23-25).

Plus un prêtre, éveilleur et directeur d'âmes participe à ce don de lire au fond des cœurs, pour s'adapter à la mentalité de chacun et en obtenir le maximum d'énergie, plus il est doué pour l'apostolat de la direction spirituelle.

Jusqu'à nos jours, sur la foi des premiers historiens de saint Ignace, on avait généralement cru que l'auteur des *Exercices* avait reçu une large, très large participation de ce précieux talent.

Coup d'œil d'Ignace éveilleur et directeur d'âmes.

Outre des lumières spéciales qui lui ont été communiquées dès son séjour à Manrèse, en conséquence de sa vocation apostolique, de très riches dons naturels le prédisposaient à être un psychologue remarquable : vienne l'expérience du contact intime avec les âmes, et elle vint très vite, tout aura concouru à faire d'Ignace un directeur entre tous éminent.

Interprète des données traditionnelles, Monseigneur d'Hulst disait avec sa pénétration coutumière :

« Ignace, une fois converti, a besoin de *lumière*. Il lui en faut pour se conduire lui-même ; il lui en faudra plus encore pour devenir le guide des autres et les préserver des écueils. Manrèse, foyer d'attractions divines, n'est-il pas aussi et surtout un foyer de *clarté ?* Quand je vois entrer dans cette caverne un soldat illettré et que j'en vois sortir l'auteur des *Exercices*, je pense à saint Paul instruit par le Seigneur...

« Là où Ignace cherchait l'obscurité, ce sont des illuminations qui l'attendent...

« Dans sa marche, il a rencontré les mystères de la nature, en même temps que ceux de la grâce ; *son regard a pénétré les abîmes du cœur de l'homme*, sa petitesse et sa grandeur ; *une expérience infuse lui a révélé le secret des luttes intérieures*... il a des *vues profondes sur tous les secrets de la vie morale ;* il faut compter et peser les ini-

quités passées, mesurer la faiblesse présente, prévenir la chute, en fortifiant l'avenir ; ... la foi elle-même, ce principe générateur de toute vie surnaturelle, est placée sous la protection de ces regles admirables, où l'orthodoxie reconnaît sa vraie marque, et dont l'observation suffit encore après trois siècles pour préserver de tout écueil les fidèles enfants de l'Eglise[1]. »

Voilà encore un de ces vieux clichés traditionnels, auquel la critique de M. Bremond nous somme de renoncer ! Oui, certes, Ignace connaît l'homme, mais l'homme qu'il est lui-même, ce *moi* sur lequel il s'est tant penché, *moi* chevaleresque à tendances héroïques, auquel, pense-t-il, ressemblent ou doivent ressembler tous les autres *moi*. Il est l'homme d'une seule âme, la sienne. Deux clés nous ouvrent l'intelligence des *Exercices :* « saint Ignace les destine à des héros ». C'est la première clé. « Mais il ne connaît qu'une sorte de héros : ceux qui, nature et grâce, sont faits comme lui » [1] ; et c'est la deuxième clé.

Non seulement il se raconte dans les *Exercices* — tous les mystiques comme tous les poètes se racontent plus ou moins — mais :

« en se racontant il se maxime, si l'on peut ainsi parler, il transpose dans l'ordre doctrinal son expérience propre, il juge et il règle sur ce modèle unique l'expérience d'autrui. Sa vie intérieure est si dramatique, il l'a observée si passionnément qu'il semble ne pas s'imaginer que Dieu puisse travailler les âmes d'une autre façon... Lui, si personnel, si complexe, si différent, si déconcertant, il voit à son image les disciples qu'il veut façonner, ou pour mieux dire, qu'il veut amener à se laisser façonner par Dieu » [5]... Ignace ici encore nous juge d'après lui-même, etc. » [166].

1. Panégyrique du saint.

Ne nous frappons pas ! celui qui s'*imagine*, qui *voit*, qui *juge*, qui *sent* ici, c'est M. Bremond, et non pas saint Ignace, qui, en réalité, serait le dernier des psychologues et des directeurs d'âmes, s'il se mettait de pareilles œillères et bornait son horizon spirituel à son moi tout seul[1]. Que dans sa direction, en proposant ou en donnant les *Exercices*, il ait en vue pour ainsi dire, de le rééditer ce moi, au plus grand nombre d'exemplaires possible, ce n'est pas niable. Qu'il tende à mettre les âmes à son niveau, qu'il les veuille à son image, quant à la générosité à montrer, l'ardeur à se purifier, la fidélité à seconder l'action du Saint-Esprit, nous l'admettons... et cela résulte de la direction donnée dans les *Annotations*[2]. Mais ce grand connaisseur d'hommes devait savoir d'après son expérience, comme d'après les lumières de Dieu, que les âmes, même héroïques ou capables de le devenir, sont de trempes bien différentes et que la conduite du Saint-Esprit envers elles est loin d'être uniforme. N'est-ce pas précisément pour cela qu'il traita si différemment, quand il s'agit de leur donner les *Exercices*, Le Fèvre et François Xavier?

Je ne puis me figurer que pour la conduite des âmes, surtout des âmes appelées à une haute perfection normalement impossible sans de hautes faveurs de Dieu, Ignace ait eu moins de lumière pratique qu'une sainte Thérèse et un Louis Lallemant.

1. Montaigne a dit que « mieux vaut lire un homme que vingt livres ». Très bien, à condition toutefois que l'*homme* ne se réduise pas à un exemplaire unique, le lecteur lui-même étant tout à la fois l'objet lu et le sujet lisant !

2. Saint Paul disait bien : *Imitatores mei estote .....*

Thérèse en faisant part à ses filles des faveurs qu'elle avait reçues de Dieu a bien raison de dire :

« L'ordre que j'y mets, n'est que pour moi..., je marque seulement ce que j'ai expérimenté... » (c'est-à-dire, Dieu n'est point lié par cet ordre-là ; il agit comme il veut avec les âmes, qu'il sait si différentes les unes des autres).

Le P. Lallemant ayant cité les paroles de la sainte, ajoute : *Doctrine spir.*, VII-IV, A. IX, fin.

« Dans les diverses communications que Dieu fait aux âmes de ses dons et de ses visites, il n'y a point d'ordre certain et limité, de manière qu'on puisse dire : après cette opération, par exemple, suivra cette autre ; ou de tel degré d'oraison on passe à celui-ci.

« Disposons-nous seulement à l'action de Dieu d'après les avances qu'il nous fait et notre capacité personnelle. »

Règle d'or, que tout directeur éclairé doit suivre, et dont il n'est pas prouvé, quoique puisse dire M. Bremond, que saint Ignace se soit départi. Au contraire, ses historiens ne tarissent pas sur « l'ordre admirable qui régnait dans son âme et qui donnait à toutes ses paroles un caractère de circonspection remarquable ; car la langue et le cœur ont entre eux la même correspondance que, dans les horloges, l'aiguille et les rouages intérieurs : lorsque ceux-ci se dérangent, celle-là erre au hasard... » (Bartoli).

Le génie pédagogique chez saint Ignace et chez l'abbé de Rancé.

Même circonspection, même à-propos, même sagesse dans ses conseils et sa direction. Les jésuites directeurs d'âmes n'auront qu'à s'en inspirer dans la suite pour réaliser ce portrait qu'a tracé M. Bremond dans un parallèle piquant entre l'*abbé Tempête* et les jésuites de son temps.

« Les Jésuites ont sur Rancé l'immense avantage d'exceller dans la connaissance des âmes. Rancé n'est pas un moraliste, au plein sens du mot... Ignorant tout de lui-même et par suite du prochain, il s'adresse au moine en soi — et en l'air — à un être de raison : ou, ce qui revient au même, à un moine contemporain des Antoine et des Pacôme ; le jésuite, a des vivants, à vous et à moi : il nous révèle nos misères profondes, il nous rend facile l'examen de conscience, il nous en dispenserait presque, tant il nous connaît !

« Chez Rancé nul génie pédagogique. Il procède a coup de sommations héroïques, il se borne à rendre de vagues oracles. Le jésuite patient, paisible, humain, dénué d'illusions, donne des conseils précis, pratiques, des remèdes, des recettes même... » (p. 153).

Je ne garantis pas que le portrait de Rancé soit d'une exactitude parfaite : je le croirais volontiers chargé plus que de raison, et si j'appartenais à l'ordre cistercien, j'en appellerais à une critique mieux informée, plus équitable... Mais passons et ne considérons que ce qui est dit du Jésuite ! Chose assez curieuse, ce jésuite du XVII^e^ siècle a pour la direction des âmes toutes les qualités que M. Bremond refuse à Ignace, qui en vérité ressemblerait plus à l'abbé de la Trappe qu'à ses fils du temps de Louis XIV !

Sans éplucher chaque mot de ce parallèle — côté jésuite — j'affirme, et j'espère pouvoir le prouver — que pris en bloc il convient encore mieux au fondateur de la Compagnie qu'aux directeurs d'âmes qui au XVII^e^ siècle lui ont fait le plus d'honneur.

La preuve, je la demande aux annales de la Compagnie à son berceau, à la *Chronique* du P. Nadal et au *Commentaire* du P. Jacques Ximénès.

La *Chronique* nous montre dans Ignace un maître qui, comme saint Paul, sait se faire tout à tous, pour gagner chacun à Jésus-Christ; vrai pédagogue de génie, qui, loin de vouloir couler les âmes dans le même moule, accommode sa direction, même vis-à-vis de la même personne, aux conduites de la grâce, aux progrès realisés, voire aux états physiques plus ou moins satisfaisants, suivant l'âge et la santé.

Le doigté de Saint Ignace maître des novices. La formation du P. Nadal.

Pour les âmes tendres le P. Ignace est d'une bonté toute maternelle, « tanquam si nutrix foveat filios suos ». Aux progressants et aux parfaits ce n'est plus du lait qu'il présente, mais du pain, et dur quelquefois.

Quoi de plus ravissant que sa façon d'agir avec Jérôme Nadal, pendant les premiers mois de son noviciat! A ce jeune prêtre d'une trentaine d'années, de santé délicate et porté à la mélancolie, il ne ménage certes pas les *probations*, mais avec quelle délicatesse de procédé dans les débuts!

« Mon élection faite, écrit Nadal le 29 novembre 1535, je fus reçu dans la maison de la Compagnie de Jésus. Peu après, à deux jours différents, je fus invité à la table du P. Ignace et pris place à côté de lui au réfectoire.

« ...Pendant mon expériment de cuisine on me faisait balayer avec un balai, fait de bouts de bois sans prise sur la poussière, ce qui m'exerçait à la patience. Après avoir aidé le cuisinier pendant vingt-six jours je fus envoyé servir au réfectoire par le P. Ministre, Christophe Mendoça. Au jardin je devais bêcher, avec pour vêtement une espèce de peau de bique, et cela pendant que le P. Ignace s'y promenait avec le Dr Torrès.

« ...Au cours de ces expériments je nageais dans la consolation. J'avais, du reste, un appétit que je ne m'étais jamais connu. J'avais même scrupule de le satisfaire et je le dis au P. Ignace : « Qu'est-ce que vous vous proposez

« en mangeant ? me demanda-t-il. — Mais, répondis-je, je « mange pour vivre, faire pénitence et servir Dieu ! » « — Mangez donc, mon pauvre petit », me dit le bon Père. Cette parole me guérit de mes scrupules.

« Il m'encourageait par de bonnes paroles qu'il m'adressait directement ou par l'intermédiaire du P. Domenech à qui il disait : « Nous ferons quelqu'un de Nadal, j'en ai « la ferme confiance ; qu'il soit bien reconnaissant pour les « grâces reçues ! qu'il prie Dieu souvent pour sa persévé- « rance. Il aura des tribulations, oui, et de terribles peut- « être ; mais Dieu sera là pour l'aider ; les troubles iront en « diminuant, les consolations en augmentant : il aura des « cette vie sa part de Paradis... »

« Le Père, dit encore Nadal, m'ordonna de ne pas jeûner, et comme je lui faisais remarquer que quelques-uns pouvaient s'en scandaliser : « s'en scandaliser ! me dit-il avec force, si vous en trouvez qui se scandalisent, dites-le moi ; je les chasserai immédiatement » [1].

« Pendant la Sainte-Quarantaine il m'invitait à partager les mets qu'on avait préparés pour lui. Il y mettait

1. Ignace fit la même réponse au sujet de l' « intolérable et séduisant » Pedro de Ribadéneira, un novice de quinze ans qu'il avait exempté du jeûne. « Cet enfant n'a pas de santé, répond le bon Père aux scandalisés. Personne n'a droit de se choquer. Qu'on remercie Dieu de ne pas se trouver dans un cas aussi pénible. » Il menace tout uniment d'expulser les Pharisiens et fait lire la menace au réfectoire...

« Toujours Ignace touchait juste quand il traitait avec les jeunes. Aux novices fiers il laissait leurs beaux habits jusqu'à ce qu'ils les changeassent de leur propre mouvement ; il leur donnait leurs titres jusqu'au jour où ils réclameront le simple nom de Frère. Il laissa un riche et précieux crucifix à un jeune homme, jusqu'à ce que lui voyant le Christ dans l'âme, il lui fit remarquer qu'il n'était plus besoin de le porter dans ses mains. Il étouffait parfois brusquement les scrupules des novices : un jour il enjoint à un frère qui redoute d'avoir expédié son office tant qu'il n'a point passé dessus toute la journée, d'y consacrer une heure exactement et d'omettre le reste. D'autres fois c'est la finesse : il mande un novice qui tourmenté d'insomnies rumine une fuite ; il l'amène à dire quels remèdes il faut opposer aux symptômes qui sont précisément les siens... En somme, il sait se faire aimer, il sait charmer, c'est là son privilège » (*Saint Ignace de Loyola*, par Cyril Martindale, S. J., traduit de l'anglais par Abel Dechêne, S. J., Lethielleux, 1930.)

une charité et une simplicité touchantes. Plus je lui disais que je n'avais pas faim, plus il mettait d'insistance à m'offrir ce qui lui semblait appétissant...

« Comme on ne me donnait pas de pénitences publiques, je m'en plaignais au P. Ignace.

« Soyez tranquille, me répondit-il, cela viendra ! On m'ordonna enfin un jour de manger à genoux à la petite table. Ce n'était pas grand'chose, et pourtant cela me coûta.

« Le P. Ignace ne voulut-il pas, au bout de quatre mois plus ou moins, que je devinsse ministre de la maison ! Je m'acquittais de cette charge très consciencieusement, m'efforçant d'entrer dans ses vues. J'y mis trop de sévérité et me rendis peu sympathique à la communauté. Le P. Ignace se servait aussi de moi pour donner des pénitences ; il ne voulait pas qu'on sût qu'elles venaient de lui. Je le secondais de mon mieux... »

Certes personne ne sera tenté de dire qu'Ignace en toute cette conduite, n'a pas le génie pédagogique, qu'il s'adresse au novice en soi — et en l'air, — à un être de raison... ou bien à un jeune moine contemporain des Antoine et des Pacôme, etc., etc. Il est bien vivant, ce Jérôme Nadal, et il paraît bien que son maître des novices le connaît, qu'il lui donne des conseils précis et ne se borne pas à rendre de vagues oracles !

C'est vrai, mais le bon Père ne le gâte-t-il pas un peu trop, ce précieux Nadal ? Est-ce vraiment un héros qui va sortir de cette formation à l'eau de rose ?

L'eau de rose !! Attendez un peu, et écoutez le bon Ximénès[1], qui pour se documenter sur Nadal a été à bonne école, l'école de Nadal lui-même.

1. Ce n'est pas un aigle, dit de lui le Catalogue, mais il écrit bien ! *scribit bene!* Oui, certes nous allons le constater, presque aussi bien que Nadal, si vivant, si alerte...

Il fut son compagnon pendant les cinq ans qu'il mit à visiter les maisons d'Espagne et de France. Prenons le *Commentaire* de Ximénès, au moment où nous avons laissé la *Chronique* de Nadal, quand Ignace vient de nommer le novice de quatre mois ministre de la maison de Rome : « Ignace connaissait les qualités naturelles du jeune prêtre ; il connaissait aussi ses talents ; linguiste éminent, parlant hébreu comme un hébreu de race, bon philosophe, théologien émérite... Il en fait un ministre ; excellente occasion pour Nadal de parfaire sa probation et de continuer à s'instruire de mille choses. »

Parfaire sa probation ! oui certes.

« Au moindre désordre qu'il remarquait dans la maison, Ignace appelait le ministre et lui faisait des réprimandes si sévères qu'il tremblait, me racontait-il, chaque fois qu'il se présentait devant le Supérieur[1]. Malgré toute l'énergie et même la violence qu'il mettait dans ses répri-

1. Je sais que M. Bremond n'est pas partisan de ces façons et je ne suis pas sûr qu'il n'enverra pas cet Ignace trop fulminant rejoindre l'abbé Tempête à l'école des *Mitigés !* Et puis « la mimique de la colère, demande-t-il, ne risque-t-elle pas de déchaîner chez celui qui s'y exerce les mouvements intérieurs de la vraie colère » ? Qu'il se rassure, au moins quand le mime est un saint Ignace, dont l'idéal n'est ni de « faire des scènes, ni d'humilier à tour de bras, ni de fouler les religieux comme raisin dans le pressoir..... » mais de tirer le meilleur parti possible de jeunes recrues, en les formant à l'*ordre*, à l'*abnégation*, à l'*esprit de sacrifice*. — L'histoire nous dit qu'il n'a pas si mal réussi, avec Nadal en particulier. C'est fort peu de temps après son noviciat qu'il l'envoya visiter l'Espagne, avec pleins pouvoirs d'agir comme un autre lui-même dans l'explication des *Exercices* et des *Constitutions*. « Nos igitur te in regnis Hispaniarum commissarium generalem cum omni nostra auctoritate, quam per sedis apostolicæ concessionem communicare possumus, constituentes.... ut juxta mentem nostram, quam nosti,.... libere procedas..., etc. » 1553.

Ignace avait une telle confiance en Nadal qu'il lui remit, au départ, nombre de blancs-seings à remplir à volonté.

mandes, Ignace gardait merveilleusement la paix du cœur. Parfois, me disait Nadal, au moment où il me grondait le plus fort, en arpentant la chambre à grands pas, si quelqu'un survenait, le Père se tournait vers moi, scandant bien les reproches... et je voyais qu'à peine avait-il tourné les talons, il avait le sourire! »

« Voilà, poursuit Ximénès, la manière de notre Père avec ceux dont la vertu solide lui était connue ; les faibles au contraire, les imparfaits, il les traitait avec douceur ; avec eux il prenait un ton caressant ; il louait ce qu'il y avait de bon en eux. »

« Ce fut aussi la manière du P. Nadal, manière du reste, qui ne plaisait pas à tout le monde. Était-ce sa faute, ou plutôt la faute de ceux qui n'avaient pas assez de vertu pour être traités sévèrement ?

« Le P. Louis Gonzalès le remarque en son journal ; le P. Ignace, dit-il, traitait un Nadal, un Polanco sans aucun ménagement, avec dureté même, et sans épargner les remontrances. Il avait l'habitude de dire qu'en donnant les pénitences il fallait y aller avec libéralité. Comme nous sommes devenus pusillanimes et délicats! Ignace donnait aussi à Nadal des instructions précieuses sur l'oraison, l'intelligence de l'Institut, les Constitutions, la manière de gouverner... Ces leçons portèrent leurs fruits... »

Les fruits de la direction du saint.

Les fruits de l'admirable psychologie d'Ignace dans la direction des âmes, ses historiens se sont plu à les constater — qu'il s'agît des plus humbles ou des plus éminents parmi ses fils.

« De deux frères coadjuteurs, l'un avait un caractère tranquille que rien ne troublait, son calme venait plutôt de la nature que d'aucun effort de vertu ; l'autre était impétueux, et s'échappait quelquefois en paroles et en sentiments d'impatience ; mais il se contenait souvent et brisait la violence de son caractère, en renfermant les paroles qui venaient sur ses lèvres. »

En somme, héros ni l'un ni l'autre.

« Saint Ignace comparait le second au premier, tou-

jours si tranquille, et lui disait parfois : « Frère, continuez à vous vaincre et vous acquerrez plus de mérites que tels autres dont la douceur naturelle ne demande d'eux aucun combat. »

« Un autre frère qui se sentait irritable et emporté, fuyait ses compagnons : un jour Ignace le trouva seul à l'écart à l'heure de la récréation ; quand il en eut appris la raison : « Vous vous trompez, lui dit-il, on ne triomphe pas de cette sorte d'ennemis par la fuite, mais par le combat ; la solitude ne détruit pas l'impatience, elle la dissimule : vous plairiez plus à Dieu, vous gagneriez plus sur vous-même par quelques actes de mortification et d'empire sur votre impétuosité, qu'en vous enterrant dans un caveau et ne disant pas une parole dans un an [1]. »

Le profit que l'on trouvait dans une direction si sagement adaptée faisait estimer comme un bien et un bonheur incalculable l'avantage de vivre à la maison professe :

« Ecole unique, écrivait saint Pierre Canisius, où l'on apprend à acquérir une pauvreté riche, un esclavage libre, une humilité glorieuse, et un noble amour de Jésus crucifié. Quand je repasse dans mon esprit cette *admirable philosophie* que notre Père nous enseignait si souvent, et que je me rappelle le temps où j'en jouissais à Rome, et que je sens tout ce que j'ai perdu en m'en éloignant, ma conscience me reproche ma paresse et ma négligence à profiter de ces puissants secours [2]. »

La philosophie qu'enseignait Ignace n'était si admirable et n'offrait de si *puissants secours* que parce qu'elle était vécue et s'adaptait à la vie comme aux besoins de tous : « *Ipse enim sciebat quid esset in homine.* » Il savait lui aussi, sinon de science infuse, au moins de science acquise ce

1. Bartoli. Vie de *Saint Ignace*, II. Livre IV, chap. III.
2. *Ibid.*

qu'il y avait en chacune des âmes qui s'étaient mises sous sa conduite. Méconnaître ce fait c'est ne rien comprendre à la direction de notre Saint.

IV

NI MAITRE DE PRIÈRE, NI PROFESSEUR D'ÉNERGIE

Aux yeux de M. Bremond, Ignace restera-t-il au moins le maître dont tant d'âmes ont reconnu le prestigieux pouvoir ? le maître de prière, qui les a aidées à s'abreuver aux sources de l'intimité avec Dieu, le maître d'énergie, qui leur a appris à vouloir, de ce ferme vouloir appuyé sur des principes, éclairé par un idéal et constituant ce qu'on appelle le caractère ?

A. — Eh bien non, pour l'auteur des Articles de la *Vie spirituelle* Ignace ne serait pas, à proprement parler, un « maître d'oraison » mais le témoin et l'apôtre d'une oraison particulière, la sienne propre. Car enfin, « il n'est de science que de l'universel. Chef, entraîneur incomparable, non pas docteur ».

Les Exercices ne sont-ils qu'une autobiographie ?

En lisant les *Exercices*, vous croyez avoir affaire à un livre de doctrine, vous n'avez sous les yeux qu'une autobiographie... l'histoire des vues de Dieu sur Ignace, cette histoire, telle que le saint se la représente... et qu'il traduit vaille que vaille, en y ajoutant des remaniements, des adaptations, lorsqu'il veut transformer ses notes

intimes en un manuel d'introduction à la Vie apostolique... Mettez *je* à la place de *vous*, le passé au lieu du futur, vous aurez un pendant du *Récit du Pèlerin*[1] une même histoire d'âme... mais non, à proprement parler, une doctrine spirituelle... L'autobiographe donne des recettes de prières, il n'est pas un maître de la prière, car, encore un coup, il n'est de science que de l'universel.

Pour autoriser cette transformation des *Exercices* en autobiographie, M. Bremond fait appel aux « méthodes critiques »[2]. M'est avis qu'il les viole outrageusement. L'imagination du romancier joue ici le grand rôle, sinon le seul rôle. Après tout, que l'auteur des *Exercices* ait des réminiscences des voies par où Dieu l'a fait passer lui-même, et s'en serve parfois pour livrer à autrui le secret de pratiques, de procédés, de méthodes, qui lui ont réussi, quoi d'étonnant et quoi de blâmable ?

Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix cesseront-ils d'être des maîtres, parce que dans leurs livres, il ont projeté, eux aussi, souvent toutes brûlantes et bouillonnantes, les intuitions dont il avait plu à Dieu de les favoriser, surtout en vue

1. « Le *Récit du Pèlerin*, glose vivante des *Exercices*. Deux autobiographies qui s'éclairent l'une l'autre. » [7].

2. *Les méthodes critiques*, telles que les entend M. Bremond, lui octroient d'étranges libertés, par exemple pour la reconstitution des livrets qu'il appelle : 1° *codex vermiculatus* ; 2° *codex aureus* ; 3° *codex catecheticus* ; 4° *codex Barbensis* ou *Sorbonicus*. Il daigne avouer, il est vrai, que cette reconstitution est *conjecturale !* Oh ! combien ! Quelle soit « infiniment vraisemblable », comme il plaît à l'inventeur de le proclamer, c'est une autre affaire ! Mais on ne peut tout discuter. Passons.

de leur profit personnel sans doute, mais sans exclusion de conseils à donner?

Il est assurément permis de rechercher dans les *Exercices* ce qu'on peut appeler l'*élément autobiographique*. Mais, assimiler le livre lui-même à une autobiographie véritable, et l'interpréter en conséquence, c'est un intolérable abus.

Si les *Exercices* sont cela, Ignace doit le savoir. Aux premiers Pères de Rome qui le suppliaient de raconter sa vie — non pas seulement l'extérieur, le cadre agrémenté du récit des voyages, mais sa vie d'âme, avant, pendant, après sa conversion, que ne répondait-il? — et la réponse était obvie dans l'hypothèse de M. Bremond : « Ma vie, l'histoire de mon âme, mais vous l'avez dans ces feuilles que j'ai écrites de ma main et que j'appelle les *Exercices*. Vous croyez peut-être que c'est là un de ces traités de spiritualité, comme les composent les maîtres des Sciences sacrées? Naïfs que vous êtes! C'est simplement l'histoire des voies de Dieu en moi. Ne voyez-vous pas que je n'ai fait que jeter dans ce moule, en laves brûlantes, le trop-plein de mon cœur au moment même où il éclatait sous la pression du feu divin? »

Ignace n'a pas fait cette réponse, parce qu'il ne pouvait la faire sans mentir. Non, en écrivant, en corrigeant, en ordonnant ses *Exercices*, il ne se proposait pas de nous renseigner sur son âme. Ce qu'il voulait, recueillons-le du vivant *Commentaire* du P. Jacques Ximénès sur la vie et les vertus du P. Jérome Nadal.

« Ignace, dit-il, avait trouvé en Nadal, un homme selon son cœur; il l'avait envoyé en Sicile pour fonder et pour gouverner le collège de Messine. Il l'en rappela pour

lui faire visiter les maisons d'Espagne, publier et expliquer les Constitutions.

« A son retour de Sicile à Rome, Nadal demanda au Ministre de la maison professe, le P. Louis Gonzalès, si le P. Ignace s'était décidé à faire ce qu'ils lui avaient si souvent demandé, à savoir de laisser comme un mémorial de sa vie, en racontant la façon dont Dieu l'avait appelé et guidé : ainsi, instruirait-il et consolerait-il la Compagnie, et édifierait-il les fidèles, comme avaient fait tant d'autres que Notre-Seigneur avait choisis pour fonder tels et tels ordres religieux.

« Le P. Louis répondit que non.

« Alors le P. Nadal se rendit chez le P. Ignace et lui dit : « Père, j'ai prié plus d'une fois votre Révérence que « pour l'instruction et la consolation de la Compagnie, « pour l'édification de tous, elle voulût bien raconter à « quelqu'un d'entre nous les choses principales de sa vie et « dire comment Dieu l'a conduite et aidée[1]. Jusqu'à pré- « sent elle ne l'a pas fait, je vous assure que si vous vous « rendez à nos prières, la Compagnie en retirera un grand « secours et une immense consolation. Cependant, si vous « ne trouvez pas que la chose soit à faire, nous ne per- « drons pas cœur pour autant ; nous aurons confiance « quand même dans le Seigneur, qui nous donnera autre- « ment aide et secours. »

C'était le moment pour Ignace, s'il considérait les *Exercices* comme une autobiographie, de répondre à Nadal : « Mais c'est fait ! Mon autobiographie, vous l'avez entre les mains. » La réponse d'Ignace est tout autre :

1. Ce n'est donc pas un commentaire ou une mise au point des *Exercices* que demandent les Pères. Ils les avaient faits sous la direction du Saint ou d'hommes éminents choisis par lui : le livret leur paraissait parfaitement au point. Ce qu'ils veulent ce sont des faits édifiants, des détails sur les conduites de Dieu à son égard. « Il faut que le *Récit* juge les *Exercices* » dit M. Bremond [9]. Cela n'a pas de sens. Récit et *Exercices* ne sont pas sur le même plan : encore que, par la force des choses, les mêmes points y soient parfois traités par exemple le discernement des esprits.

« Oui, maître Nadal, je veux faire ce que vous dites : » « Et appelant sur l'heure le P. Louis Gonzalès, il lui dit en présence de Nadal : « Venez chaque matin pendant « plusieurs jours, quand j'aurai dit la messe ; et je vous « raconterai ce que maître Nadal et d'autres réclament de « moi. » Ainsi fit-il ; et voilà comment la Compagnie a été mise au courant des choses de la vie de son P. Ignace. Pierre Ribadéneira s'en empara plus tard et ajouta ce qu'il savait d'après d'autres sources..., d'après Nadal en particulier. Le P. Ignace en achevant le récit fait au P. Gonzalès avait dit : « Maître Nadal sait le reste. »

Commentationes de vita et virtutibus P. Nadal. Monum. I. Epist. Nadal, pp. 34-36.

Aussi bien, qui voudra faire appel « aux méthodes critiques » pour expliquer la composition du livre d'Ignace, devra prendre pour point de départ ce précieux texte du P. Nadal : « *Post consummata studia congessit delibationes illas exercitiorum primas, addidit multa, digessit omnia.* Ignace, après avoir achevé ses études, réunit en un seul tout ces esquisses, il y ajouta beaucoup de points, il les ordonna. » (N. 4, 826.)

Voilà des affirmations au milieu desquelles les « méthodes critiques » de M. Bremond ne se font pas faute de pratiquer des coupes sombres. « *Delibationes*..., esquisses, le mot a son prix; *digessit*, il ordonna, fort bien ! Pour *addidit multa*, il ajouta beaucoup de points, *ce n'est sans doute qu'une façon de parler* » [83].

C'est que si ce n'était pas une façon de parler, mais l'expression exacte d'une vérité historique, la belle invention de M. Bremond tomberait à terre ! Quoi donc, une multitude de choses dans les *Exercices* qui ne seraient pas de l'autobiographie ! « Façon de parler » !

Nos méthodes critiques à nous, nous inclinent à traduire mot à mot le texte de Nadal, et à penser que dans ces *multa* se trouvent précisément des réminiscences d'auteurs spirituels, des emprunts faits aux œuvres ascétiques, dont Ignace avait pu prendre connaissance tout au long de ses études à Paris, et très particulièrement nombre d'avis sur la prière.

Les Exercices livre de doctrine, et de doctrine sur la prière.

« On parle de la méthode de saint Ignace, dit le P. Brou, alors que, en comptant bien, on en pourrait trouver dans les *Exercices* jusqu'à cinq... et même six, sept, huit!... Par contre, et sans beaucoup de paradoxes, on peut dire que ces méthodes sont aussi peu méthodes que possible, et *qu'elles ne sont pas de lui !* En ce qu'elles ont d'essentiel, elles appartiennent à *tout le monde...*[1] »

1. *La spiritualité de saint Ignace*, p. 42.

« Saint Ignace n'a point inventé ce que les *Exercices* appellent *contemplation;*..... pour ne pas remonter plus haut, elle est caractéristique de l'école franciscaine..... Elle est dans Gerson, dans saint Vincent Ferrier;..... elle est entrée dans la liturgie : c'est elle qui inspire le *Stabat Mater*. » *Ibid.*, p. 65.

Aurait-il inventé ce qu'il appelle *les trois manières de prier* ? Pour ne parler que de la seconde, elle se trouve, et très fréquemment, chez saint Bernard, qui semble l'avoir empruntée lui-même à saint Jean Chrysostome et à saint Augustin. Voici ce qu'écrit M. Vacandard : « Aux premiers siècles de l'Église, la prédication consistait dans l'explication de l'épître ou de l'évangile du jour : — c'est l'origine des admirables homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu et saint Paul et de saint Augustin sur saint Paul et sur saint Jean. Quoi de plus naturel que cette méthode ? Bernard s'en empare à son tour. — Son principal procédé de développement est une simple analyse des mots du texte. Pour nous en convaincre, ouvrons au hasard un de ses sermons. La veille de Nativité, il entreprend de commenter les paroles du Martyrologe : *Jesus Christus, Filius Dei, nascitur in Bethlem Judæ* (*Sermo* I, *Sermo* VI).

Tout d'abord sa joie éclate. Les mots qu'il vient de lire sont du miel dans sa bouche, et une mélodie pour son oreille[1]. Il ne se lasse pas de les répéter. Puis pour communiquer aux

1. Goûter... entendre (application des sens).

Voilà l'universel ! alors ne refusez pas à saint Ignace le titre de maître de prière, sous prétexte « qu'il n'y a de science que de l'universel ».

L'auteur des articles de la *Revue de Strasbourg* s'était montré moins sévère que l'auteur des Articles de la *Vie spirituelle*. Lui qui, dans le numéro d'avril 1927, ne voulait reconnaître en saint Ignace que « le professeur d'énergie, et non d'oraison », revenait dans le numéro de juillet, sur ce qu'il appelait « la distinction libératrice » et allait jusqu'à dire : « professeur d'énergie tout le long du livre, *professeur d'oraison en quelques endroits clairsemés*, la quatrième addition par exemple dont les lignes sont toutes d'or : « Si « j'éprouve dans un point de la méditation, les « sentiments que je voulais exciter en moi, je « m'y arrêterai, je m'y reposerai (*ibi quiescam*),

autres sa joie naïve et profonde, il se met à expliquer les paroles du texte l'une après l'autre.

« Tout le monde, dit-il, doit se réjouir de l'avènement du Verbe ; car c'est un Sauveur (*Jésus*), bon et doux (*Christus*), puissant et glorieux de sa nature (*Filius Dei*). *Nàscitur* est un mot que nous pouvons toujours redire en toute vérité, car le Verbe est aujourd'hui, il était hier, il sera dans tous les siècles. Il était hier, puisque Adam, Abraham, les prophètes, les apôtres l'ont vu. Il est encore aujourd'hui, et, qui plus est, il est visible à la foi. La foi est comme un miroir de l'éternité, dont la vaste étendue comprend en même temps le passé, le présent et l'avenir, sans que rien s'en échappe, s'efface ou disparaisse... Aussi l'Église ne dit pas *natus est*, mais *nascitur;* et vraiment ne semble-t-il pas qu'il naisse tous les jours, lorsque par la foi nous nous représentons sa nativité. *Videtur nasci, dum fideliter representamus ejus nativitatem.* »

Le martyrologe ajoute : in *Bethleem Judæ*. Bernard donne l'étymologie de ces deux mots, et en fait une application morale à ses auditeurs... *Vie de saint Bernard*, I, p. 466-67.

Laissez les auditeurs de côté et faites-vous à vous-même l'application morale, en accompagnant vos réflexions de prières, vous aurez fait oraison suivant la *seconde manière de prier*.

« sans me mettre en peine de passer outre, jusqu'à « ce que mon âme soit pleinement satisfaite », *Revue de Strasbourg*, p. 408.

Répondant brièvement à ces deux articles dans un appendice de mon deuxième tome[1], j'exprimais l'espoir que M. Bremond en viendrait à les compter exactement, ces « endroits clairsemés », et rendrait enfin justice à saint Ignace « professeur de prière ». Vain espoir ! Pour l'édification des lecteurs que ce radicalisme aurait émus, voici quelques indications. Abstraction faite des méthodes d'oraison proprement dites et des *manières de prier*, on trouve parmi les *annotations* et les *additions*, nombre de secours, j'allais dire d'*ascenseurs* pour faciliter la montée du cœur vers Dieu ! Que de prières suggestives, que de formules originales, que de touchants colloques, capables de frapper l'attention et de s'adapter aux âmes suivant leur tempérament spirituel, leur mentalité religieuse, le stade de perfection où elles sont parvenues ! Qu'il suffise de rappeler la première addition de l'examen particulier, « s'exciter intérieurement au regret en portant la main sur la poitrine », l'oraison préparatoire à la méditation, les demandes de grâces spéciales qui complètent le deuxième ou le troisième prélude des grandes méditations classiques, le touchant dialogue du pécheur avec Jésus crucifié, la chevaleresque oblation du Règne, surtout les colloques de l'Incarnation et des deux étendards. Ces *prières extraordinaires* avec lesquelles Mgr d'Hulst avoue

1. *Le P. Lallemant et les Grands Spirituels de son temps*, t. II, appendice IV. L'*agendo contra* de saint Ignace, et l'*agendo supra* de saint François de Sales, p. 396.

avoir tant « bataillé » pendant ses retraites à la villa Manrèse, il finissait, Dieu aidant, par se les approprier « afin de protester contre les réserves et les restrictions de la nature, et d'obtenir de faire au moins un petit pas en avant dans la voie au bout de laquelle se trouvent ces choses sublimes ».

« Le combat occupe la dernière demi-heure, écrit-il encore au sujet de l'offrande du *Règne*, et aboutit à une offrande sincère de moi-même à Notre-Seigneur pour *vouloir* tout ce qu'il voudra et aller jusqu'où il m'appellera. »

S'il faut refuser au saint qui amène à prier et à vouloir de la sorte, le nom de *Maître de prière*, à qui l'accordera-t-on[1] ?

Ignace professeur d'énergie.

B. — Et le nom de *Maître d'Energie!* alors qu'Ignace se le voyait octroyer libéralement dans la *Revue de Strasbourg* (juillet 1927), il se le voit refuser ou à peu près par la *Vie spirituelle* (avril 1929).

« Ignace professeur d'énergie », a-t-*on* écrit[2] ; les *Exercices* « manuel d'héroïsme, ai-je écrit moi-même. Ce n'est pas tout à fait exact : Ignace n'entend point que les médiocres s'en mêlent ; il n'ouvre son école qu'à des âmes naturellement héroïques, et les veut telles dès la première heure de la retraite. »

Nous avons réfuté ce paradoxe (p. 14-16).

Autre chose est qu'Ignace ne veuille à son école, que des âmes *capables* d'héroïsme ; autre chose qu'il exige l'héroïsme dès la première heure !

Il leur apprend au contraire, et avec quelle maîtrise ! à se hausser jusque-là.

1. *Maître de prière,* tel fut toujours saint Ignace aux yeux de ses fils. Voir *Appendice I,* le témoignage du P. Nadal.

2. L'écrivain oublie que *on*, c'est lui !

Écoutons Barrès[1] :

« En Loyola, ce n'est pas le conquérant du monde qui m'attire, mais j'aime qu'il se soit donné une raison héroïque de vivre... Il a fondé une société : elle est admirable, non point tant par le lien rigoureux qu'il a constitué entre ses membres que par la façon dont il crée ces membres. Et même, il ne les crée pas ; il leur donne une méthode pour que chacun se crée soi-même : voilà sa force incomparable ! Méthode prodigieuse, par où chacun de nous, dans la solitude, et sans intervention extérieure, peut porter au maximum son énergie spirituelle.

La méthode ignatienne porte au maximum l'énergie spirituelle (Barrès).

La méthode de Loyola, c'est d'éveiller en soi des émotions, de perfectionner ses impulsions, de cultiver ses aptitudes, de nous organiser enfin une vie cérébrale telle que nous nous incorporions l'idéal que nous nous sommes proposé.

« Lui et les siens usèrent de ce mécanisme psychologique pour réaliser un type dont la puissance, en pesant sur la destinée des peuples, a irrité l'opinion. Comme M. Taine, je voudrais me faire une conception du monde ; mais je vais plus loin, je voudrais qu'elle me fût un motif d'agir, qu'elle donnât une direction aux forces qui sont en moi. N'importe quelle direction pourvu qu'elle m'entraîne et me fût plus chère que moi-même. »

N'est-ce pas dire magnifiquement qu'Ignace a été par excellence un caractère sachant former des hommes de caractère, le caractère étant constitué par ces trois éléments : principes, idéal, volonté, le tout donnant une direction aux forces qui sont en nous ? « N'importe quelle direction ? » Non pas ! jamais Ignace n'aurait dit cela ! Sa direction à lui n'a pas été n'importe laquelle ; elle a été toute droite, partant des principes de sa raison et de sa conscience pour mener sa volonté à travers l'Évangile, et jusqu'au Cœur de Jésus,

1. *Les Déracinés*, p. 211.

à connaître intimement, à aimer ardemment, à imiter fidèlement. Voilà l' « idéal qu'il s'est proposé et incorporé », voilà le motif qui a « porté au maximum son énergie spirituelle ».

Les principes directeurs de la sainteté d'Ignace.

« N'allez pas croire, écrivait à toute la Compagnie, voilà quelque trente-cinq ans, le T. R. P. Martin, que les principes directeurs de la sainteté d'Ignace aient été très nombreux et très compliqués. Il était l'homme d'un *petit nombre de vérités,* comme avait coutume de répéter Laynez, mais chez lui, ces vérités ne furent jamais flottantes au gré des passions, jamais les contradictions ne parvinrent à les obscurir. Profondément enracinées dans son esprit, elles éclairaient son intelligence d'une manière admirable ; il les pliait et les accommodait à la pratique de la vie avec une facilité merveilleuse : en sorte que dans toutes les conjonctures diverses, il voyait du premier coup d'œil ce qu'il avait à faire.

« Ce petit nombre de vérités étaient comme un flambeau qui l'éclairait dans tout ce qu'il faisait ; non seulement elles le préservaient de s'écarter, même d'une ligne, du chemin *qui menait tout droit* à Dieu, mais encore elles lui donnaient cette ténacité dans les résolutions et cette énergie dans l'action, qui constituent le caractère particulier de sa sainteté. »

Quelles étaient donc ces vérités dont parlait Laynez?

« Celles-là même qu'il a recommandées dans le Livre divin des *Exercices spirituels :* la gloire de Dieu comme but de toutes les actions de la vie, l'imitation parfaite de Jésus-Christ, comme moyen d'atteindre pleinement cette fin sublime. Saint Ignace eut toujours ces deux vérités présentes à l'esprit. C'est conduit et inspiré par elles, qu'il régla sa volonté et celle de ses enfants, et les dirigea vers la plus grande gloire de Dieu...

« De là venait le profond mépris qu'il avait pour la bagatelle... De là, ses entreprises hardies dont il pressait l'exécution avec la plus grande activité, renversant tous

les obstacles, les conduisant à bonne fin, sans jamais se décourager, ni hésiter un moment, ni reculer d'un pas. »

Grand caractère, non pas précisément désireux de trouver tout formés de grands caractères, mais les éléments avec quoi il les formera ou les aidera à se former, voilà un des traits principaux du vrai portrait d'Ignace.

V

UNE SEULE COURONNE LAISSÉE AU FRONT D'IGNACE

De tous les rayons de gloire qui brillent au front d'Ignace comme une couronne que vénèrent ses fils et qu'admire le monde catholique, lequel demeure respecté par le signataire des articles de la *Vie spirituelle?* Sa critique, acharnée dirait-on, sous des formes flatteuses sans doute, mais avec des efforts continus, ne les a-t-elle pas ternis l'un après l'autre?

L'héroïque visage du chevalier idéal a disparu sous le masque du « Paladin à la triste figure » dans un défilé de rapprochements compromettants et de parallèles injurieux.

La force pressante du dialecticien a été méconnue : sa logique serrée mise en morceaux.

La conduite si sûre du grand directeur d'âmes n'est plus que la direction d'un guide aveugle, dès lors qu'on lui dénie les lumières de la psychologie.

La supériorité réputée du docteur de la prière, et l'incomparable maîtrise de l'éducateur d'énergie

tombent comme une ruine sous ses coups de sape. Par suite de je ne sais quelle aberration, le paradoxal critique lui refuse tantôt l'une, tantôt l'autre, tantôt l'une et l'autre.

Seule donc reste inviolée l'auréole de sainteté, sur laquelle, oui, nous le reconnaissons, l'impitoyable censeur s'est défendu de porter la main.

Mais enfin, l'influence d'Ignace, historiquement indéniable et reconnue de tous, amis et ennemis, n'est pas due uniquement à la sainteté. Elle est due aussi aux qualités maîtresses de l'homme qui a composé ce « livre incomparable auquel les louanges des Papes, l'admiration des Saints, des conversions innombrables, des prodiges de sanctification, la reconnaissance de l'Eglise et les calomnies de l'impiété rendront témoignage jusqu'à la fin des temps » (Mgr d'Hulst, *Panégyrique de saint Ignace*, p. 35).

Et comment le livre des *Exercices* aurait-il exercé cette influence si son auteur n'avait porté toutes les couronnes, disons plus simplement s'il n'avait été doué de toutes ces qualités que M. Bremond lui a très irrévérencieusement et très injustement refusées?

« En somme, comme le dit fort justement le P. Cavallera, l'interprétation de M. Bremond, nous éclaire surtout sur la psychologie de cet auteur et ses méthodes ; elle nous est d'un faible secours quand il s'agit de connaître la vraie pensée de saint Ignace ; elle induirait gravement en erreur quiconque voudrait lui donner crédit. »

Bien plus, « l'impression finale du lecteur,

1. *R. A. M.* : juillet 1929, p. 515.

non versé dans la connaissance et la pratique des *Exercices* doit être une sorte d'ahurissement ». Ce n'est pas *doit être* qu'il faut écrire, mais *est*... je l'ai constaté plus d'une fois.

« Après avoir lu M. Bremond, il se demandera ce qui reste de ce livre fameux, d'où peut bien lui venir cette efficacité particulière, démontrée par une expérience séculaire, et mise en relief par les éloges des Souverains Pontifes, car, successivement, chacune des pièces du « Mécanisme » est présentée comme inefficace et sans grande valeur. Quant à l'ensemble, impossible d'y trouver un plan suivi[1]. » C'est ce que nous verrons plus complètement dans la seconde et la troisième partie.

Pour le moment, vérification faite du traitement infligé à saint Ignace par le rédacteur des trois articles de la *Vie spirituelle*, n'est-il pas difficile de trouver, dans le portrait qu'il a prétendu en tracer, autre chose qu'une caricature ? M. Bremond a beau prétendre que son Ignace, à lui, est « celui des maîtres libérateurs, dont il ne s'écarte jamais (?), Lallemant, Surin, et Grou »[2], c'est une injure gratuite qu'il inflige à ces trois grands disciples de notre Saint.

1. *Ibid.*, p. 321.
2. *Introd. à la philosophie de la prière*, p. 27.

DEUXIÈME PARTIE

« SABOTAGE » DES EXERCICES
LEUR JUSTE INTERPRÉTATION

Le 15 juin 1927 un nombreux auditoire se pressait dans la grande salle de l'Institut catholique de Paris, où sous la présidence de son Eminence le Cardinal Dubois, M. l'abbé Bremond donnait une conférence sur *saint Ignace et saint François de Sales*. C'était une répétition oratoire « ad usum Parisinorum » des articles parus dans la *Revue des Sciences religieuses* de Strasbourg, sur la *Crise des Excercices* de saint Ignace (avril et juillet 1927).

Le parallèle esquissé entre les deux Saints — Ignace professeur d'énergie, homme de l'*agendo contra* avec, pour devise : *id quod volo ;* François professeur de prière, homme de l'*agendo supra*, ne voulant que laisser faire Dieu —, ce parallèle présenté dans un cadre à arêtes vives, avec « une sorte d'intrépidité dogmatisante », ne suscita pas que des applaudissements[1].

Au sortir de la Conférence, un auditeur, non

1. *Le P. L. Lallemant et les grands spirituels*, t. II, App. IV. *L'agendo contra...*, etc., pp. 376-401.

des moindres, exprimait ainsi son avis : « Ce qu'il y a eu de mieux, c'est l'oraison funèbre du P. Léonce de Grandmaison (dont on venait d'apprendre la mort foudroyante). Elle a été courte, mais sentie, cordiale, émue d'une émotion vraie et communicative... Quant à la Conférence, elle a été un sabotage en règle des *Exercices !* Si le P. de Grandmaison, qu'on y attendait et dont on eût provoqué les remarques, avait été là, que de « redressements » il aurait dû opérer ! »

Sabotage ! Si le mot était juste en l'occurrence, il l'est bien davantage pour caractériser le traitement dont les *Exercices* ont été l'objet et la victime dans les trois articles de la *Vie spirituelle*.

I

LES NOTES DU TROISIÈME ARTICLE NE SONT PAS TOUTES A JETER AU FEU

Je n'entends pas dire qu'au milieu de tant de vues incomplètes, d'exagérations paradoxales, de fausses interprétations, il ne se soit pas glissé des idées justes, des mises au point judicieuses, des appréciations équitables. Commençons par en relever quelques-unes.

Notes sur le Fondement.

Ainsi, tout d'abord, l'interprétation que M. Bremond a donnée du *Principe* et *Fondement* — et je n'ai pas attendu cette discussion pour lui rendre hommage et m'y rallier — me paraît d'une heureuse inspiration dans son ensemble.

Ayant souvent médité ce texte vraiment *fondamental* et ayant en vain cherché en beaucoup de commentaires l'explication de plusieurs points, qui pour moi restaient obscurs, j'avais accueilli avec une vive satisfaction une longue note de la *Conquête mystique* (III, pp. 29-31.)

« Quand il s'agit de saisir la vraie direction des *Exercices* le mieux est de scruter la méditation fondamentale... On connaît les premiers mots : *homo creatus est ut Deum, Dominum nostrum, laudet, etc...* Saint Ignace se borne-t-il ici à répéter sous une autre forme, le *Fecisti nos ad te* de saint Augustin, le *Si vere desideras esse beatus* de l'auteur de l'Imitation ? Ou bien veut-il nous élever beaucoup plus haut, nous persuader que la dernière de nos fins dernières est, non pas précisément de faire notre salut, mais de glorifier Dieu ? Posons le problème d'une autre façon. Dans la phrase de saint Ignace, quel est le mot principal ? Est-ce *laudet ?* Est-ce *salvus fiat?* C'est *laudet*, dit le P. Watrigant, et je crois qu'il a raison. »

« Bref, la fameuse phrase est théocentrique et tout le Fondement est pénétré de l'idée de l'amour de Dieu, bien que le mot amour n'y soit pas prononcé. Si l'on commence, comme l'aurait voulu (comme l'a voulu) saint Ignace, par une conception théocentrique des choses spirituelles, il va de soi qu'on ne descendra plus à une conception anthropocentrique. *Orienté* dès le début vers le pur amour, le retraitant ne rebroussera pas chemin vers l'amour intéressé [1]. »

Ces lignes donnèrent pour ainsi dire un corps à ma pensée qui se cherchait, ou qui était en quête d'expressions assez justes et assez claires pour se formuler.

Des études plus approfondies m'ont ancré

1. C'est moi qui souligne *orienté*. C'est le mot juste, auquel trop souvent M. Bremond substituera *établi* dans le pur amour.

dans la conviction que cette manière de voir était pleinement conforme à l'interprétation authentique de la méditation fondamentale, donnée par le P. Nadal, au nom de saint Ignace lui-même[1]. Je m'en suis expliqué longuement au tome II de mon ouvrage sur le *P. Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps*[2].

Tout cela indique que j'étais naturellement disposé à accueillir favorablement les *Notes* sur le *Fondement*. *Vie spirituelle*, juin 1929 [148 -158].

Je n'ai jamais pensé que les idées du P. de Ponlevoy, concernant le caractère purement philosophique du morceau, l'obligation de l'indifférence sous peine de péché, la remise de l'amour à plus tard, fussent le pur reflet des idées de saint Ignace.

Je ne suis d'ailleurs pas loin de souscrire à cette phrase de M. Bremond : « Il me paraît quasi certain que la grande majorité des commentateurs jésuites penche pour l'interprétation anthropocentrique du Fondement, puisque le P. Watrigant s'excuse de préférer l'interprétation théocentrique[3]. »

1. P. Bouvier. *Interprétation authentique du Fondement*, 1922.

2. Section II, chap. II. Saint Ignace « maître d'amour » ; chap III. « Comment, dès le Fondement, il oriente les âmes d'élite vers l'amour de Dieu. » M. Bremond a reçu ce tome en hommage avant qu'il ne publiât les articles de la *Vie spirituelle*. Naturellement il ne l'a pas cité.

3. Il la préfère et nous la préférons, mais en entendant bien que l'amour du Fondement est un amour raisonné, logiquement déduit et non pas « l'amour le plus spontané, le plus direct » dont nous parle M. Bremond [21] avec une insistance tendancieuse, qui n'est pas faite pour rassurer sur ses intentions. Où veut-il en venir?

Le Fondement n'est pas le Règne! Ne pas tenir compte pour la gradation des exercices de « l'architecture du livre » :

Cet hommage rendu à la perspicacité de l'auteur du *Sentiment religieux*, je me sens d'autant plus à mon aise pour discuter telle et telle de ses notes nouvelles sur la première page des *Exercices*. Ainsi, l'appeler « une petite somme érasmienne de l'héroïsme ignatien » [156] me paraît être une exagération injustifiable. Des citations ont beau pleuvoir, avec une avalanche de soi-disant mises au point, je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin que le P. Léonce de Grandmaison : « On peut tenir pour probable que la phrase d'Erasme, demeurée dans la mémoire (ou comme l'on dit à présent, le subconscient) de saint Ignace, lui a suggéré à son insu la formule qu'il a employée plus tard. » (*Recherches de science religieuse*, septembre 1920.)

Qu'il s'agisse du reste de cette phrase ou de telles autres citées dans l'article de la *Vie spirituelle* [151], ne saute-t-il pas aux yeux que l'inspiration ou l'idée directrice des deux auteurs est toute différente?

Chez saint Ignace la gloire de Dieu et son amour priment tout[1] : le fondement est théocen-

présenter « Fondement », « Règne », « Étendards », « Binaires », « Trois degrés, » etc., comme « autant de doublets interchangeables » [92], sous prétexte qu'une seule chose est nécessaire : établir le contact avec Dieu, allumer « la veilleuse de la prière consolée », c'est obéir à une préoccupation qui n'a rien à faire avec l'interprétation objective des *Exercices*. On sent que la métaphysique de la prière pure est sous-jacente à l'élucubration du métaphysicien, tout le long de ses trois articles et en fausse la perspective.

Il y a là un filon qu'il serait intéressant de poursuivre. Espérons que parmi les spirituels compétents, invités par M. Bremond à *critiquer* son « essai de critique pure », il se trouvera un penseur pour l'exploiter.

1. « On a demandé, écrit le P. de Ponlevoy, pourquoi saint

trique. Il « ne se borne pas à répéter le *Si vere desideras esse beatus* de l'auteur de l'Imitation ».

Erasme au contraire se borne à cela; il est anthropocentriste. Preuve, cette phrase qui appelait vraiment une note, soulignant la différence des vues : *Summa felicitatis humanæ est contemplari et laudare conditorem, redemptorem et gubernatorem suum.* « Somme toute, la félicité de l'homme consiste à contempler et à louer celui qui l'a créé, qui l'a racheté et qui le gouverne. » L'accent est sur la *félicité*. Erasme n'est pas théocentriste!

Notes sur l'examen.

Tous les amis de l'examen particulier et quotidien (il n'a pas que des ennemis !) sauront gré à l'auteur des *Notes* sur les *Exercices* d'avoir extrait d'un manuscrit anonyme, ayant pour auteur un Jésuite, les « quelques vues très neuves, très profondes » qu'à tort ou à raison il qualifie de newmaniennes!

Newmaniennes! les vues sur « la conscience, Dieu avec nous! une sorte de troisième Emmanuel, menant au second... » [161]. Admettons-le...

Mais tout à fait ignatiennes, tout imprégnées de

Ignace n'a pas fait mention (explicite) de l'amour..., il en parlera plus tard et plus à propos..., etc. ».

J'ai longuement traité cette question dans mon tome II. Le *P. Lallemant et les grands spirituels*, pp. 146-149. « Que nous fait le mot; puisque nous avons la chose? dit fort à propos M. Bremond. Prêcher l'*indifférence*, au sens qu'Ignace donne à ce mot, n'est-ce pas prêcher l'amour, et même l'amour le plus héroïque? Méditez plutôt la description de l'indifférence que nous a donnée saint François de Sales » [154]. Oui, sans doute! Mais il eût été bon de faire remarquer que l'*indifférence* chez saint François de Sales a une toute autre nuance que chez saint Ignace. Voir mon tome II. Section III : chap. I. L'indifférence ignatienne et l'indifférence salésienne, pp. 174-266. L'indifférence ignatienne n'est pas l'amour le plus héroïque.

l'esprit de Lallemant comme de celui de Nadal, des remarques comme celle-ci : « L'examen particulier se poursuit toute la journée... Il s'agit beaucoup moins d'additionner à midi et le soir telles actions ou telles omissions, que de monter constamment la garde, au seuil de toutes les actions ou omissions dont l'occasion s'offre à nous pendant la journée... L'essentiel est dans cette vigilance ininterrompue » [162].

Vigilance ininterrompue, non pas précisément pour « ne laisser passer *aucune* occasion de bien faire » mais pour ne pas laisser passer, sans qu'on s'en aperçoive, les occasions d'éliminer tel défaut *particulier*, de pratiquer telle vertu *particulière*.

Qu'on en arrive à ne laisser passer aucune occasion de bien faire, « à se rendre fidèle à tous les mouvements de la grâce sans exception, comme dit le P. Judde[1], ou bien à pratiquer à chaque moment ce qui paraîtra plus parfait », ce pourra être une conséquence heureuse de la fidélité qu'on aura mise à monter « la garde du cœur » pour remporter telles et telles victoires particulières,

1. Quand le P. Judde dit cela, il ne parle pas d'*examen particulier*, mais d'un exercice qu'il appelle « examen de simple recollection, qui n'a point de temps marqué, ni de matière limitée, comme l'*examen particulier* », III, p. 140. Loin donc d'assimiler les deux, il les oppose... Ce qui n'empêche que l'*examen particulier* puisse « tourner insensiblement, comme il y tend de soi, à l'examen de simple recueillement » ; ou à la « garde » mystique « du cœur » dont parle le P. Lallemant, ajoute M. Bremond [163].

M. Bremond a bien fait de ne pas mettre *mystique* entre guillemets, car je ne sache pas que la « garde du cœur » dont parle en effet le P. Lallemant, et que jadis M. Bremond confondit avec « la pureté du cœur », dont Lallemant parle aussi, soit de l'ordre mystique ! Il suffit pour s'en convaincre, de le lire attentivement. Voir *Doctrine spirituelle*. Appendice II, sur la confusion faite par M. Bremond entre *garde du cœur* et *pureté de cœur*, pp. 496-498. Edit. Téqui, 1924.

vaincre tels ennemis particuliers... Ce n'est plus précisément l'examen particulier ignatien, ainsi que le P. Lallemant en fait opportunément la remarque. « Quelques-uns, dit-il, n'ont pas besoin d'examen particulier, parce qu'ils ne font pas la moindre faute, qu'ils n'en soient incontinent repris et qu'ils ne la voient, marchant toujours à la lumière du Saint-Esprit qui les conduit. Ceux-ci sont rares et font, pour ainsi dire, un examen particulier de tout[1]. »

Mais, avant de faire un examen particulier de tout, ce qui est rare, ne l'oublions pas, qu'on s'applique à faire un examen particulier, sur tels et tels points spéciaux. Les commençants — et l'on peut rester longtemps dans cette catégorie — feront difficilement des progrès sérieux, s'ils laissent de côté, sous n'importe quel prétexte, l'essentiel de la méthode de saint Ignace, que le P. de Ponlevoy, maître des novices à Angers, exposait comme il suit[2] :

« Cette méthode peut vraiment être appelée une *stratégie*. Nous y trouvons la prise d'armes, la consigne, le bulletin suivi de représailles, la comparaison des résultats.

I. *La prise d'armes.* — Dès notre réveil, vite secouons la somnolence, la paresse, en dirigeant nos pensées vers notre examen particulier. Prevoyons la manière d'acquérir énergie, caractère.

II. *La consigne.* — Saint Ignace nous la donne : Toutes les fois que nous nous surprenons en faute[3], approchons

1. *Doctrine spirituelle*, édit. Téqui, p. 260.

2. Le morceau était resté inédit jusqu'en 1928. Cf. *Le P. Lallemant et les grands spirituels*, t. II, p. 344. L'examen de conscience chez le P. Lallemant, saint François de Sales, pp. 335-349.

3. C'est bien la preuve que le Saint était, lui aussi, pour la surveillance perpétuelle au long du jour.

la main de notre poitrine... Sorte de *mea culpa* ou de *sursum corda*...

« L'esprit plus que la lettre est à prendre ici : Lever les yeux au ciel, faire une oraison jaculatoire si on le préfère...

III. *Bulletin suivi de représailles.* — Pour ne pas rester dans le vague... s'imposer de légères pénitences. Prendre une résolution c'est porter une loi. A toute loi ne faut-il pas une sanction ?

IV. *Comparaison des résultats.* — Voyons si nous avançons. Notre perfection consiste dans le *vince teipsum* : et c'est là-dessus que nous devons le faire porter. »

La Composition de lieu.

Aux redites, agrémentées de quelques citations nouvelles, sur la *composition de lieu* nous n'essaierons pas de donner une nouvelle réponse. Tout a été dit pour réduire les exagérations paradoxales que s'est permises M. Bremond dans ses précédents ouvrages, et pour préciser les concessions opportunes. Aux observations du P. Brou et du P. Cavallera j'ai joint les miennes dans un chapitre du tome II sur le P. Lallemant, etc..., pages 317-334. Ces pages visent directement certaines idées de M. Francis Vincent[1] mais elles atteignent par ricochet l'auteur de la *Métaphysique des Saints*.

L'art de la lecture pure! — Manière brémondienne de consulter et d'utiliser les sources.

A propos de la *composition de lieu*, pour montrer une fois de plus aux lecteurs qui n'auraient ni le temps, ni le moyen, ni le goût de la vérifier par eux-mêmes, l'exactitude des citations de l'illustre critique, qu'ils nous permettent de leur mettre sous les yeux un passage du P. Crasset S. J. et le sabotage élégant qu'en a fait M. Bremond.

1. Pour lequel mon admiration n'est ni globale ni aveugle, quoi qu'en puisse dire l'honorable académicien, VIII, p. 279. Voir mon tome III, appendice VI, pp. 334-335.

« Ceux qui ont l'imagination vive et légère, dit Crasset, *doivent* la fixer à quelque lieu où à quelque figure, se représentant le mystère comme s'il se passait devant leurs yeux. Ainsi méditant la Nativité de N. S. il *faut* s'imaginer Jésus dans l'étable ; si sa mort, sur le calvaire ; si sa transfiguration, sur le Thabor ; si la mort, il nous *faut* considérer sur un lit, prêt à rendre l'âme. Que si c'est une vérité qu'on considère, il *faut* se représenter Jésus-Christ qui nous instruit... Cette représentation sert à arrêter l'imagination, et saint Ignace en fait un prélude, c'est-à-dire une entrée à la considération. Mais il *faut prendre garde à ne se pas faire de violence :* au contraire, si dès le commencement de l'oraison on se sent attiré à la présence de Dieu, on y doit demeurer sans entrer dans son sujet. Si la même chose arrive dans le cours de la méditation, on doit quitter tous les discours pour s'abandonner à l'opération du Saint-Esprit ; *c'est l'avis que donne le même saint Ignace en ses Exercices.* » Méthodes d'Oraison, chap. IV, p. 25, édition Douniol, 1856.

Quel usage va faire de cette page si lumineuse l'auteur de la *Métaphysique des Saints?* Dans son étude toute tendancieuse sur le P. Crasset[1] il s'efforce de le mettre en opposition avec saint Ignace, en présentant sa *Méthode d'oraison*, comme un « Manuel d'initiation mystique habilement camouflé », où l'auteur aurait la préoccupation manifeste de réduire autant que possible les prescriptions ignatiennes » (VIII, p. 297). M. Bremond se garde bien de faire connaître le passage cité tout à l'heure sur la *composition de lieu*, si manifestement inspiré par les *Exercices ;* il n'y emprunte que la dernière ligne, mais en généralisant le conseil de Crasset... « ... Composition de lieu... a dit celui-ci : il *faut* imaginer Jésus, etc.. mais il *faut* prendre garde à ne pas se faire de

1. Tome VIII.

violence » si, par exemple, on n'a pas l'imagination très vive, ou que l'attrait surnaturel porte ailleurs. — Et M. Bremond : « Il faut *toujours* prendre garde à ne se pas faire de violence... » *Toujours* n'est pas dans le texte de Crasset ; il est tendancieux et vise à faire croire que ce maître d'oraison veut qu'on minimise les efforts *sur toute la ligne, toujours!*

En effet voici tout le contexte où notre critique a placé la phrase *camouflée* (par lui, et enrichie du *toujours*. « Crasset demande qu'on modifie insensiblement... le mécanisme des efforts pour les adapter aux mouvements tout différents de la prière : « Méthode militaire : *Agendo contra* », répète l'*ascéticisme:* « il faut *toujours* prendre garde, répond Crasset, à ne se pas faire violence. Le noir et le blanc » (VIII, p. 290).

Oui le noir et le blanc dans le cerveau de l'historien, mais point du tout dans la réalité historique des choses. Crasset en appelle à saint Ignace. « C'est l'avis que donne le même saint Ignace en ses *Exercices*. » L'historien, qui ne lit dans les textes que ce qu'il veut (lecture pure!) n'a pas vu cette phrase et proclame au contraire qu'il y a opposition entre les deux auteurs. Il ne se souvient de saint Ignace que pour citer très inhabilement, et en faisant un contre-sens, l'*agendo contra* du Règne, qui n'a rien à faire avec les méthodes d'oraison. L'*agendo contra* « c'est l'offensive, la réaction ardente, rigoureuse, constante et universelle contre le *moi* jouisseur et superbe, contre l'amour-propre charnel et mondain» (P. Longhaye, *Retraite*, p. 198.)

Crasset serait-il contre cette offensive-là ? Allons

donc ! M. Bremond traduisant mal, ne veut voir dans l'*agendo contra* que le soi-disant appel des soi-disant ascéticistes aux efforts et encore aux efforts dans l'oraison de discours !

Rétractation.

Les points que M. Bremond aborde dans les *Notes* du troisième article et dans les deux articles précédents sont tellement nombreux que s'arrêter à tous, soit pour louer, soit pour critiquer, demanderait des pages sans fin. Avant d'en venir à la partie capitale de son travail sur les *Exercices* (l'étude des règles de l'élection), bornons-nous à le féliciter d'avoir fait à ceux qu'il appelle élégamment les *ascéticistes*, une sorte d'amende honorable dans une page, qui ressemble fort à une heureuse rétractation ! Les réflexions qu'il présente sur la *Méditation*, exercice de la raison [90, 91], ne sont pas de lui, mais il les fait siennes ; leur auteur, dit-il, « précise et explique heureusement ma pensée ; je suis pleinement d'accord avec lui ».

Parfait ! Mais a-t-il pris garde que cette proclamation annule, en grande partie du moins, ses attaques contre les partisans de l'oraison de discours ? Il vient de fulminer à nouveau contre eux ! « Raisonner n'est pas prier ; construire un édifice de pensées pendant la prière, déduire, argumenter, n'est plus qu'un exercice d'ascèse aussi pénible que vain, pénible parce qu'il est vain... mimétisme... par où nous cherchons à nous donner des convictions que nous possédons déjà... »

C'est le résumé de combien de chapitres de la *Métaphysique des Saints !*

On a fait remarquer au métaphysicien que « certains esprits superficiels et chagrins pourraient

faire » au sujet de ce passage « une confusion » qu'il importe d' « écarter ».

Il faudrait soigneusement distinguer entre l'opération de la raison spéculative et l'opération de la raison pratique.

« La raison spéculative procède en effet par concepts, définitions et syllogismes pour arriver à une *conclusion certaine, scientifique*... pour le pur connaître, sans ordonner cette connaissance à la perfection spirituelle : elle brise le mouvement même de l'oraison, laquelle n'est pas un travail de science, mais une œuvre d'amour... d'union à Dieu. La méditation, prise comme exercice de la raison, est tout autre chose : opération de la raison pratique — et d'une raison pratique normalement éclairée par la foi vive, animée d'amour. Son objet n'est pas la vérité pure, pour le plaisir du seul intellect connaissant, mais le vrai et souverain Bien à aimer : elle cherche ce Dieu qu'elle ne peut trouver sans une science de ses voies. La méditation, exercice de la raison, mais d'une raison tout imprégnée de saints désirs et d'un esprit d'amour, tend donc, par *cette activité intellectuelle elle-même*, à la contemplation... Elle est heureuse de disparaître quand se lève dans l'âme cette lumière toute simple ; elle n'est point vaine pour cela ; elle est au contraire un exercice normalement nécessaire, tout au moins comme préparation [91]... »

Et M. Bremond de se déclarer « pleinement d'accord » avec le signataire de ces lignes !

Mais ce plein accord d'aujourd'hui s'accorde-t-il avec ses attaques d'hier contre ce monstre de l'oraison pratique qu'il a pourchassé sans merci, chez tant de spirituels de la Compagnie, depuis Gagliardi jusqu'à Watrigant ?

En quoi la méditation qu'ils préconisent eux aussi « comme préparation indispensable de l'esprit aux grâces plus précieuses de l'oraison infuse » diffère-t-elle de la méditation décrite tout à l'heure

par le théologien ? Ne sont-ils pas d'accord avec Lallemant, d'après lequel « la méditation est un *discours* qui tend à perfectionner la volonté et à la rendre plus sainte ? Ainsi, elle n'est pas purement spéculative, comme celle des philosophes. Elle est *pratique*, et cela de deux manières : premièrement en ce qu'elle sert à rendre la volonté meilleure..., secondement en ce qu'elle produit divers actes intérieurs et qu'elle donne le mouvement aux actions extérieures pour les faire selon le modèle qu'on se propose... »

Mais pour produire ces actes et donner ce mouvement n'a-t-il pas fallu que la raison pratique montrât à l'âme « la carte des chemins spirituels » afin que la volonté y entrât et « s'orientât vers les fins de l'amour ? » « C'est une erreur dans l'oraison, ajoute Lallemant, que de *se gêner* pour la rapporter toute à l'action... Ce n'est pourtant pas qu'il ne soit bon dans l'oraison de prévoir les occasions (de pratiquer les vertus), mais cela se doit faire avec liberté d'esprit, sans rebuter le simple recueillement de la contemplation, quand on s'y sent attiré[1]... » (*Doctrine*, p. 103.)

Ainsi, comme l'a bien dit le P. Cavallera, le but de la prière « n'est pas la pratique de telle ou telle vertu, mais l'adhésion à Jésus-Christ »[2].

Ce qui n'a pas empêché un grand spirituel de l'école de Lallemant d'écrire :

« Comme la fin de l'oraison est la réformation des

1. « Celui qui médite attache son esprit, par un enchaînement de raisons, à des *vérités fructueuses* Si un mouvement d'amour le saisit en ces réflexions, il commence à contempler ; toute contemplation est affective. » Bauman. *Les Chartreux*. La vie intérieure, p. 240.

2. Cité par M. Bremond. *Etudes et documents*, p. 49.

mœurs, celle-là doit passer pour la meilleure qui nous donne plus d'horreur pour nos péchés, et plus d'envie de les corriger. Il me semble qu'on peut comparer l'oraison à un oranger qui porte des feuilles, des fleurs et des fruits ; il y en a qui s'amusent à cueillir des feuilles, d'autres font des bouquets de ses fleurs, les plus sages sont ceux qui s'attachent au fruit, et qui le mangent avec plaisir. Or, le fruit de l'oraison consiste principalement en la connaissance de ses défauts et en la *résolution* de les corriger[1]. »

Tout cela, bien entendu, — tout cela, c'est-à-dire, examen, connaissance, résolution — « orienté vers les fins de l'amour » suivant l'expression du théologien avec lequel M. Bremond est « pleinement d'accord ».

Qu'attend-il pour signer le traité de paix avec les partisans de l'oraison pratique, venant à son heure, et préludant, sans les exclure certes, à de plus intimes commerces d'amitié avec Dieu?

II

LA MYSTIQUE DE L'ÉLECTION

Avant d'entrer au cœur du sujet M. Bremond formule, à l'endroit des commentateurs de cette partie capitale des *Exercices*, une critique dont le bien-fondé paraît plus que douteux. Parlant

1. P. Crasset. *Méthode d'oraison*, p. 80. Crasset pense tout à fait comme saint Vincent de Paul : « Sortir de l'oraison sans prendre quelqu'une de ces résolutions, ce n'est pas la faire comme il faut. Ce n'est pas encore tout de prendre une résolution si, de ce pas, vous ne cherchez quelque moyen pour la mettre en pratique. » *Entretiens*, éd. Coste, p. 572.

des « trois temps de l'élection » : « On admet communément, dit-il, que ce grand chapitre est le point central des *Exercices*, la première et la deuxième semaine ayant pour objet de préparer, la troisième et la quatrième de confirmer l'élection. Il semble donc que le principal effort des commentateurs aurait dû se porter sur ces pages capitales. Or, il n'en est rien. Ils glissent très vite sur elles, ceux, bien entendu, que je connais. »

Les commentateurs se dérobent-ils?

C'est le début de la note destinée vraisemblablement à illustrer les « pages capitales » de l'élection dans l'édition des *Exercices* annoncée par M. Bremond[1]. Nous l'avons dit surabondamment : il a raison d'accorder cette importance aux pages en question; mais comment se fait-il que lui, qui a tant de lecture, soit si pauvrement renseigné sur les commentaires qui en ont été faits depuis trois siècles et plus?

Le P. Achille Gagliardi, dont les idées sur la prière sont connues de l'historien critique, n'a pas seulement parlé de l'oraison dans ses commentaires des *Exercices*, mais aussi des consolations et des désolations; il a expliqué les *Règles de l'élection* (sept pages in-8° et donné de précieuses remarques sur le *Discernement des esprits*.

Puisque M. Bremond était en quête de commentaires sur l'élection, ne lui était-il pas facile d'étudier celui-là ?

Il nous confie qu'il a fait la grande retraite de trente jours : il a donc eu entre les mains et aurait pu aisément aussi retrouver le *Directoire des*

1. *Métaphysique des Saints*, VIII, p. 185.

Exercices, où les « pages capitales » sont officiellement commentées[1].

Ce n'est pas de ce *Directoire* qu'on peut dire qu'il « glisse très vite » sur l'important sujet : douze chapitres — du XXIII[e] au XXXV[e] — 25 pages (Édition Desclée), alors qu'à toute la troisième semaine, si importante cependant, il ne consacre que 3 pages, et 1 à la quatrième! Des 22 premiers chapitres, il y en a 11 concernant les annotations, 7 sur le Fondement et la première semaine, 4 sur la deuxième, en dehors de l'élection. Les auteurs et rédacteurs de cet opuscule ont donc compris l'importance hors ligne du sujet.

Ils en ont saisi la difficulté aussi : « *In omnibus Exercitiis nullus est difficilior locus.* Dans tous les *Exercices* pas d'endroit plus difficile[2]. »

Evidemment ils ne sont pas à ranger parmi ceux qui les trouvent d'une clarté parfaite et que n'embarrasseraient ni la philosophie implicite, ni la pratique de ces Règles.

Etait-ce bien la peine d'exhumer de sa poussière un certain P. Vautier, de la même Compagnie[3],

1. Définitivement rédigé et édité en 1599, sous le Généralat d'Aquaviva. Cf. C. Bernard. *Essai historique*, pp 254-285.

2. M. Bremond était donc, sans le savoir, de l'avis du *Directoire* quand il écrivait : « Je crois que ce chapitre de l'élection, si on veut le prendre à la lettre, et le discuter, comme on ferait le traité d'un philosophe, est d'une extrême difficulté. Comment s'en étonner? N'est-ce pas là, en dernière analyse, le problème de la vocation, et dans l'abstrait, en connaît-on de plus délicats? », p. 183. Est-il moins délicat dans le concret?

3. Qu'est-ce que ce P. Vautier, S. J., au moins six fois nommé par M. Bremond, dans son troisième article? Je ne sache pas qu'un jésuite de ce nom ait jamais existé. L'auteur de la *Conduite de saint Ignace de Loyola* est le P. Antoine Vatier, 1591-1659.

La première édition de la *Conduite* est de 1650; la dernière

qui, faute de les comprendre, dit-il, s'est abstenu de les commenter, et s'est borné à « donner les propres sentiments de saint Ignace »? (183).

Nous voilà bien avancés!

Nous profiterons davantage à consulter la *Guide*, publiée en 1619 « avec privilège du Roy et approbation »[1]. Elle nous donne dans un français savoureux, de très près apparenté avec celui de la *Philothée*, une traduction, çà et là très légèrement glosée, du *Directoire* officiel : l'un et l'autre projettent de *vives lumières sur le problème de l'élection*.

Le problème de l'élection.

En fin de compte quel est-il donc ce problème?

« Tel qu'il se présente à la pensée d'Ignace, répond M. Bremond, le problème que les Règles de l'élection nous aideront à résoudre est celui-ci : quel choix Dieu veut-il que je fasse? Car ce n'est pas à moi de choisir. Ou plutôt *mon choix est déjà fait* en principe depuis la méditation du Règne, sinon depuis le Fondement. D'ores et déjà,

est de 1835. Le Mans, Imprimerie Fleuriot. L'éditeur Manceau a réduit à quinze lignes les pages des précédentes éditions sur l'élection; les voici : « L'élection, ou le choix qu'on ne fait guère qu'une fois dans la vie, quand il s'agit d'un état, mais qui *se présente souvent* à faire, lorsqu'il est question d'un bon dessein que l'on peut exécuter ou laisser, continuer ou abandonner, selon qu'on le jugera meilleur, est un point important dans la pratique. Mais, pour la bien faire, on a besoin d'un homme fort éclairé et très intelligent dans la conduite de Dieu sur les âmes, plutôt que de quelques règles assez générales. Ainsi, ceux qui voudront se servir des préceptes de saint Ignace, ne doivent point se fier à eux mêmes, lorsqu'ils délibèrent sur de grandes affaires, mais employer le conseil d'un homme de bien, sensé et spirituel, pour ne point s'écarter de la vérité, que le saint leur propose dans des maximes infaillibles, mais que tous ne pénètrent pas aisément », p. 376.

1. *Les vrais Exercices spirituels*, suivant qu'ils sont ordinairement donnés par les R. R. P. P. de la Compagnie. Ensemble la *Guide* ou *Directoire* pour ceux qui font faire les dits *Exercices*. A Paris, chez Sébastien Huré, 1619.

avant que je mette en branle la machine compliquée des Règles de l'élection, il est entendu que j'*accepterai* ce que Dieu a choisi pour moi. Il n'y a donc plus qu'une *dernière formalité à remplir*. »

Arrêtons-nous ici, pour mettre bien au point les deux affirmations d'apparence paradoxale, que j'ai soulignées dans la citation.

A. — « Mon choix est déjà fait... j'accepterai ce que Dieu a choisi. » Oui, sans doute, je l'accepterai, si je suis logique et généreux ; le suis-je suffisamment dès le Fondement? Le cœur fait des contes à la raison, qui les croit ; il peut en faire, même en retraite — surtout quand le grand illusionniste qu'est le démon se met de la partie. Psychologue averti par son expérience personnelle et la connaissance qu'il a des âmes, saint Ignace le sait bien. En pleine seconde semaine, pendant le travail de l'élection, le Saint fait méditer à l'exercitant les *trois classes d'hommes*, *ut amplectatur optimum*, cet *optimum* qui a été aperçu dès le Fondement, qui a été *conclu* logiquement de ses prémisses syllogistiques, mais qui n'a pas été pour autant pratiquement embrassé, d'autant qu'alors il restait encore dans l'abstrait et dans le vague. Tous les exercices qui vont suivre jusqu'au moment de l'élection auront justement pour but d'éclaircir la question et de fortifier la volonté, pour que, l'heure venue de choisir un parti, le parti choisi soit bien celui de Dieu.

B. — Ce choix ne serait qu' « une formalité », à en croire M. Bremond. Une formalité, juste ciel ! Une formalité cette « seconde conversion » dont parle Lallemant, et qui dans ses modalités, peut

aussi bien que l'état de vie, être l'objet d'une élection !

Le vœu du Bienheureux Claude de la Colombière.

Demandez-le donc au bienheureux Claude de la Colombière, au moment où la pensée lui vient de s'engager par vœu, sous peine de péché, à observer toutes ses règles religieuses ! C'est là pour lui la forme de la « seconde conversion ».

Le projet qu'il mûrissait depuis quelques années atteignit sa pleine maturité au troisième an, durant la première semaine des *Exercices*. De la méditation sur la mort jaillit la lumière définitive qui lui montra, dans cet héroïque emprisonnement de sa volonté, le moyen de réaliser la mort mystique la plus complète de sa nature. Mais cette nature ne veut pas se laisser faire, on le comprend. C'est alors comme un drame poignant dont l'âme du saint religieux est le théâtre. « Toute autre vie, écrit-il, au septième jour de sa retraite, plus elle serait austère, solitaire, obscure..., plus elle me paraîtrait douce, en comparaison de cette guerre éternelle qu'il faut se faire à soi-même, de cette vigilance, de cette vie morte au milieu du monde. Quand je pense à cela, je crois que la vie va me paraître furieusement longue, et que la mort ne viendra jamais assez tôt. »

On le sent, c'est le langage de la désolation, et certes, il est compréhensible... Mais il veut toujours, mais il veut quand même ; il luttera toute une semaine encore, ballotté entre les consolations et les désolations. A la fin il pousse un cri vainqueur, et à l'encontre de toutes les objections de la nature aux abois, il n'a plus que cette exclamation de ses espérances inconfusibles : « Je dirai la messe tous les jours... Voilà mon unique res-

source.. Jésus-Christ pourra bien peu s'il ne peut me soutenir d'un jour à l'autre... »

Tout rempli de cette confiance et de cet amour, il va soumettre un projet de vœu héroïque à son supérieur, qui après sérieux examen l'approuva. A toutes les objections le P. Claude opposait cette irréfutable réponse, dernier mot de sa spiritualité, comme de son journal spirituel : « A quel prix que ce soit, il faut que Dieu soit content! »

Cette élection, car c'en est une, serait une pure formalité !!!

M. Bremond qui a parlé de « la seconde conversion » en termes si pathétiques, pourrait-il continuer à la caractériser par un mot si impropre?

Mais la seconde conversion « n'est pas le choix d'un état de vie », répond-il; c'est pour le choix d'un état de vie que saint Ignace a dressé avant tout ses Règles de l'élection. »

Avant tout, soit, mais pas uniquement. Il les appliquait lui-même à l'élaboration des *Constitutions* de la Compagnie et à beaucoup d'autres sujets. C'est ainsi qu'à la lumière des principes du Fondement et des trois classes, il les appliqua, ces règles, quand le pape Jules III voulut élever le P. François de Borgia à la dignité de cardinal.

L'élection pour le chapeau de cardinal du P. François de Borgia.

« En cette circonstance, écrit Ribadeneira, le P. Ignace ne savait à quoi se déterminer, ignorant le bon plaisir de Dieu[1]. Il ne désire qu'une

1. C'était le cas d'utiliser les préludes des trois classes : I. Se voir lui-même devant Dieu et tous les saints, *para desear y conoscer loque sea mas grato a la sus Divina Bontad* : — II .... *pedir gracia por elegir loque mas sea a gloria de su Divina Majestad*.... En attendant ... faire celui qui n'a pas de préférence, *facere nos indifferentes*.... Le chapeau est bien une de ces choses qui de soi ne sont ni pour, ni contre la fin !

chose : l'accomplir, donc le connaître *deseur y conoscer*.

« Afin de le mieux connaître, il ordonne à tous les Pères de la maison d'offrir, durant trois jours, leurs messes et leurs prières à cette intention ; lui-même laissant de côté toute autre affaire, s'enferme dans sa chambre pour ne penser qu'à celle-là ; et non sans beaucoup de larmes et de supplications, il prie Notre-Seigneur de lui *enroyer un rayon* de lumière pour dissiper ses doutes.

« Le premier jour, son esprit reste perplexe, sans incliner d'un côté plus que de l'autre ; les raisons pour et contre se balançaient ; le second, il pencha un peu plus vers la négative ; et au troisième, enfin, il eut une telle *certitude* que Dieu ne voulait pas l'élévation du P. François au cardinalat qu'il me dit : « Quand tout le monde « se jetterait à mes pieds et me supplierait de ne « pas m'y opposer, rien ne m'empêcherait de parler « à Sa Sainteté. » C'est ce qu'il fit. Et l'affaire fut arrêtée. D'où venait la certitude ? Est-ce uniquement des consolations ? Ne voit-on pas au contraire, qu'ici, comme dit *La Guide*, « l'intellect « précède et propose tant de raisons à la volonté « qu'il la pousse et incite en la part jugée la meil- « leure ? »

Mais, revenons à l'objection tirée de la principale intention de saint Ignace, en établissant ses Règles de l'élection : avant tout il a eu en vue le choix d'un état de vie.

Le choix d'un état de vie n'est-il qu'une formalité ?

S'ensuit-il que le dernier mot à dire ne soit alors qu'une formalité, même quand on a fait et bien fait la méditation du Règne ?

L'exercitant, à ce moment-là, observe notre critique, ressemble à l'engagé volontaire attendant qu'on lui assigne un poste.

L'engagement du Règne n'est pas à proprement parler un engagement pour la vie religieuse : c'est une simple protestation, qu'on est résolu à imiter Notre-Seigneur dans la pauvreté et les opprobres, s'il *daigne nous choisir* pour cet état-là. On ne prend pas la résolution de faire les trois vœux, d'être moine ou ermite.

Reste à constater le choix de Notre-Seigneur et pour l'état lui-même et pour le cadre, je dis *pour le cadre*.

Cette constatation ne serait-elle, encore une fois, qu'une pure formalité?

Voici un jeune homme qui vient vous consulter dans un retraite d'élection. Vivra-t-il en bon chrétien dans le monde ? Entrera-t-il au séminaire? Sera-t-il chartreux, dominicain, ou jésuite ?

Pure formalité lui répondrez-vous : le cadre est indifférent; ces déterminations sont sans conséquences, dès là qu'on est « résolu à mettre ses pas dans les pas du Christ » [106], ou bien lui direz-vous que, du moment qu'il pose la question, sa décision est déjà prise, que « le choix a été fait dès qu'il s'est mis protocolairement à le faire » ?

Les deux réponses sont démenties par l'expérience de tous les jours. Que de vies manquées ou stérilisées, parce qu'elles n'ont pas eu le cadre qu'il leur fallait pour donner tout leur fruit!

Et croit-on que le P. de Foucauld, par exemple, ou le P. Jandel O. P. virent du premier coup le

choix qu'ils avaient à faire, dès qu'ils se posèrent la question de vocation religieuse[1] ?

Vous voyez bien que « dès le premier tour de roue la machine [n'a pas] donné l'essentiel de ce qu'elle peut donner » [106].

Les trois temps de l'élection d'après la Guide.

Pour arriver à se rendre compte de la volonté de Dieu, en matière d'élection, saint Ignace indique trois moyens possibles qu'il désigne sous le nom de trois temps[2], et que le *Directoire*, traduit par *La Guide*, expose en commentant brièvement le texte des *Exercices*.

Du premier temps de l'élection :

« Il y a peu à dire du premier temps, à savoir quand la volonté de Dieu est si claire qu'il n'y ait lieu d'en douter. Pour exemple le Bx Ignace amène la vocation de Mathieu et de Paul ; combien qu'il n'arrive plus de telles vocations miraculeuses. Néanmoins nous en lisons et en voyons quelques-unes qui en approchent, avec une telle lumière et contentement spirituel, avec une si asseurée clarté de la volonté divine qu'il semble qu'on n'en puisse plus douter.

« Mais cette vocation est trop extraordinaire et ne tombe point en règle ; c'est pourquoi il ne la faut point demander à Dieu, ny l'attendre[3]... »

1. Voir l'histoire de la vocation du P. Jandel. *Appendice II.*

2. « Nous disons temps, à cause que quand l'âme sent les motifs qui sont là décrits, alors la saison est propre et convenable à l'élection. » *La Guide*, p. 323.

... M. Bremond, avant d'aborder l'étude des trois temps écrit [184] : « évidemment nous sommes ici, non pas sur le plan mystique, au sens rigoureux du mot, mais sur le plan hypermystique, si j'ose dire, des grâces extraordinaires et sensibles. » ..... Grâces *extraordinaires*, s'il s'agit du premier temps et de faveurs semblables à celles dont furent l'objet saint Mathieu et saint Paul. Mais non pas s'il s'agit du second temps : là les grâces sont sensibles, mais non miraculeuses.

Au troisième temps, ni le miraculeux, ni le sensible ne sont exigés pour que l'élection puisse se faire.

3. M. Bremond n'est donc pas dans la tradition ignatienne

Du deuxième temps :

« Il est plus ordinaire, à sçavoir quand l'esprit est agité d'inspirations et mouvements intérieurs, voire si efficaces, que, *sans aucun discours de l'intellect,* ou bien peu, la volonté est *portée* à servir Dieu et à la perfection. »

Du troisième temps :

« C'est quand l'intellect, ratiocinant et pesant les raisons de part et d'autre, regarde plus clairement la vérité, et porte comme le flambeau devant la volonté, pour lui faire choisir ce qu'elle jugera le mieux, après avoir bien balancé toutes choses. »

L'élection de l'abbé de Bérulle pendant sa retraite à Verdun.

D'aucuns ont voulu ramener au *premier temps* de l'élection l'attitude, en somme toute négative, du jeune abbé de Bérulle, pendant la retraite qu'il fit à Verdun, sous la direction du P. Maggio, un ancien novice de saint Ignace. J'ai raconté longuement cet épisode dans le troisième tome de mon ouvrage sur le *P. Lallemant et les grands spirituels* [100-105].

J'ai dit pourquoi la détermination que prit l'abbé de *ne pas* se faire religieux ne me semblait pas rentrer dans le *second temps :* il y manquait l'*experientia consolationum*... qui ne peut pas consister en un ou deux mouvements intérieurs, etc., contrairement à ce que pensait Bérulle : « Et ne suffit-il pas que ce désir de religion ait été *une fois* puissamment empêché, et qu'il ne me soit arrivé ni ne m'arrive autre mouvement ? »

quand il écrit : « Ces signes surnaturels, nous devons les guetter, et même en une certaine manière essayer de les provoquer. » Peut-être a-t-il en vue les signes surnaturels du deuxième temps, à propos desquels le *Directoire* dit que l'exercitant « debet *observare* an sentiat, » mais non pas *provocare* ut sentiat.

Il prit pour approbation formelle les paroles suivantes du P. Maggio : « Je *ne sais*, Monsieur, quel peut être le dessein de Dieu sur votre âme : ce que je sais seulement c'est qu'*il ne vous appelle pas* à la Compagnie ».

Mais ces paroles sont toutes négatives : « Vous *n'êtes pas* appelé à la Compagnie...

A quoi êtes-vous appelé ? « Je *ne sais* ».

Bérulle le sait-il ? Pas davantage : lui aussi croit savoir seulement qu'il n'est pas appelé à être jésuite. « Il a vu cela comme s'il l'avait lu sur un papier où il eût été écrit. » (*Retraite :* art. XI.)

Du négatif pour lui encore, par conséquent. — Il sait clairement, admettons-le, ce qu'il ne *doit pas* faire.

Que doit-il faire ? « Demeurer dans le genre de vie où il est ». C'est le conseil du P. Maggio, en attendant qu'il connaisse le dessein de Dieu, que, lui, ne connaît pas. Comment voir réalisées en cette série de négations et d'ignorances les conditions du premier temps, *quando Deus ita movet et attrahit voluntatem, ut, quin dubitet, nec dubitare possit, anima devota sequatur id quod sibi ostensum est ?*

Une seule chose a été montrée à l'âme de Bérulle, si toutefois il n'a pas été victime d'une illusion : « Vous *n'êtes pas* appelé à la Compagnie. »

Le P. Maggio le confirme simplement « à demeurer dans le genre de vie où il est », sans porter de jugement sur le fond de sa *vision*.

A noter aussi que dans le premier comme dans le second temps « la volonté précède et l'intellect suit, et est tiré par elle sans qu'il discoure, tandis

qu'au troisième l'intellect précède et propose ses raisons ». (*La Guide*, XXVIII.)

Nous aurons à revenir sur *le troisième temps*, et à établir, contre les affirmations de M. Bremond, qu'il ne rentre nullement dans les deux premiers.

Mais cette démonstration sera mieux à sa place, après les deux études suivantes sur la genèse des règles de l'élection et sur les consolations spirituelles, leur nature et leur rôle dans la recherche de la volonté de Dieu.

III

LA GENÈSE DES RÈGLES DE L'ÉLECTION

Le drame de l'élection dans le Récit du Pèlerin.

A. — Par le *Récit du Pèlerin*[1], nous savons, dit M. Bremond, « où se portait presque exclusivement l'attention d'Ignace pendant les semaines tumultueuses où sa conversion s'acheva. Deux drames se jouent en lui ; le premier très bref et très simple[2] : le drame de la conversion ; changera-t-il de devise[3] ? Le second qu'il trouve beaucoup plus compliqué : le drame de l'élection. La devise changée, de quelles « grandes choses » Ignace, voué désormais à la seule gloire de Dieu,

1. L'autobiographie de saint Ignace, dont nous avons parlé pp. 19-22.

2. Très simple ! Faut-il conclure cette simplicité, du silence d'Ignace sur sa conversion dans ses confidences au P. Gonzalès ? *Secretum meum mihi !* pouvait-il penser ; il ne s'ensuit pas que le secret ne cachât pas de dramatiques péripéties.

3. *Ad majorem* DOMINI *gloriam* deviendra-t-il : « *ad majorem* DEI *gloriam* ? », cf. p. 24.

devra-t-il se mettre en quête? Parmi toutes les prouesses imaginables, quelle est celle que la grâce a choisie pour lui? Telle carrière nouvelle qui se présente à lui, est-ce le bon esprit qui l'y invite? Ne serait-ce pas le mauvais? Tout le récit est plein de ces perplexités vingt fois renaissantes » [17].

Les moyens qui ont servi à Ignace pour se guider au milieu de ces perplexités et résoudre ces points d'interrogation, souvent angoissants, ne pourraient-ils pas servir aux exercitants pour se guider à travers des perplexités analogues? Ignace se l'est demandé.

Les notes qu'il avait prises au jour le jour à ce sujet, il les met en ordre le moment venu, les complète, les rédige : elles deviennent les *Règles de l'élection* et du *discernement* des esprits.

En expliquant de la sorte l'origine de ces Règles fameuses, M. Bremond nous semble être dans le vrai. Il est d'accord, du reste, avec l'ensemble des commentateurs quand il reconnaît dans le problème de l'élection « la fin principale des *Exercices* »[1] [17]. Ces « pages capitales, dit-il, constituent « un système fortement lié », elles sont « le point culminant ». « la philosophie même du livre ».

Le mystère de la volonté de Dieu est-il aussi profond que le suppose saint Ignace?

B. — Mais en constatant l'importance qu'Ignace et tous les commentateurs reconnaissent à l'élec-

1. M. Bremond va jusqu'à dire que c'est « la fin unique ». Exagération. Le P. Louis Peeters de son côté ne va-t-il pas trop loin, quand il écrit ; « Le choix de l'état de vie ne nous semble pas l'objet capital des *Exercices*. Si important qu'on le suppose, il est secondaire par rapport à la sanctification effective dans l'état embrassé. » *Vers l'union divine*, p. 97. Voir ici Appendice I, p. 162.

tion et aux règles qui ont pour but de la mener à bien, M. Bremond ne laisse pas d'en exprimer son étonnement : « C'est une grande, une assez troublante nouveauté, pense-t-il. — On savait bien, certes, avant saint Ignace que la vie intérieure et des commençants et des parfaits, doit graviter autour de la volonté divine. Vouloir ce que Dieu veut a toujours été et sera toujours la règle suprême. Mais cette volonté, avant saint Ignace, on se préoccupait moins de la connaître que de l'accomplir. On n'imaginait pas que cette connaissance fût enveloppée d'un tel mystère qu'il fallût pour y parvenir, se livrer à des exercices compliqués. »

M. Bremond sans doute fait allusion ici aux spirituels de l'école d'Harphius, imitateurs de Benoît de Canfeld, un de ses saints préférés, bien que, pour des raisons qu'il estime peut-être assez difficiles à donner au public, il ne lui ait pas réservé une chapelle spéciale dans « la basilique panmysticiste » qu'il a entrepris d'édifier sur la « fine pointe » du rocher aigu de la prière pure »[1].

1. P. Daeschler S. J. R. A. M., janvier-avril, 1919, p. 201. « J'avais d'abord pensé, dit M. Bremond (VII, pp. 266, 267), à étudier ici, et beaucoup plus à fond que je ne l'ai fait dans le tome II (diantre !) l'insigne Benoît de Canfeld. En effet, je le retrouve partout, et je serais assez près de croire que, de toutes les influences qui ont façonné la prière du XVII[e] siècle, il n'en est pas une qui dépasse la sienne. D'autant plus intéressant pour l'historien, que par la voix de Canfeld, c'est encore le vieil Harphius qui parle. Harphius un des grands trois ! C'est là néanmoins, — je veux dire cette conformité avec le subtil et le difficile Harphius — ce qui m'a fait renoncer à mon sujet. Par le caractère plus ésotérique de sa doctrine, Canfeld eût un peu gêné les autres Pères de notre concile..... » Ah ! vraiment !!
Esotérique la doctrine de Canfeld... oui, à la manière de

Pour Benoît de Canfeld, « afin de connaître la volonté divine, règle de la perfection », non seu-

Benoît de Canfeld défend de chercher la volonté de Dieu.

celle de Mme Guyon, voire sur certains points, de celle de Molinos.

Voir mon tome III. Appendice III, pp. 304-316. Inouïs, et passablement récréatifs, les efforts que l'on fait dans une certaine école, à l'ombre de M. Bremond, pour essayer de mettre sur le compte d'un pur malentendu la condamnation de la *Reigle de perfection*.

Ce qui a été mis à l'index en 1689, écrit Dom Huyben, ce n'est pas la *Reigle de perfection* de Canfeld, mais uniquement la traduction italienne, parue à Viterbe en 1687. Les *Noces spirituelles* du bienheureux Ruysbroeck sont-elles donc à l'index, parce que la traduction française qu'en a faite Maeterlinck a été condamnée ? Au surplus, qu'est-ce qui prouve que cette traduction italienne de Canfeld a été condamnée « comme entachée de quiétisme » ? Le décret du Saint-Office, rapporté par Bossuet, ne le dit pas. On est donc en droit de supposer qu'elle l'a été, comme pouvant être interprétée dans un sens quiétiste. (*Vie spirituelle*, septembre 1929, [303].)

La démonstration du savant bénédictin est loin d'être apodictique ! Pour commencer par le décret du Saint-Office (30 novembre 1689), il est rangé par Bossuet avec la condamnation de Molinos, de Lacombe, de Bernières Louvigny, sous la rubrique générale : *Actes de la condamnation des Quiétistes*, édit. Lachat, t. XVIII, p. 702 ; édit. Guillaume, t. V, p. 168. « Ce décret, dit Bossuet, contient plusieurs autres livres sur la nouvelle contemplation, » cette « nouvelle contemplation, dont Molinos est l'un des principaux fauteurs, » édit. Guillaume, V, p. 160. C'est donc au même titre que ces « autres livres » que la *Reigle de perfection* a été condamnée, et non pas seulement « comme pouvant être interprétée dans un sens quiétiste ». De quel droit entend-on substituer ce jugement édulcoré au jugement rigoureux, qui rigoureusement s'impose ? Sans doute du même droit qui fait assimiler la traduction italienne de la *Reigle* à la traduction française par Maeterlinck des *Noces spirituelles* de Ruysbroeck ! Comment a-t-on osé faire ce rapprochement ? *Negatur paritas !* Ici, la traduction, n'est qu'une trahison impudente. Là, personne n'accuse le traducteur d'infidélité. Ce que l'Inquisition a condamné, le 30 novembre 1689, c'est bel et bien une traduction exacte de la *Reigle*, et donc la *Reigle* elle-même. Au surplus le titre inséré dans l'édition de l'index *librorum prohibitorum*, Rome, 1900, est emprunté à l'édition de 1682 ou de 1696. Cf. *Dict. de théol. cath.*, art. du P. Edouard d'Alençon. L'index de 1929 porte : *Decr. Sancti off.*, 26 april 1689.

Etant donnée cette indulgence, vraiment curieuse, pour un auteur plus que suspect, est-il surprenant que Dom Huyben se soit montré rien moins qu'indulgent pour mes volumes sur le *P. L. Lallemant et les grands spirituels de son temps* ?

lement il n'est pas nécessaire de se livrer à des exercices compliqués, mais tout exercice est illicite :

« Cette volonté de Dieu, dit le célèbre Franciscain, étant Dieu même et son essence, j'admoneste le lecteur qu'il n'ait à la *chercher*, ny contempler sous quelque image, formes ou similitudes, tant spirituelles ou subtiles puissent-elles être.

« Tenez pour tout assuré que nul acte, méditation, pensée, aspiration ou opération profitent icy : nul discours, exercice ou enseignement, ny nul moyen doit icy moyenner entre l'âme et ceste volonté essentielle ou essence de Dieu ; mais ceste seule fin, sans aucun moyen, doit nous attirer à elle et nous eslever à l'heureuse vision et contemplation d'icelle.

« C'est une imperfection d'eslever son esprit, comme voulant trouver Dieu ailleurs et plus haut que dans nous-mêmes, parce qu'il y a un aveuglement qui ignore que déjà l'esprit est là où il demande, à savoir luy en Dieu et Dieu en luy. Il ne faut donc pas faire tel acte d'eslèvement d'esprit, mais demeurer en son rien et en ce tout : et comme ayant desjà ce qu'on demande, on le doit contempler et continuellement embrasser[1]. »

Tout en déclarant qu'ils sont « un complément très utile..., nécessaire aux volumes de M. Bremond sur la conquête mystique » et qu' « on ne peut s'abstenir de les consulter », le R. Père en a fait une critique très sévère, mais la moins objective qui soit Quand on part de ce principe, qu'aucun théologien n'admet, à savoir que « la perfection est essentiellement la contemplation mystique » à quoi peut on aboutir ? «..... *sequitur quodlibet !* » Cf. Masson, O. P. *Vie chrétienne et vie spirituelle*. Bloud et Gay, 1929, pp. 27-35, et mon tome III, p 314, où est cité le jugement rigoureux porté par Dom Baker, O. S. B., sur la *Reigle de perfection*, dans la *Sancta Sophia*, publiée avant la condamnation de Canfeld.

1. On le voit, Canfeld prend le contre-pied de saint Ignace qui, dès la première *annotation* avertit son retraitant que « chercher et trouver la volonté de Dieu dans le règlement de sa vie, en vue de son salut » est l'objet des *Exercices*.

Ignace pense avec saint Bernard que « nous devons employer tout notre soin à scruter le mystère de cette divine volonté à laquelle nous avons à obéir en tout : effort aussi glorieux que doux », 62e sermon sur le *Cantique des Cantiques*, N. 3.

Sur ce point de l'inutilité, voire de la nocivité des exercices tant soit peu compliqués pour connaître la volonté de Dieu, M. Bremond est tout à fait de l'école canfeldienne, mère et maîtresse de tous les quiétistes et quiéticistes[1] des trois derniers siècles « Ce que Dieu veut, poursuit-il, ses commandements, l'évangile, la prédication chrétienne l'apprennent assez clairement à une âme droite. En de certains cas plus obscurs, on a recours à la sagesse du directeur. Mais le plus souvent, on manque beaucoup plus de courage que de lumière *Video meliora proboque, deteriora sequor* » [27].

Voyons si, d'après les maîtres, ces quatre sources extérieures suffiront toujours à nous déclarer pratiquement ce que Dieu veut.

Saint François de Sales et la recherche de la volonté de Dieu.

Le Saint évêque de Genève estime qu'il n'est pas si facile que cela de trouver la volonté de Dieu. Les quatorze chapitres du VIII[e] livre de son *Traité de l'amour de Dieu* sont consacrés à cet important sujet : « De l'amour de conformité par lequel nous unissons nostre volonté à celle de Dieu qui est signifiée par ses commandements, conseils et inspirations. » Le livre IX est consacré à la volonté de bon plaisir.

C'est seulement au XIV[e] chapitre, après des dis-

1. Pour justifier ce mot quelque peu barbare qu'on me permette de faire miennes les lignes par où M. Bremond s'excusait d'avoir inventé le mot *ascéticisme*. « C'est un néologisme de ma façon, dont je suis médiocrement fier, mais qui m'a semblé utile. La science est faite de curiosités nouvelles, qui veulent des mots nouveaux. » (*Etudes et documents*, juillet 1928, p. 8.)

Un *quiéticiste* est un partisan plus ou moins camouflé du quiétisme. Cf. *Le P. Louis Lallemant et les grands spirituels*, t. III, appendice VI, p. 335, où j'ai employé le mot pour la première fois.

tinctions et explications passablement compliquées, qu'il livre une « briefve méthode pour connaistre la volonté de Dieu » :

« Saint Basile dit que la volonté de Dieu nous est témoignée par ses ordonnances ou commandements, et que l'hors il n'y a rien à délibérer, car il faut simplement faire ce qui est ordonné, mais que pour tout le reste, il est en notre liberté de choisir à notre gré ce que bon nous semblera, bien qu'il ne faille pas faire tout ce qui est loysible, mais seulement ce qui est expédient : et pour bien discerner ce qui est convenable, il faut ouïr l'advis du sage père spirituel. »

Y a-t-il de l'hésitation sur l'objet *expédient* à choisir, l'âme restera indifférente, dit François, gardant son équilibre et n'en sortant que pour choisir le mieux :

« Le cœur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon playsir éternel, un cœur *sans choix* [1] également disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met pas son amour ès choses que Dieu veut, ains en la volonté de Dieu qui les veut ; c'est pourquoi quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses il choisit à quel prix que ce soit, celle où il y en a plus... » (*Traité*, Liv. IX, ch. IV).

Pour choisir à quel prix que ce soit le parti où il y a plus de volonté de Dieu, il est donc nécessaire que la volonté garde son équilibre, son indifférence, jusqu'à ce que le plus parfait apparaisse.

1. Sans choix égoïste pour la satisfaction d'un bon plaisir personnel, *sine differentia*. On se met en arrêt, pour arriver au désir et au choix du meilleur, comme le dit quelques lignes plus bas saint François.

Il faut seulement, dit le Saint, se garder de peser et délibérer trop longtemps pour les choses de peu d'importance.

« Je vous advertis, Théotime, d'une tentation ennuyeuse qui arrive souvente fois aux âmes qui ont un grand désir de suivre en toutes choses ce qui est le plus selon la volonté de Dieu. Car l'ennemi en toutes occurences les met en doute si c'est la volonté de Dieu qu'elles facent une chose plutôt qu'une autre ; comme par exemple, si c'est la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'ami ou qu'elles ne mangent pas, qu'elles prennent des habits gris ou noirs, qu'elles jeûnent le vendredi ou le samedi, qu'elles aillent à la récréation ou qu'elles s'en abstiennent ; en quoi elles consument beaucoup de temps, et tandis qu'elles s'occupent et embarrassent à vouloir discerner ce qui est meilleur, elles perdent inutilement le loysir de faire plusieurs biens, desquels l'exécution serait plus à la gloire de Dieu que ne saurait être le discernement du bien et du mieux auquel elles seront arrivées.

« On n'a pas accoutumé de peser la menue monnaye, mais seulement les pièces d'importance...

« Le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de grande conséquence, de quelque œuvre de longue haleyne, ou de quelque despense bien grande, le changement de séjour, l'élection des conversations, et *telles semblables choses*, méritent qu'on pèse sérieusement ce qui est plus selon la volonté divine... » (Liv. VIII, ch. XVI.)

Il serait difficile de commenter avec plus de justesse et de grâce qu'en tous ces passages, la mystique ignatienne de l'élection ; car, sans nommer Ignace, François y explique les préludes de l'*élection*, en conformité parfaite avec l'auteur des *Exercices*, qui lui non plus n'entend faire jouer ses règles que dans les cas vraiment importants. Je n'ai pas craint de le citer largement, pour rendre plus faciles à réfuter les objections que M. Bremond prétendra tirer d'un opuscule de J. P. Camus,

qui au fond est parfaitement d'accord, nous le verrons, avec son saint ami.

Mais jusqu'à présent la vraie question pratique n'a pas encore été abordée : comment arriver à connaître, sans faire erreur, ou avec le plus de chances possibles d'être dans le vrai, le point où il y a plus de volonté de Dieu, quand il s'agit par exemple du choix de l'état de vie?

La réponse à ce comment, en d'autres termes « la mystique de l'élection » ne s'est élaborée dans la pensée d'Ignace qu'au prix d'un travail « extrêmement pénible », si nous en croyons M. Bremond.

Suivons le subtil critique dans l analyse qu'il fait de cette élaboration, analyse dispersée au petit bonheur, dans chacun de ses trois articles, ce qui n'en rend pas plus faciles le compte rendu et le jugement à en porter.

IV

LA THÉORIE DES CONSOLATIONS

Un point capital dans les règles de l'élection, c'est la *Théorie des consolations*.

Voici comment, d'après M. Bremond, saint Ignace aurait été amené à la formuler.

« Le blessé de Pampelune, une fois converti, tendant du premier coup aux *meliora*, non seulement ne peut songer à suivre les *deteriora*, mais encore éprouve une difficulté extrême à ne pas courir d'abord, et sans plus de réflexion à celui des *meliora* qui lui semble le plus difficile. D'où

chez lui une seule anxiété possible, cette question fixe : ce que Dieu veut de moi, à cette heure même, comment le trouver ? Et en même temps cette certitude : je le trouverai.

« Puisque d'une part le choix d'un état de vie, ou n'importe quelle autre « élection »[1] est d'une souveraine importance ; puisque d'autre part (il faut que j'en vienne à choisir et que) je n'ai ni le moyen, ni donc le droit de le faire (ne voyant pas où doit porter le choix), il ne peut se faire que Dieu, si je lui demande instamment, ne me *découvre*[2] pas lui-même ce qu'il a choisi pour moi.

« Que ce raisonnement (flanqué de la théorie des consolations), soit la clef de voûte des *Exercices*, cela me paraît l'évidence même » [27, 28].

Quelle est-elle donc, d'après l'historien critique, cette théorie des consolations qu'aurait construite saint Ignace ? Quelle idée se fait-il de leur rôle ? Comment en définit-il la nature ?

Le rôle des consolations.

Après lecture des pages où j'ai résumé et critiqué la conférence de M. Bremond à l'Institut catholique de Paris, pages que j'ai intitulées l'*agendo contra* et l'*agendo supra*, un retraitant de la Villa Manrèse me disait naguère en souriant : « M. Bremond, lui, c'est l'*agendo extra!* Il est *à côté!* »

A côté il l'est particulièrement quand il fait la critique de la consolation ignatienne, et tout

1. N'importe quelle autre élection dans les affaires de « grande conséquence », comme le disent saint François de Sales et J.-P. Camus.

2. Si saint Ignace avait pensé ou dit cela, il aurait mal raisonné : c'est M. Bremond qui raisonne mal ; et ce faux raisonnement va le faire dérailler jusqu'au bout de la question de l'*élection*. A la place de *découvre*, il faut mettre « fasse trouver ». Nous verrons que ce n'est pas la même chose. *Découvrir* connote des lumières, des consolations-signes, *faire trouver* connote un travail personnel, aidé de la grâce, bien entendu.

d'abord quand il essaye de déterminer son rôle dans la mystique de l'élection.

« Avant saint Ignace, dit-il, on y voyait une caresse de Dieu beaucoup plus qu'une parole expresse ; une réponse à nos appels, si l'on veut, mais générale, mais confuse ; assez claire pour que nous ne puissions pas douter de la présence divine, pas assez pour nous transmettre une consigne ; bref, une impression plutôt qu'un message. Pour Ignace, la consolation apporte une réponse précise à une question précise, signe limpide, assuré, qui dissipera sur l'heure les perplexités où il se débat, qui le fixera d'une façon décisive sur le choix que la volonté divine a fait d'avance pour lui entre deux états de vie ou entre deux résolutions particulières » [30].

« Signe assuré », vient de dire M. Bremond ! Il s'est aperçu sans doute que c'était trop dire, et qu'il trouverait difficilement dans les *Exercices*, ne fût-ce qu'un passage où se rencontrât un mot équivalent[1].

Aussi il se corrige, il met une sourdine : « La consolation dûment contrôlée est pour Ignace le signe *quasi* certain d'une volonté particulière de Dieu, elle équivaut à une réponse de Dieu. »

Mais cette réponse de Dieu, jusqu'à quel point est-elle requise ?

1. Nulle part saint Ignace ne reconnaît à la consolation, même fréquente, ce caractère de signe ou de message absolument certain pas plus que de réponse précise à une question précise. Au second temps de l'élection, là où le choix est censé se faire d'après « l'*expérience* des consolations et des désolations » — et non pas d'après une ou deux consolations passagères — on ne retire de cette expérience qu'une bonne dose de lumière et de connaissances; « *multum claritatis et cognitionis* » — « assaz claritad y congnoscimiento ». Mais ce n'est pas fulgurant. C'est seulement au premier temps, sous l'influence d'une touche miraculeuse, que l'âme peut marcher « sans douter ni pouvoir douter ».

A en croire notre critique, Ignace penserait que les consolations sont non seulement estimables, mais *nécessaires*.

« Pas de consolations, pas d'*Exercices*. Et cela d'ailleurs, dit-il, est parfaitement logique : s'il est vrai d'une part que la « fin essentielle des *Exercices* est de préparer puis de confirmer l'élection », s'il est vrai, d'autre part, que tout le « travail de l'élection consiste à chercher et à trouver la volonté divine » ; s'il est vrai enfin, que cette volonté divine ne se manifeste à l'exercitant « *que* par l'intermédiaire des consolations » [42].

Or, voilà précisément qui n'est pas vrai, et ce manque de vérité fait crouler toute l'argumentation de M. Bremond. Si la volonté de Dieu se manifeste parfois par l'intermédiaire des consolations, elle peut se manifester autrement : c'est justement ce qu'enseigne saint Ignace, quand il parle du troisième temps. En vain, pour soutenir sa conclusion croulante, l'historien fait-il appel à la sixième annotation où Ignace dirait « que tout retraitant qui fait bien les Exercices *doit* ressentir des consolations ».

Je réponds que M. l'académicien a mal lu — cela lui arrive quelquefois ! — Dans cette annotation saint Ignace ne parle pas seulement des consolations, mais des consolations et des désolations. Il serait surpris que les unes et les autres fussent absentes chez le retraitant qui fait normalement les *Exercices*. Si celui qui les donne s'aperçoit qu'il y a des touches soit du mauvais, soit du bon esprit, fussent-elles dans le sens de la désolation, il n'a pas même à interroger.

Qui ne voit dès lors combien peu pertinente est la conséquence que le critique tire de l'annotation :

« autant dire qu'aussi longtemps que ne paraissent pas les signes sensibles qui *seuls* nous font trouver la volonté divine, l'expérience est manquée et l'élection impossible » !

Elle est si peu impossible que les Règles du troisième temps, où les consolations, nous le verrons, peuvent être *totalement absentes*, sont données pour la mener quand même à bien.

Il y a plus : des cas peuvent se présenter où non seulement les consolations sont totalement absentes, mais où Dieu tient l'âme sous le pressoir de la désolation... « désolation qui ne pousse pas au mal, observe le P. Gagliardi, qui ne diminue pas l'efficacité des bonnes œuvres, mais empêche seulement qu'on les fasse avec goût... Il s'agit alors de s'humilier sous la puissante main de Dieu, de s'abandonner à sa conduite, de se conformer à sa divine volonté. Faut-il dans ces cas-là s'abstenir du travail de l'élection » ?

Oui, dirait M. Bremond, s'il tenait à être logique : à quoi bon l'entreprendre, s'il n'y a pas d'espoir normal de voir venir les consolations « qui *seules* font trouver la volonté de Dieu » ?

Le P. Gagliardi, d'accord avec saint Ignace et le bon sens, dit « non !... ne vous abstenez pas : la raison n'a pas perdu sa rectitude et sa lumière propre ; elle n'est pas sous l'influence du mauvais esprit. Si désolé qu'il soit, le retraitant peut appliquer les règles de l'élection et délibérer. S'il ne le pouvait, que s'ensuivrait-il ? Une absurdité ! Voilà des âmes — et il n'en manque pas — que Dieu détient quasi à perpétuité dans ce purgatoire des

désolations[1] ! Si vous maintenez cette défense, le temps de faire élection ne viendrait donc jamais pour elles ! C'est absurde ![2] »

M. Bremond ne se tient pas encore pour battu ; il maintient sa conclusion qui lui est, dit-il, « imposée par une foule de textes ». Nous aimerions à à la voir défiler, cette foule ! Il n'en cite qu'un, mais qui lui paraît capital. A la fin de son *Récit*, le Pèlerin affirme que depuis Manrèse « il croissait toujours en dévotion, *id est* dans la facilité de trouver Dieu ». Trouver Dieu ! argumente l'Académicien philosophe, c'est le but suprême que doit se proposer le retraitant ; or, « trouver Dieu », « être consolé », c'est la même chose pour saint Ignace : « *id est* ».

Je réponds que « trouver Dieu » a plusieurs sens : le terme est équivoque. Il peut signifier trouver délicieusement sa présence, s'unir intimement à lui par la prière, ou bien trouver sa volonté. Le but du retraitant n'est pas précisément de trouver la présence intime, le contact délicieux, mais de trouver sa volonté *ad quærendam et inveniendam voluntatem divinam* (1re annot.)[3].

1. Ce n'est pas l'auteur de la *Métaphysique des Saints* qui le niera. Nous le renverrions à Chardon, à Piny, à La Croix de Jésus.

2. *Commentaire des Exercices*, p. 153.

3. Les deux expressions ne sont pas synonymes : « trouver Dieu » c'est, en effet, dans une certaine mesure goûter la consolation de sa présence, en jouir, être en dévotion ; « trouver la volonté de Dieu » c'est arriver à connaître comment Dieu veut que j'emploie ma vie. Or, c'est ceci et non cela qui est donné comme le but direct des *Exercices*. Et cela ne consiste pas à éprouver seulement des motions spirituelles, mais à agir conformément aux lumières reçues. Cavallera. *R. A. M.*, juillet 1929, p. 305.

Nature des consolations.

M. Bremond est donc bien *à côté*, quand il essaye de fixer le rôle de la *consolation* ignatienne ; *à côté*, aussi quand il se mêle d'en déterminer la nature.

« La consolation dont parle saint Ignace dans les *Exercices* est une grâce commune [1] et qui dans sa pensée n'est jamais refusée aux prières de l'exercitant, pourvu que celui-ci ne contrarie pas l'action divine. — Alors que la révélation enrichit immédiatement l'intelligence, la consolation n'est pas à proprement parler et en soi lumière. Elle n'est par essence que plaisir, mais un plaisir qui, dans les conditions où il se produit, bien qu'il n'apprenne rien à celui qui le reçoit, lui indique la résolution qu'il doit prendre. Reflet obscur, que nous devons relier à la lumière d'où il émane, signe que nous rendons lumineux en l'interprétant. Nulle trace non plus de panhédonisme dans cette mystique des « plaisirs divins ». La fin de ce plaisir n'est pas de nous délecter, mais de nous guider. Il reste au service du pur amour. On ne le poursuit pas en vue d'en jouir, mais uniquement parce qu'il nous manifeste le dessein de Dieu. » [32].

La consolation-plaisir n'est-elle jamais refusée aux prières du retraitant ?

Je regrette de faire de la peine à M. Bremond et à ses admirateurs ! Mais le souci de la vérité m'oblige à relever dans cette description de la consolation au moins trois *à côté*.

1° Admettons qu'il ne s'agisse que d'une grâce commune dans les « Règles sur la consolation, qui conviennent davantage pour la première semaine », saint Ignace ne dit pas pour autant que cette grâce n'est jamais refusée aux prières de l'exercitant. Il

1. Cette affirmation n'empêchera pas M. Bremond de dire [184] qu'avec la théorie ignatienne des consolations « nous sommes évidemment, non pas sur le plan mystique, au sens rigoureux du mot, mais sur le plan hypermystique des grâces extraordinaires et sensibles..., des grâces actuelles spéciales... »

enseigne tout le contraire et donne aux âmes de bonne volonté, qui se verraient refuser cette grâce, de paternels conseils, pour qu'elles patientent, sans perdre courage. C'est l'objet de la 7e, de la 8e, de la 9e, de la 10e de la 11e Règle[1].

Je ne citerai ici qu'une partie de la 9e, où Dieu Notre-Seigneur nous est montré comme

1. Une traduction inexacte et une mauvaise ponctuation des deux phrases qui composent la huitième Règle ont pu donner lieu à une méprise. « *Ille qui est in desolatione, laboret ut persistat in patientia,... et cogitet se cito esse consolandum : adhibendo diligentias contra ejusmodi desolationem...* » Ce qu'il faut traduire ainsi : « Celui qui est dans la désolation doit travailler à rester ferme dans la patience, et penser (espérer) que la consolation viendra bientôt : *en attendant*, qu'il mette tous ses soins à réagir contre la désolation... »

En traduisant : « Il faut aussi penser que la consolation ne tardera point à venir, *si* l'on emploie les moyens prescrits » on fait un contre-sens ; on n'a pas saisi le sens du *gérondif* ignatien : « *poniendo* diligentias, *adhibendo* diligentias... » Entre toutes les particularités du style de saint Ignace, écrit le P. José Salveras, la plus fréquente — celle dont il use constamment dans tous ses écrits — c'est l'emploi du gérondif pour unir deux propositions *coordonnées* (non pas subordonnées), là où la construction normale demanderait que le verbe fût à l'indicatif ou au subjonctif, avec une conjonction *coordinative* ou sans conjonction aucune. Combien de passages des *Exercices* seraient rendus plus clairs par cette seule substitution !

Prenons par exemple la conclusion si connue du *Principe* et *Fondement* : « *unice desiderando et eligendo ea quæ magis conducunt ad finem...* » A la construction ignatienne substituons celle que nous venons d'indiquer, nous aurons : « *adeo ut non velimus..... sed unice desideremus et eligamus, etc...* » (*Manresa*, annot. 1° 1925, p. 25.)

De même à la fin du *Tertius binarius* de la méditation des trois classes : « *interea vult reputare quod omnia relinquat... ; vires intendendo, ut neque illam rem... velit, etc...* », le gérondif est équivalent à un indicatif : *et vires intendit*.

Même remarque pour le *discurrendo* et l'*eligendo* du *tertium* (*Primus modus ad faciendam bonam electionem*). Ils sont équivalents, non pas à ut *discurram* et à ut *eligam*, mais simplement à *et discurrere* et à *et eligere* : Demander... puis discourir et choisir. Ainsi, *adhibendo diligentias* est équivalent à : *et adhibeat diligentias;* en attendant, qu'il mette tous ses soins : les deux propositions sont coordonnées et non subordonnées.

maître absolu de ses dons, maître de les accorder ou de les refuser, — toujours s'il le veut — pour des motifs dont il est le seul juge :

« ...La seconde cause pour laquelle nous nous trouvons dans la désolation est que Dieu veut nous éprouver, pour voir (ou nous faire voir) combien nous valons, et jusqu'où nous irons dans son service et pour sa gloire, sans un tel salaire de consolations et de grâces intenses. »

« La troisième cause est qu'il veut nous donner cette vraie connaissance et cette conviction par laquelle nous sentions intimement qu'il ne dépend pas de nous d'acquérir ou de retenir une grande dévotion, un véhément amour, des larmes, ni aucune consolation spirituelle, mais que tout cela est un don et une grâce de Dieu Notre-Seigneur ; et il veut par là nous ôter la prétention de placer, pour ainsi dire, notre nid dans une maison qui n'est point à nous, laissant aller notre esprit à quelque sentiment d'orgueil ou de vaine gloire, nous attribuant à nous-mêmes la dévotion et les autres parties de la consolation spirituelle. »

Voilà d'excellentes réflexions à faire toujours, surtout dans le cas d'une désolation persistante, et tout en prenant les moyens pour la combattre et l'abréger.

Les consolations sont-elles toujours des grâces communes ?

2° Les consolations dont saint Ignace parle dans les *Exercices*, ne sont pas toujours, tant s'en faut, des grâces communes !... Il le dit clairement dans la 8e Règle du *Discernement des esprits*, deuxième semaine :

« Lorsque la consolation a lieu sans nulle cause qui a précédé, encore qu'elle soit à l'abri de l'illusion, puisqu'elle ne procède que de Dieu seul, néanmoins la personne spirituelle à qui Notre-Seigneur l'accorde doit user de beaucoup de vigilance et d'attention pour discerner le temps propre de cette consolation actuelle du temps qui la suit, où l'âme encore fervente continue à sentir la

faveur et les restes de la consolation déjà passée. Car souvent dans ce second temps la personne en question, s'appuyant sur ses propres habitudes, sur ses conceptions et ses jugements pour raisonner par elle-même, il peut arriver que soit le bon esprit, soit aussi le mauvais, concoure à lui faire prendre des déterminations et former des desseins qui ne viennent pas immédiatement de Dieu, Notre-Seigneur. C'est pourquoi il est nécessaire de les discuter avec beaucoup de soin, avant de leur donner un plein assentiment et de les mettre à exécution [1]. »

La consolation n'est-elle par essence que plaisir ?

3° M. Bremond ne serait-il pas encore *à côté* quand il affirme si péremptoirement que pour saint Ignace la consolation n'est par essence que plaisir, qu'elle n'est pas en soi lumière, qu'elle n'apprend rien à celui qui la reçoit, qu'elle ne fait qu'indiquer une résolution à prendre? etc...

Je ne connais aucun commentateur des *Exercices* qui enseigne cela.

Notre critique qui a pris à partie, si âprement, le P. Achille Gagliardi, un des introducteurs de « ce monstre qu'on appelle *la prière pratique* » (!!!) n'a-t-il pas lu son magistral commentaire des Règles du discernement des esprits?

Le commentateur pose cette question : « Comment le démon, se transfigurant en ange de *lumière*, peut-il exciter des motions spirituelles, qui semblent venir du bon esprit ? » (p. 156).

« Les motions intérieures, répond-il, s'adressent et à l'intelligence et à la puissance affective... Le démon peut faire miroiter devant l'imagination toute une fantasmagorie et par là induire l'intelligence en de multiples erreurs. C'est ainsi que le démon se transfigure en ange

1. On voit une fois de plus que pour saint Ignace, il n'y a de *pleine* assurance *que* dans la consolation qui vient *immédiatement* de Dieu.

de *lumière*, semblant enrichir l'intelligence de vérités, en réalité l'appauvrissant par des tromperies. L'action consolante du bon esprit sur l'intelligence est toujours enrichissante.

« Sans aller jusqu'aux fausses apparitions, aux fausses révélations, aux fausses prophéties, le démon peut encore faire tirer de fausses interprétations de l'histoire. C'est le grand illusionniste. Il est le singe du bon esprit messager de la vraie lumière. »

Fort bien! la pensée de ces commentateurs est claire, mais n'a-t-elle pas trahi la pensée de saint Ignace? Non, elle n'a fait que la traduire.

La Règle 8 du Discernement des Esprits, 2e semaine, ne vise-t-elle pas des consolations, qui en elles-mêmes sont des lumières et des connaissances? *varia proposita et consilia.*

Dans la Règle 8, il s'agit de « suggestion de bonnes pensées », suggestion qui est le fait du mauvais esprit, en l'occurrence, c'est vrai: mais il imite le bon esprit, qui agit de même, pour une bonne fin.

La Règle 8 nous entretient encore de suggestion de pensées. Le mot pensée est répété trois fois; et il s'agit bien de pensées inspirées par le bon ou le mauvais esprit.

De même dans la Règle 4 où il est question de pensées bonnes et saintes suggérées, pour tromper l'âme, par le mauvais ange, qui se transfigure en ange de lumière.

Or, toutes ces suggestions rentrent sous le terme de *consolations*. Règle 3.

Dans les règles du *Discernement*, 1re semaine, je relève seulement le signalement très clair des consolations-lumières par l'expression *inspirationes*

1re Règle; et par cette autre : *augmentum fidei.*

J'appelle consolation toute augmentation (intense) de foi, etc... Est-ce que cette augmentation va sans lumière?

Dans *La Guide ou Directoire des vrais Exercices spirituels*, je lis les lignes suivantes destinées à expliquer ce qu'il faut entendre par *consolation* dans le deuxième temps de l'élection. « Cette consolation a diverses parties, comme paix et repos intérieur, joye spirituelle, *lumière* et une *claire connaissance* des choses divines, une *élévation d'esprit* en Dieu... et autres semblables effets qui sont du bon esprit. »

Au contraire la désolation est une tristesse et trouble d'esprit, une imagination vagabonde sur les mondanités, etc... (p. 327).

A propos de l'oraison après l'élection faite, « si le retraitant sent confirmer son esprit en l'élection déjà faite, par quelques *motifs* et *illuminations* envoyées d'en haut... c'est un très bon indice » (p. 352).

Du reste saint Ignace parlait d'expérience.

A la fin de sa vie, comme à Manrèse, il fut inondé de ces consolations-lumières. Ce ne sont pas simplement des touches passagères, c'est un état. — Pendant qu'il rédigeait les *Constitutions* il notait jour par jour les *clartés célestes* et les visites dont Dieu le favorisait, ses révélations, visions, inspirations...

« On voit dans ces notes, dit le P. Cavallera... comment son esprit fut illuminé de révélations presque continuelles touchant la T. S. Trinité, la divine Essence, les processions, propriétés et aspirations des trois adorables Personnes, tantôt par des illustrations intimes, tantôt par

des figures extérieures et sensibles. Ces grâces n'étaient pas passageres, ni de courte durée, mais persévéraient des jours entiers, le poursuivant dans sa cellule, à table, au dedanset au dehors de la maison : elles le laissaient ravi, hors de lui, comme un homme dont le corps seul est en ce monde, et l'âme déjà au ciel » (p. 317, *ibid.*).

V

LA CRITIQUE DU TROISIÈME TEMPS

Il est d'apparence moins immédiatement mystique, le troisième temps où..... mon âme, ne se trouvant stimulée ni par les bons esprits ni par les mauvais, « emploie ses puissances naturelles librement et tranquillement » (La prière préalable, 3e *punctum*).

1. *Ponere in animâ meâ.*

« Mais, je ne dois pas m'en tenir là. Tout en poursuivant cet effort intellectuel, je demanderai à Dieu « qu'il veuille mouvoir ma volonté *velit movere* et mettre en mon âme ce que je dois faire... *et ponere in animâ mea id quod facero debeo* »[1]. Ici M. Bremond tourne court, sans compléter la phrase et sans citer aucun commentaire; Ignace ajoute : « *circa rem propositam, quod sit magis in laudem et gloriam suam, discurrendo bene et fideliter intellectu meo, et eligendo*[2] *conformiter*

1. La prière préalable. *Tertium punctum.*

2. N'est-ce pas énerver la force et même fausser le sens de ces deux gérondifs que de gloser, comme le fait le P. Roothaan : « *petere... discurrendo, id est ut discurram... et ut eligam*, demander à Dieu la grâce de bien discourir »? Non, mais demander,... tout en discourant : *obsecrare, ...adhibito nihilo secius pio fideique intellectûs mei ratiocinio.* » *Vulgate.*

ad suam sanctissimam et bene placentem voluntatem. Je demanderai à Dieu de me mettre dans l'âme ce que je dois faire relativement à la chose proposée, de façon qu'il lui en revienne plus de gloire; de mon côté je délibérerai en faisant un bon et loyal usage de ma raison, puis je choisirai conformément à sa très sainte volonté et à son bon plaisir. »

Même complétée, avouons-le, la phrase ne laisse pas d'offrir quelque obscurité. Pour la tirer au clair, consultons le P. Roothaan qui lui aussi a multiplié les « qu'est-ce à dire? » et s'est efforcé d'y répondre.

1° Est-ce que « mouvoir la volonté » demande-t-il, ne fait pas double emploi avec « mettre dans l'âme... ». Il répond que non : mouvoir la volonté est préalable. J'ai besoin de vouloir surnaturellement, non seulement pour choisir ce qui me sera apparu comme préférable, après réflexion aidée de la grâce, mais déjà pour me mettre à bien réfléchir.

2° A l'antique version qui au lieu de « mettre dans l'âme » porte « suggérer », Roothaan préfère l'original. « Mettre dans l'âme, dit-il, n'explique pas seulement une influence s'exerçant sur l'esprit, par l'octroi d'une lumière spéciale, mais aussi une influence étendue à la volonté par le surcroît d'un attrait : moyennant quoi la chose à choisir sera mise dans l'âme tout entière. »

Nous verrons plus loin si « mettre dans l'âme » n'est pas en définitive synonyme de suggérer à l'esprit, à la fine pointe de l'esprit[1].

1. Quant à l'expression *movere voluntatem*, elle est susceptible de plusieurs explications Cf. Saint Thomas. Ia IIae Q. 80. 1. « *Voluntas moveri potest ab objecto et ab illo qui proponit hujusmodi objectum...* »

« Quoi qu'il en soit, interrompt M. Bremond, c'est demander en plein *tempus tranquillum* que la tranquillité cesse... et qu'une grâce d'attrait et de lumière m'apparaisse enfin, me mettant dans l'âme ce qu'il faut choisir... C'est-à-dire que le troisième temps se confond tôt ou tard avec le second. Vous aurez beau, en effet, peser indéfiniment le pour et le contre, vous ne devinerez jamais de vous-même le choix que d'avance Dieu a fait pour vous... A moins d'un signe surnaturel qui m'avise du contraire, le moyen de savoir si je n'aurais pas la vocation d'Abraham (plutôt que la vocation de saint Paul au célibat), le moyen de savoir si Dieu veut que j'abandonne ce riche bénéfice pour entrer chez les jésuites ? Bref de deux choses l'une : ou bien le troisième temps est un mythe, ou bien lorsque se réalisent et se manifestent les conditions qui le définissent, à savoir l'absence totale des motions et des lumières divines, l'élection est impossible. »

Je réponds à M. Bremond qu'une fois de plus il joue sur les mots : il n'y a jamais dans le troisième temps, si tranquille qu'il soit, absence totale de motions et de lumières venues d'en haut : les grâces ordinaires sont toujours là, donnant un caractère surnaturel aux réflexions, aux délibérations, et finalement au choix[1].

1. C'est bien ainsi que l'entend le P. Fouqueray, rangé, le pauvre ! parmi les *ascéticistes* (!) par M. Bremond, qui cite de lui les lignes suivantes : « De ces trois temps *le plus ordinaire et le plus sûr* est quand l'âme tranquille se trouve en pleine possession d'elle-même. Indifférente à tout ce qui n'est pas sa fin dernière, elle considère, avec le secours de sa *seule raison* (aidée de la grâce ordinaire, bien entendu !) jusqu'à quel point le choix ou l'abandon de l'objet proposé peut être utile à son salut et à la gloire de Dieu, puis elle se décide pour le parti vers lequel sa *raison* (aidée de la grâce..., etc.) penche le plus, sans avoir nul égard à la sensualité. » *Hist. de la Compagnie de Jésus en France*, Paris, 1910, p. 86. « Aux oubliettes, les deux premiers temps, conclut ironiquement l'abbé Bremond. Comme il vous plaira, mais est-ce bien là ce qu'enseigne saint Ignace ? » (184).

Oui, Monsieur... Il suffit de le lire avec des yeux clairs.

Les signes surnaturels ne sont pas requis pour le troisième temps

Mais il peut y avoir absence totale « de *signes* surnaturels, de grâces actuelles spéciales, extraordinaires qui fassent connaître la volonté divine ».

Ces sortes de signes et de grâces, c'est M. Bremond qui les requiert frauduleusement pour le troisième temps, mais non pas saint Ignace ni aucun de ses commentateurs.

Notre critique s'entête donc à ramener ce temps où l'intellect « précède et présente des raisons à la volonté » aux deux premiers où « la volonté précède et où l'intellect suit » (*La Guide*).

Le nœud de la question.

Ce qui a été pour lui la pierre d'achoppement c'est le « *tertium* » de la première Méthode. L'expliquer à fond ne sera pas un hors-d'œuvre — Là est le nœud de cette question qu'on semble avoir embrouillée à plaisir.

Avant d'aborder le travail des réflexions, caractéristique du troisième temps, je suis donc invité à demander à Dieu de « *mettre* dans mon âme, « *ponere in anima mea* » de *suggérer* à mon âme « *suggerere animæ meæ* » (antique version), ce que je dois faire. Il s'agit bien d'une grâce de lumière : *A Deo lucem petere*, ainsi que le dit une note marginale de la version littérale du P. Roothaan.

Une page du P. Surin nous paraît expliquer à souhait la pensée exprimée ici par saint Ignace[1] : « Il y a deux voies, dit-il, par lesquelles l'Esprit Saint conduit intérieurement les Saints : l'une par le sentiment et le goût de la volonté, et

1. Il répond à l'objection : « Il est dit de saint Ignace.... qu'il suivait non l'instinct et le goût de la volonté, mais le jugement de la raison. » *Questions sur l'amour de Dieu*, liv. II, ch. IX.

Saint Ignace, d'après Surin, guidé par les lumières plutôt que par les goûts.

l'autre par les lumières données en l'intelligence. »

« Saint Ignace était guidé par les lumières plutôt que par des touches affectives ; ou bien il ne se réglait pas par le goût, mais par les lumières surnaturelles. Or, je dis que cette conduite de consulter la lumière divine dans son intérieur, ou le mouvement du Saint-Esprit, est la route ordinaire des Saints et que d'en éloigner les âmes c'est les éloigner de la conduite surnaturelle pour les livrer à leur propre raison.

« Il est vrai qu'il faut donner à cela les tempéraments nécessaires, et prendre les règles que les pères spirituels donnent pour le discernement des esprits. Mais, pour éviter les illusions, il ne faut pas renvoyer tout à la raison (raisonnante), qui n'est jamais aussi abondante en lumières divines comme est la *simple intelligence* éclairée par le Saint-Esprit. Il faut remarquer que, par la raison, je n'entends pas la vérité et bonne lumière que Dieu a gravée en nous, mais ce qu'on appelle raisonnement et faculté d'inférer l'inconnu de ce qui est déjà connu... Pour le reproche que l'on fait à notre doctrine, que nous méprisons les choses raisonnables, nous disons seulement que *nous préférons* la lumière que le Saint-Esprit communique à la *simple intelligence*, aux raisonnements de l'entendement[1]. Il serait trop long de rapporter ici tous les textes de saint Paul et des livres spirituels qui enseignent cette doctrine. »

1. Ce n'est donc pas une exclusion méprisante du raisonnement ; ..... il vient à sa place et doit jouer son rôle : *bene et fideliter discurrendo intellectu meo.*

Saint François de Sales et « la suprême pointe de la raison ».

En fait de livres spirituels, je ne citerai que le *Traité de l'Amour de Dieu* où saint François de Sales, lui aussi, a sur la distinction entre la simple intelligence et la raison, des pages lumineuses qui jettent une vive clarté sur cette question des trois temps de l'élection. I, pp. 67, 68. Après avoir dit qu'au Temple de Salomon, il y avait, au delà des trois parvis (parvis des Gentils, parvis des Israëlites, parvis des prêtres) le sanctuaire ou Saint des Saints :

« Notre âme, ajoute-t-il, est le vrai temple du grand Dieu.. En ce temple mystique, il y a aussi trois parvis qui sont trois différents degrés de raison : au premier nous discourons selon l'expérience des sens; au second nous discourons selon les sciences humaines; au troisième, selon la foi ; et enfin, outre cela, il y a une certaine éminence et suprême pointe de la raison et faculté spirituelle, qui n'est point conduite par la lumière du discours, ni de la raison, mais par une *simple vue* de l'entendement et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce et se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu. De sorte que l'âme voudrait presque fermer les yeux, soudain qu'elle a commencé à voir la dignité de la volonté de Dieu, afin que, sans s'occuper davantage à la considérer, elle pût plus puissamment et parfaitement l'accepter et, par une complaisance absolue, s'unir infiniment et se soumettre à elle.

« En la partie supérieure de la raison, il y a deux degrés, en l'un desquels se font les *discours* qui dépendent de la foi et lumière surnaturelle, et en l'autre se font les simples acquiescements de la foi, de l'espérance et de la charité.

« L'âme de saint Paul se sentit pressée de deux divers désirs, l'un desquels fut d'être délié de son corps pour aller au ciel avec Jésus-Christ, et l'autre, de demeurer en ce monde pour y servir à la conversion des peuples ; l'un et l'autre désir étaient sans doute en la partie supérieure, car ils procédaient tous deux de la charité ; mais la réso-

lution de suivre le dernier ne se fit pas par discours mais par une simple vue et un simple sentiment de la volonté du Maître, à laquelle la seule pointe de l'esprit de ce grand serviteur acquiesça, au préjudice de tout ce que le discours pouvait conclure [1]. »

Les termes mêmes employés par saint Paul (*ad Philip.*, I, 22), nous invitent ou du moins nous autorisent à les interpréter dans le sens d'une véritable *élection* : d'abord l'apôtre ne sait quel parti prendre ; il hésite dans la préférence à donner à l'un ou à l'autre des deux désirs qui le pressent : « *quid eligam ignoro... coarctor e duobus* ». Puis, sous le coup de la lumière et de la motion divine, il acquiert une telle certitude que Dieu veut la prolongation de son apostolat, qu'il donne, sans plus balancer, son acquiescement : « *Confidens scio quia manebo.* » N'est-ce pas, en d'autres termes, ce que dit saint Ignace à propos du *premier temps*, où « l'âme, sans douter, ni pouvoir douter, va à ce qui lui est montré? »

S'ensuit-il que, l'acquiescement une fois donné, la raison n'ait aucun rôle à jouer? Saint François de Sales, comme le *Directoire*, XXVIII, 5, lui assigne une sorte de contrôle pour « considérer les motifs et raisons » de l'acquiescement préalable.

Le saint saint éclaire sa pensée par une de ces comparaisons pittoresques dont il avait le secret :

1. Au préjudice de tout, c'est-à-dire par un jugement, un *oui* préalable à tout... : *præ judicium*.

M. Bremond, VII, 56-60, a fait violence à tous ces passages pour en tirer une confirmation de sa théorie de la *prière pure*... On voit, surtout par l'exemple de saint Paul, qu'il s'agit de tout autre chose.

Acquiescement de la fine pointe de l'esprit et discours de la raison.

« Ainsi que nous voyons que les avocats au barreau disputent avec beaucoup de discours sur les faits et droits des parties, et que le Parlement ou Sénat résoud d'en haut toutes les difficulté par un arrest, lequel étant prononcé, les avocats et auditeurs ne laissent pas de discourir entre eux sur les motifs que le Parlement peut avoir eus ; de même, Théotime, *après que les discours et surtout la grâce de Dieu* ont persuadé à la pointe et suprême éminence de l'esprit d'acquiescer par manière d'arrêt, l'entendement ne laisse pas de *discourir derechef* pour considérer les motifs et raisons[1]. Mais cependant les discours

1. D'après M. Bremond, cette distinction entre l'*animus* et l'*anima*, c'est-à-dire entre le moi de surface des puissances et la fine pointe, ou centre, ou cime, ou partie supérieure de l'âme aurait été suggérée à saint François de Sales par la lecture de Tauler.... « plus directement par le franciscain Benoît de Canfeld. » *Mél. des Saints*, VII, p. 50.

Passe pour Tauler ! mais Benoît de Canfeld ? comme si ce grand ami de M. Bremond, quiétiste avant la lettre mis à l'index en 1689, n'avait pas été tenu en suspicion par l'évêque de Genève, qui en avait interdit la lecture à la Visitation et qui ne devait guère s'en inspirer pour sa spiritualité personnelle !

La doctrine de la fine pointe n'est pas une doctrine réservée « à la mystique franciscaine, salésienne et bérullienne ».

Saint Pierre Canisius réédita Tauler en 1543, et M. Bremond ne prétendra plus que saint Ignace en a interdit la lecture dans ses Constitutions ! Le P. de Guibert lui a appris (*R. A. M.* avril 1929) que l'ordonnance prescrivant de lire Tauler (comme Harphius et Ruysbroeck) avec discernement, n'est pas de saint Ignace mais de Mercurian !

Pourquoi donc Ignace n'aurait-il pas lu dans Tauler, ou ailleurs, la distinction de l'*anima* et de l'*animus* et ne l'aurait-il pas mise à profit ?

Il semble bien que *anima* a le sens que lui donne Tauler (*fond* de l'âme, pointe de l'âme, ce qu'il y a d'*anonyme* et de plus intérieur en nous) dans les passages suivants des *Exercices* : « non abundantia scientia satiat *animam*. » Annot. 2. « reddendo *animam* quietam et pacificando illam ». Discr. Sp. 1ª Hebd. Reg. 3.

« Quanto magis *anima* nostra reperit se solam, tanto se reddit aptiorem ad appropinquandum Creatori..... eumque attingendum. » 20 Annot.

Même sens dans le mot « *intellectus* » opposé à « ratiocinatio », comme ci-dessus dans le passage de saint François de Sales. Annot. 2. Les P. P. Louis du Pont, Alvarez de Paz et le Gaudier parlent fréquemment de la fine pointe de l'âme, *apex mentis*, *fundum animæ*.

se font au parquet et barreau de la portion supérieure de l'âme, et les acquiescements, en haut, au siège et tribunal de la pointe de l'esprit. »

Ces « discours qui se font au barreau de la portion supérieure de l'âme », et qui ne viennent qu'en second lieu dans les élections du premier et du second temps, ont le rôle capital dans celles du troisième. Dieu est supplié, sans doute, de mouvoir la volonté et de « mettre dans l'âme ce qui doit être choisi pour sa plus grande gloire ». Mais cette prière peut bien ne pas obtenir manifestement son effet. Si elle l'obtient, il y aura toujours une grande différence entre la lumière alors versée et celle qui inonde l'âme au premier temps. Ce n'est pas un phare qui est supposé s'allumer à la fine pointe, mais un simple flambeau, voire une veilleuse, dont la flamme vacillante incline la volonté, mais ne la subjugue pas. D'ailleurs, si l'âme a quelquefois conscience alors d'être éclairée par Dieu, cette conscience peut faire défaut, ainsi que toute espèce de consolation sensible.

Le seul moyen laissé à l'âme pour découvrir la volonté de Dieu, c'est de « discourir selon la foi au parquet et barreau de la raison »; « *discurrendo bene et fideliter.* »

La prière d'offrande après l'élection.

L'élection faite, que l'exercitant se mette en prière pour l'offrir à Dieu.

« Durant cette prière, s'il *sent* confirmer son esprit en l'élection déjà faite par quelques motifs et illuminations envoyées d'en haut, comme si Dieu approuvait ce qui s'est fait, et promettait des forces pour l'accomplir, c'est un très bon indice, et doit être tenu pour le Sceau de toute l'élection... S'il n'arrive rien de remarquable en la prière

soit en affection ou en l'*intellect* et que la volonté de celui qui choisit persévère en la résolution, il ne faut point révoquer en doute l'élection, il est à croire que *Dieu a voulu que son intention ait été découverte par le discours de la raison* ». *La Guide...*, ch. XXXII.

VI

J. P. CAMUS EN VAIN APPELÉ A LA RESCOUSSE

Sentant tout le premier combien son interprétation des règles de l'élection était peu solide, M. Bremond a voulu lui donner des étais ! Il n'a pas osé se prévaloir directement de saint François de Sales, tant la ressemblance est évidente entre les théories du *Traité de l'amour de Dieu*, livre VIII, et les règles ignatiennes du troisième temps de l'élection ; il est allé chercher « un petit livre peu connu » qui, d'après lui, serait la « critique implicite et impitoyable de ces mêmes règles », petit livre dû à la plume féconde de J.-P. Camus, évêque de Belley : *De la volonté de Dieu, Secret ascétique*, Paris, 1638.

D'après notre critique, qui prétend le résumer brièvement *en deux points*, Camus affirmerait que « sauf une ou deux fois dans la vie, l'élection est inutile, dangereuse même... Songer à la minute prochaine est temps perdu, curiosité, ambition, phobie... Ni le premier temps de saint Ignace, ni le second, ni le troisième, si tant est que le troisième soit différent du second » (*Premier point*).

Ce que je vais dire est grave ; mais enfin, il est des responsabilités qu'il faut savoir prendre quel-

quefois. Je l'ai lu ce *Secret ascétique*, et sachant ce qu'il convient de penser des audaces de M. Bremond, même quand il prétend traduire et citer exactement, je l'ai relu de la première à la dernière ligne. Or, j'affirme sur l'honneur n'avoir trouvé, ni explicitement ni implicitement, rien qui ressemble à ce que M Bremond résume dans son *premier point* ; j'affirme qu'il n'est pas question une seule fois des trois temps de l'élection ignatienne, et que nulle part dans le livre, Camus n'a écrit que l'élection est « inutile, dangereuse même, sauf une ou deux fois dans la vie ».

Le secret ascétique n'est pas la critique impitoyable des Règles de l'élection.

Je ne propose pas de déposer aux Bureaux de la *Vie Spirituelle*, un billet de mille francs à gagner par M. Bremond, s'il prouve que je ne dis pas la vérité : je ne dispose pas d'une pareille somme ! Mais je maintiens hardiment mon dire : le *Secret ascétique* n'est pas la critique impitoyable des règles ignatiennes de l'élection. Il ne l'est ni implicitement, ni explicitement ; à moins que garder le silence sur une théorie ne soit en faire impitoyablement la critique implicite. L'ami de saint François de Sales, pas plus que François lui-même, ne traite ni du premier, ni du second temps[1]. Il est foncièrement d'ac-

1. Et pourquoi en parlerait-il ? Les commentateurs jésuites les signalent à peine, surtout le premier. Le second est d'une pratique délicate et suppose que l'exercitant ou du moins le directeur excellent dans le discernement des esprits.

Les règles que saint Ignace a données à ce sujet permettent de discerner d'abord si ce qu'on prend pour consolation ou désolation répond bien à la véritable idée qu'on doit s'en faire, et si les mouvements que l'on ressent proviennent en réalité du bon esprit ou du mauvais. Ce premier discernement vous a donné, je suppose, la conviction que vous êtes sous l'influence du bon esprit, et voici une détermination à prendre : serez-vous ou ne serez-vous pas religieux ?

Une fois, deux fois, trois fois et davantage, vous dites oui

cord avec le troisième temps, mais il n'emploie pas cette expression pour désigner ce que l'âme doit faire pour choisir en conformité avec la volonté de Dieu.

Dans tout le traité, il n'est question qu'une fois de saint Ignace, et c'est pour le porter aux nues. Qu'on en juge :

Saint Jean d'Avila et saint Ignace.

« Le saint personnage Jean Avila, de qui nous avons des œuvres spirituelles de si grande édification, et qui nous font connaître ses grandes lumières aux choses intérieures, ayant dressé une compagnie de prêtres fort vertueux pour le service de la gloire de Dieu, qui promettait de faire en son progrès de grands services à l'Eglise, se retira pourtant de cette entreprise et empêcha que cette congrégation ne se dilatât et se répandit en divers lieux, aussitôt qu'il eut vu les grandes bénédictions que Dieu répandait sur cette céleste société que saint Ignace de Loyola instituait, en même temps que la sienne commençait à répandre une bonne odeur en Jésus-Christ par tout son voisinage.

« A votre avis, fit-il si mal, de ne pas suivre sa pointe et de n'achever pas le bâtiment dont il avait jeté de si beaux fondements? Qui oserait sans témérité blâmer la

à cette proposition : et ce oui vous laisse l'âme dans la paix.

Au contraire, chaque fois que vous êtes sous l'influence dûment constatée du mauvais esprit, c'est une réponse négative que vous faites. La pensée d'entrer en religion vous trouble et vous attriste.

Voilà ce que saint Ignace appelle « l'expérience des consolations et des désolations, l'expérience du discernement des divers esprits », à la suite de laquelle on peut se dire moralement certain de faire un choix conforme à la volonté de Dieu, si l'on se décide dans le sens du bon esprit.

Le principe subjacent à tout ce travail est celui-ci, et ce n'est pas saint Ignace qui l'a inventé : « un esprit accueille paisiblement ce qui lui est conforme et repousse ce qui lui est contraire ».

Tout cela est vrai sans doute, mais passablement compliqué. On conçoit que Camus ne se soit pas livré à ces délicates analyses et qu'il ait gardé sur le second temps de l'élection un silence prudent! Du reste, à en croire Bossuet, la « précision » n'est pas son fait. Edition Guillaume, IX, p. 519.

modération d'un si vertueux homme, dont la mémoire est précieuse, comme celle d'un parfum répandu, et dont les actions aussi bien que les écrits sont en estime parmi les meilleurs juges ? Cependant, il arrête le cours impétueux d'un fleuve qui promettait de réjouir la cité de Dieu, s'il eût répondu à la beauté de la source. Disons que la volonté de Dieu s'est trouvée dans sa retenue, aussi bien que dans la ferveur et l'activité de ce grand Géant spirituel (ainsi appelait-il le bienheureux Ignace) qui, s'avançant à grands pas, a répandu sa compagnie par toutes les parties du monde. » (XXIII.)

Cet exemple est cité par J.-P. Camus dans un chapitre intitulé : « Résister à la tentation de faire tout le bien qui se présente », où il entend montrer que le *Secret ascétique* qu'il préconise, pour choisir dans le sens de la volonté de Dieu, n'est pas de faire tout le bien possible, sans se demander si la *gloire de Dieu* ne requerrait pas de certaines omissions. C'est la charité, aidée de la prudence, qui montrera (comme dans le cas de Jean d'Avila) le meilleur parti à choisir[1].

Saint Ignace dit-il donc autre chose? et n'est-ce pas tout à fait l'attitude qu'il signale au troisième temps ?

1. « Quand la charité bouillonne dans un bon cœur, elle le pousse sans cesse à faire le bien..... C'est par elle aussi que nous apprendrons tantôt à omettre et tantôt à embrasser une occasion de bien faire... (ce qui suppose qu'on s'est fait indifférent !). Elle sait agir, elle sait cesser aussi, car quelquefois elle omettra de faire un bien en son temps pour le faire plus opportunément et plus avantageusement pour la gloire de Dieu en un autre.....

« Il ne faut pas craindre de tomber par cette règle (de la charité et de la gloire de Dieu à consulter) dans la fainéantise, ni de violer ces conseils sacrés de faire le bien tandis que nous en avons le temps, parce que celui qui a le choix de faire ou de ne pas faire quelque bien, aura l'intérêt de Dieu devant les yeux et non pas le sien propre. S'il fait quelque remise, ce sera pour quelque sujet de plus grande importance. » Camus, *ibid.*

L'évêque de Belley montre de même que

« le secret de choisir ce que Dieu veut n'est pas de loger toujours et par une règle générale la volonté de Dieu dans les souffrances, dans les travaux, dans les privations, sans aucune exception ni pondération. C'est un principe qui manque à tout propos. »

« En apparence, cela est fort spirituel et fort parfait de choisir toujours les choses désagréables à la nature et fuir les agréables. Mais quand il faut en venir à l'effet, il se trouve que c'est une belle feuille qui ne couvre aucun fruit. Car la vraie et raisonnable discrétion tout à coup renverse cette règle[1]. »

La vraie règle d'un bon choix.

Mais quelle est donc la règle de la vraie et raisonnable discrétion, quel est son secret pour choisir conformément avec la volonté de Dieu? Camus répond :

« Faire son élection sans autre motif que l'intérêt de Dieu, et choisir pour cela seul qu'il veut que l'on choisisse ; se désapproprier de tout particulier intérêt dans l'œuvre choisie, en la choisissant pour la gloire de Dieu, pour l'intérêt de Dieu, et non pour le nôtre... » (XV.)

« Tout ce qu'il y a à faire est de bien dresser notre intention... qui adresse toutes nos œuvres à la gloire de Dieu.. quand donc nous choisissons une chose indifférente, parce que Dieu veut que nous choisissions, nous ne choisissons pas absolument parce qu'il nous plaît de choisir, mais parce que Dieu veut que nous choisissions[2]... »

1. « Il ne s'agit pas, dit fort à propos le P. Matignon, de ne jamais se décider pour les choses attrayantes, ou contre le parti qui inspire de la répulsion, car le devoir peut être là. Il s'agit seulement d'être dans la disposition de ne pas se décider par ces motifs, de ne pas même les faire entrer en ligne de compte, si ce n'est qu'ils puissent contribuer à indiquer la volonté de Dieu. » *Retraite.* Voir mon tome II, Saint Ignace et le supplice de la salle, p. 184-187. *Exercices spirituels.* Indifférence.

2. N'avons-nous pas en tous ces conseils le résumé du *Préambule?*

« Dans toute bonne élection, il faut que l'œil de mon inten-

J.-P. Camus diffère-t-il de Saint François de Sales dans la question et en quoi ?

Camus lui-même s'est chargé de nous dire en quoi il s'accorde avec son savant ami, en quoi il en diffère.

1° Quant à l'opportunité et à la fréquence de l'élection.

Loin de dire, « sauf une ou deux fois dans la vie, l'élection est inutile, dangereuse même! », il énumère un certain nombre de circonstances — les mêmes que l'évêque de Genève — où elle a sa raison d'être :

« Saint François de Sales nous dit qu'aux petites occurrences, nous ne devons pas consumer à délibérer le temps qui serait beaucoup mieux employé à agir. Pour le regard des choses de plus grande conséquence, il conseille bien d'avoir recours à la priere, d'appliquer son intention à y penser sérieusement, et même de consulter des personnes prudentes et capables[1], comme par exemple au choix de la vocation, au dessein de quelque grande entreprise, de changement de séjour, de quelque grand voyage... » (*Secret ascétique*, XXII).

Est-ce que ces choses ne se présentent qu' « une ou deux fois » dans la vie ?

2° Quant à la nécessité « de se mettre en garde contre la tentation de faire élection à propos de tout, les deux amis pensent absolument de même mais alors que l'évêque de Genève traite de cette « tentation ennuyeuse », au cours d'un chapitre sur l'élection en général, l'évêque de Belley, en fait l'objet d'un chapitre particulier qu'il intitule :

tion soit simple et que j'aie uniquement en vue la fin pour laquelle je suis créé, c'est-à-dire la gloire de Dieu et le salut de mon âme, etc..... »

1. C'est en plein le troisième temps. Camus le critique-t-il « impitoyablement » ou même « implicitement » ?

« Tentation considérable ». Les idées et souvent les expressions sont identiques[1].

3° Quant à la méthode pour connaître la volonté de Dieu « la méthode qu'en donne saint François de Sales est trop brève, dit Camus. Les autres auteurs cités (Benoît de Canfeld, Laurens de Paris, Alphonse Rodriguez et Jérémie Diepol S. J.) tâtonnent à la paroi et leur conduite est tremblante »[2].

Camus, lui, ne tâtonne ni ne tremble, et il explique longuement son *Secret ascétique* : tout revient aux considérations suivantes : « Il est malaisé à une âme en qui la charité habite d'apprendre la volonté de Dieu sans s'y porter... toute la difficulté est de connaître la volonté de Dieu avec clarté et avec certitude aux choses indifférentes. En ces choses-là, la volonté de Dieu est que nous choisissions.

« La règle de sa volonté est notre choix, parce que nous choisissons par le motif de cette divine volonté, non de la nôtre propre.

1. « Le tentateur amuse l'âme à tout propos en de vaines consultations si elle fera ou ne fera pas quelque petit bien : il la tient en suspens entre le bien et le mieux, ou entre le plus et le moins, et outre la perte de temps il lui forge des entortillements frivoles qui causent d'étranges angoisses.... etc. », XXII.

2. Voilà un maître qui ne partage pas les tendresses de l'ami de Mme Guyon pour Benoît de Canfeld ! L'ami est bien obligé de l'avouer, mais on sent combien l'aveu lui coûte! Dans sa *Théologie mystique*, Camus vient de parler de « Trois sources assez troubles où quantité (de contemporains) ont voulu puiser. » Qu'est-ce qu'on trouve dans ces sources ? « obscurité....., notions incertaines et confuses, choses embarrassées, ambiguës, exorbitantes, termes extravagants ». « Je suis *presque* sûr, dit M. Bremond, que parmi ces contemporains maladroits Camus visé Benoît de Canfeld, harphien tout à fait insigne, et qui eut alors tant d'influence. » *Metaphys.*, VII, p. 147.

« Si notre intention est purifiée de tout intérêt personnel, notre choix ne sera autre chose que l'exécution de la volonté de Dieu. »

C'est précisément la conclusion du *Directoire* des *Exercices*, à propos du troisième temps. « Si l'exercitant a suivi les règles données et qu'aucune consolation ne soit intervenue, qu'il s'en tienne à ce qu'il a choisi. Nul doute que Dieu n'ait voulu que son bon plaisir se découvrît par l'exercice même de la raison. » (Ch. XXII, *fin*[1].)

1. Est-ce à dire que « le travail de l'élection a été confié à la seule raison naturelle ? » [186] Non pas. Rien ne s'est fait qu'avec le secours de la grâce. L'action surnaturalisée de l'âme et de ses puissances aboutit à un choix qui est le choix même de Dieu.

« *Directoire,* XXXVIII, 5.

« Laissant l'homme à lui-même, Dieu semble lui déclarer suffisamment qu'il n'a rien pour le présent à lui dire que ce que lui suggère la raison aidée de la foi. » Surin. *Dialogues spirituels*, t. II, l. VI, ch. II. Avignon, 1721, p. 278.

« Saint Ignace agissait lui-même conformément à ces règles, pendant qu'il travaillait aux Constitutions de la Compagnie, par exemple. Après sa mort, on a retrouvé des notes écrites par lui sur l'élaboration des articles concernant la pauvreté des maisons professes. Ces articles ont été rédigés après maintes délibérations intimes, accompagnées de prières ; « les *décisions* ont été *prises* » suivant la méthode du troisième temps. Orlandini. *Hist. Soc. J.*, lib. X, pp. 318, 319.

TROISIÈME PARTIE

OU LA DOCTRINE PRÉCÉDENTE EST CONFIRMÉE PAR QUELQUES EXEMPLES

I

Histoire de la vocation du P. Nadal.

Ce n'est pas pour enfoncer le poignard au cœur de M. Bremond que j'ai écrit ce titre, emprunté du premier au dernier mot, à l'excellent P. Rodriguez, une de ses victimes de prédilection ! C'est parce qu'il convient à souhait au sujet que je veux traiter .. Aussi bien mon premier exemple, la vocation du P. Nadal, m'a-t-il été suggéré par M. Bremond lui-même.

Après avoir résumé, d'après le P. Bernard, S. J., l'histoire de cette vocation : « c'est une jolie page, dit-il, qu'il faut lire dans le latin original ». J'ai suivi le conseil ; ce n'est pas seulement d'une jolie page que je me suis donné le régal, mais de dix pages in-8°, pleines d'humour et de verve, où Nadal décrit les péripéties, les alternatives, les transes par où il a passé, jusqu'à l'élection tourmentée, où il s'engage par vœu à entrer dans la Compagnie, si Ignace veut bien le recevoir.

Les citer presque *in extenso*, ces pages, en soulignant les interprétations fallacieuses, les insinuations perfides, les suppressions et réticences tendancieuses que M. Bremond s'est permises à leur sujet, c'est peut-être encore le meilleur moyen de faire saillir les défauts de sa cuirasse.

On verra :

1° Si la retraite de Nadal à Rome ne fut qu'une « comédie jolie, mais inutile » ;

2° Si Nadal n'y découvrit rien du tout, pour la bonne raison qu'il n'avait rien à y découvrir ;

3° Si sa vocation ne lui était que trop claire dès son arrivée ;

4° Si le cœur seul lui manquait, mais non la lumière ;

5° S'il ne peut s'agir, dans son cas, d'une élection au sens ignatien du mot, mais de ce que Lallemant appellera plus tard une seconde conversion ;

6° Si vraiment Ignace est seul ici, à « tâcher vaille que vaille de maintenir la construction première des *Exercices* qui fléchissaient déjà », c'est-à-dire, si « par entêtement à appliquer sa mystique de l'élection proprement dite (clef de voûte de ses *Exercices*), il ferme lui-même les yeux à une évidence surabondante ».

I. *Préludes de la vocation de Nadal et résistances qu'il lui oppose.*

L'opuscule intitulé : *Chronicon, Chronique* ou journal de Nadal, commence par raconter les préludes de sa vocation et les résistances qu'il y opposa *a principio vocationis suæ*, c'est-à-dire pendant sa vie d'étudiant à Paris, où il arriva en 1535.

« A Paris, écrit-il, j'ai connu le P. Ignace intimement, *familiariter*. Je l'avais vu auparavant à Alcala, mais sans

entrer en relations avec lui : j'y avais connu aussi les PP. Laynez, Salmeron et Bobadilla. Un jour, au sortir d'une maladie, qui m'avait conduit aux portes de la mort, je rencontrai Ignace au faubourg Saint-Jacques : je lui dis à quel grave péril j'avais échappé et la peur que j'avais eue de mourir. « Pauvre de vous ! me répondit-il, pour-« quoi cette peur ? » Et moi de riposter : « Quoi, vous ne « craignez pas la mort, vous, alors que le Christ lui-même « la craignait ? » Il répliqua : « La mort, voilà quinze ans « que je ne la crains plus ! »

« Sur le conseil du P. Miona, mon confesseur, je me rendais avec les Frères (Ignace et ses compagnons, chez les Chartreux où nous communiions le dimanche.

« Laynez vint me voir chez moi pour m'exciter à la piété. M'ayant trouvé occupé à lire Théophylacte, il m'entretint de l'interprétation mystique des Saintes Lettres. Visite sans résultat ; je n'y compris rien. Le P. Le Fevre n'eut pas plus de succès.

« Le P. Miona, mon confesseur, me poussait à aller du côté d'Ignace. Ma réponse était toujours la même : « Puisque vous n'êtes pas ignatien, vous, pourquoi vou-« lez-vous faire de moi un ignatien ? »

« Ignace avait aussi des vues sur moi... je me souviens qu'un jour, près de la porte Saint-Jacques, il me fit le récit des persécutions qu'il avait souffertes à Salamanque, des interrogatoires qu'il avait dû subir, etc... Pourquoi ces explications ? C'est qu'il pensait, je crois, qu'à cause de ces histoires, je n'avais pas confiance en lui : en quoi il se trompait.

« Il me conduisit une fois à la nouvelle petite église de Saint-Dominique, et là, sur les fonts baptismaux, il me lut une longue épître destinée à un sien neveu d'Espagne, pour l'inviter à quitter le monde et à prendre le chemin de la perfection.

« Voyant l'effet que produisaient sur moi l'épître et l'épistolier, le démon m'insuffla violemment un esprit tout contraire à celui que j'avais ressenti. — Quand nous fûmes sortis, et que nous étions arrêtés sur la place devant la porte de l'église, je dis à Ignace, en lui montrant le Nouveau Testament que j'avais à la main : « Le « voici le livre que j'entends suivre ; pour vous, je ne sais

où vous aboutirez, ne me parlez plus de tout cela, ne vous occupez plus de moi. » Ma pensée était celle-ci : « Je ne « veux pas me joindre à ces hommes-là. Qui sait s'ils ne « tomberont pas quelque jour aux mains des Inquisi- « teurs ? »

« Depuis lors, à Paris, je ne vis plus ni Ignace, ni aucun des siens. Je ne m'en suis plus occupé, je n'ai plus pensé à eux, je n'ai rien su de ce qui les concernait. »

Nadal continue à bavarder agréablement sur les différents incidents de sa vie, jusqu'à son départ pour Rome. Après avoir raconté comment il avait reçu à Avignon la prêtrise et le bonnet de docteur en théologie (1537) ; puis comment il était revenu à Majorque, sa patrie, et y avait vécu sept ans, presque toujours malade, mélancolique, misanthrope, à charge à lui-même... il rappelle quelle fut l'occasion de ce voyage à Rome où sa vocation va se décider.

II. *A la recherche de la volonté de Dieu.*

« Flux et reflux dans mon âme ! je cherchais le repos et le repos me fuyait, parce que j'avais tourné le dos à Dieu qui m'appelait. Et cependant, mon Dieu m'a rappelé une seconde fois, avec quelle suavité, quelle clémence ! C'est ce que j'ai commencé à comprendre, *comme j'ai pu*, voici à quelle occasion. — Un de mes amis m'avait envoyé de Rome la copie d'une lettre du P. Maître François Xavier, un des premiers compagnons d'Ignace. L'excellent Père racontait le bien immense que, par son ministère, Dieu avait fait aux âmes et il rendait grâce au ciel de ce que la Compagnie de Jésus avait été approuvée par le Siège apostolique[1].

« A cette lecture, je me réveillai comme d'un long sommeil ; me rappelant Ignace et mes anciennes relations avec lui, je me sentis remué jusqu'au fond de l'âme, et frappant la table du poing, je m'écriai : « Maintenant « c'est donc quelque chose de sérieux ! », comme si j'avais

1. *Manchaca.* Epist. S. Fr. lib. I. Ep. 14. N. 14.

rapproché les dernières paroles qu'à Paris j'avais échangées avec Ignace, du présent état de choses et de l'approbation de l'Eglise. La main de Dieu était là ; c'était évident, clair comme le jour. Je ne pensais plus qu'à partir pour Rome. J'y trouverais bien un coin où je pourrais, tout en me livrant à l'étude du droit, entrer en rapports avec Ignace et ses compagnons ; je les aiderais au besoin de ma bourse, je m'occuperais de spiritualité. *Mon idée n'était pas du tout de changer mon état de vie*, et je ne m'arrêtais pas positivement à la pensée d'entrer dans la Compagnie. »

Il me semble entendre M. Bremond interrompre ici le chroniqueur d'un rire significatif et lui crier : Naïf ! comme si d'entreprendre ce voyage de Rome n'était pas aller vous jeter dans les filets d'Ignace ! La capture se fera toute seule, allez ! Il n'y a qu'à laisser couler l'eau sous les ponts du Tibre !

Après cela, c'est nous, lecteurs, qu'il interpelle : L'appel de Dieu est déjà là et Nadal l'entend... A quoi bon, dès lors, la comédie, *jolie comédie* qui va suivre ? A quoi bon ces quatre semaines d'Exercices auxquelles on va le condamner, sous prétexte de lui faire savoir s'il a la vocation ? [107]

A quoi bon ? Nous allons voir ; patience ! Appelé une première fois, comme il le reconnaissait, Nadal l'était-il toujours ? La connaissance qu'il commence à avoir des desseins de Dieu n'est qu'un lever de soleil assez pâle et embrumé : *Cœpi intelligere ut potui*. Il lui fallait plus de lumière ; et surtout il lui fallait plus de cœur pour dire *non* à tout ce qui le retenait dans sa vie séculière, pour dire *oui* à tout ce qui l'appelait à la vie de perfection dans la Compagnie d'Ignace.

Le critique ne veut rien entendre : nous nous

heurtons à l'un de ses préjugés les plus tenaces, et les moins justifiés, à l'endroit du puissant levier que sont les *Exercices*... La puissance de ce levier! elle n'est qu'apparente, va-t-il dire; c'est une machine qui tourne à vide; ou, suivant une autre comparaison, sa préférée, on y piétine sur place.

La plupart du temps, si on se met en retraite, sous prétexte d'arriver à connaître sa vocation, c'est qu'on la connaît déjà. En tout cas, dès la fin du Fondement, à plus forte raison dès la méditation du Règne, le choix est réellement fait.

Est-ce que je ne prêterais pas trop libéralement à M. Bremond, une exagération qui n'est pas dans sa pensée, si paradoxales que soient les formules dont il la revêt?

Voici ses textes mêmes : les lecteurs jugeront.

« De bonne foi, le seul fait de vouloir choisir ne prouve-t-il pas que j'ai déjà choisi ? Le retraitant n'est-il pas fixé une fois pour toutes dans l'indifférence, dans la volonté de se distinguer au service de Dieu et de mener une vie parfaite?

« Reste sans doute la question de savoir si nous devons choisir aussi la pauvreté réelle, la chasteté, l'obéissance religieuse. Mais si d'ailleurs on se trouve libre, cette question se pose-t-elle vraiment[1]? Après avoir contemplé la pauvreté réelle de ce roi dont il veut suivre les traces, un prébendé ne penchera-t-il pas de lui-même vers le choix le plus héroïque, et d'un tel élan que seule une manifestation extraordinaire de la volonté divine l'obligerait à garder sa prébende[2]. »

1. Nadal était libre. On verra si pourtant la question se posera, même après la contemplation du Règne !

2. Voilà qui est taillé en plein drap de l'idéal ! Pense-t-on que même les sujets d'élite, admis à faire les *Exercices*, en soient toujours là ? Du reste, *pencher* vers un choix héroïque,

« ...Les vraies règles de l'élection, ce n'est pas dans le chapitre spécial qu'il leur consacre, c'est dans la méditation fondamentale, dans la contemplation du Regne ou des deux Etendards qu'il faut aller les chercher... » 139

« D'où il résulterait, semble-t-il, qu'au lieu de voir dans le chapitre de l'élection le point central des *Exercices*, il ne faudrait y voir qu'une répétition pure et simple des exercices précédents ; piétinement héroïque, certes, mais piétinement. Ou, pour mieux dire, du premier jour au dernier, on ne cessera quasi pas de monter, mais dans une zone où choisir n'a plus d'importance, la zone du pur amour. Que si l'on n'a pas atteint cette zone, au moment marqué pour l'élection, c'est une preuve certaine que tout est à recommencer...[1] »

III. *Nadal à Rome.*

La réfutation de toutes ces inexactitudes, qui témoignent d'une psychologie, en réalité bien rudimentaire, s'achèvera au cours du récit.

Revenons à Nadal que nous avons laissé à Majorque, au moment où il songeait à prendre le premier bateau en partance pour l'Italie. Malgré de vives oppositions de la part de sa famille, sur le conseil d'un saint homme d'ermite, il s'embarque et arrive à Rome le 10 octobre 1545, le jour du couronnement du pape Paul III.

« Mon premier soin, écrit l'auteur du *Chronicon*, fut de me mettre à la recherche de Jérome Domenech[2]. Il me conduisit au P. Ignace qui revenait du couvent de Sainte-Marthe ; et il lui dit que je venais à cause de lui. Cette parole me déplut et je le laissai voir. Ignace parut un peu ému, mais il se contenta de me souhaiter la bienvenue. Aussitôt le bon P. Domenech, prenant avec lui Antonio et Riona m'accompagna de Sainte-Marthe à l'auberge où

ce n'est pas encore être déterminé à le faire. Que d'efforts souvent avant que l'arbre ne tombe du côté où il penche !

1. Ou plutôt qu'il faut continuer à se battre !

2. Un des premiers Pères, qu'il avait connu à Paris.

j'avais laissé mule et bagage. De là, il me conduisit à la maison de Philippe Cassini, pour m'enfermer dans les Exercices, avant même que j'eusse eu le temps de contempler le soleil de Rome. Pour le bon Père cela allait tout seul ; il m'avait repéré du premier coup ; à ses yeux, j'étais déjà *Théatin* (Jésuite). »

Une page pittoresque de la *Chronique* raconte ensuite qu'on était déjà arrivé à la porte de la maison, lorsque Nadal fut accosté par deux de ses compatriotes qui l'avaient reconnu à son entrée dans Rome et qui venaient le trouver de la part de leur maître, Jacques du Puy, auditeur de Rote, un Majorquais lui aussi, l'invitant à loger chez lui ; il tenait absolument à l'héberger. Le voyageur se laissa facilement persuader, et c'est ainsi, écrit-il, que « le poisson échappa à l'hameçon ».

« Pas pour longtemps, remarque M. Bremond ; trente jours de dissipation, et l'ennui recommence, et la neurasthénie aiguë. Nadal s'en ouvre, l'imprudent, à Ignace et ce qui devait arriver arriva... »

Piquant raccourci ! La prose de Nadal est bien autrement piquante !

IV. *Trente jours de distraction et de dissipation.*

« Je restai trente jours chez mes compatriotes, trente jours de distraction et de dissipation. C'est au point que moi qui à Majorque disais la messe presque tous les jours, je ne l'ai pas dite une fois en un mois. J'errais continuellement par la ville, cherchant à satisfaire ma curiosité en visitant les monuments de la nouvelle Rome. Je fis alors plusieurs visites à Ignace, conduit chez lui par l'esprit de Dieu. Le démon n'omettait aucun moyen de m'en éloigner. Laynez et Domenech en revenaient toujours aux *Exercices* ; je cessai de les voir. Quelquefois Ignace m'invitait à dîner et, suivant sa coutume, me traitait avec beaucoup de douceur et de suavité.

« Comme il ne me parlait pas ouvertement d'un changement de vie, je le pris un jour à part après dîner et le priai de congédier les autres pères : « Ils me bourrent le « crâne avec leurs exercices[1], lui dis-je ; je ne suis pas assez « sot pour ne pas voir où ils veulent en venir : me faire « changer mon genre de vie pour être des vôtres! Je veux « vous dévoiler une foule de choses qui, me semble-t-il, « font que je ne suis pas fait pour votre Institut. » Alors je lui racontai avec la plus grande sincérité tout ce qui, en dehors de mes péchés, me semblait être obstacle.

« Ignace m'écouta attentivement, avec un bon sourire, autant qu'il m'en souvient, et il me répondit doucement :

« Cela va bien ! il ne manquera pas de postes dans la « Compagnie, où l'on pourra tirer parti de vous, si le Sei- « gneur vous y appelle. »

« Il fut ensuite sérieusement question des *Exercices*... Je n'admettais pas, dit Nadal, qu'ils fussent remis à plus tard. Bien sûr le P. Ignace avait beaucoup prié pour moi ; je m'étais complètement à charge à moi-même dans le genre de vie que je menais alors. »

Mais, n'est-il pas dès lors évident qu'il a la vocation et que par conséquent, les portes du couvent devront s'ouvrir toutes grandes devant lui, sans plus de cérémonies?

Qu'est devenue la légendaire perspicacité de saint Ignace?

V. *M. Bremond dit son fait à saint Ignace.*

Il faut entendre l'historien du sentiment religieux tancer d'importance l'auteur des *Exercices* et lui dire son fait!

Comment? Il parle de cette vocation, comme si elle n'était encore qu'hypothétique : « *Si* le Seigneur vous appelle... » a-t-il dit à Nadal après sa loyale ouverture de conscience!

Et à Domenech désigné pour lui donner les points et être son *manuducteur* : « *Si* Dieu ne

1. *Hi multa mihi infarciunt de exercitiis.*

l'appelle pas, il perdra la tête et deviendra fou. Regardez ses yeux, et voyez comme ils sont pleins de mélancolie ! En faut-il davantage pour décider, avant tout essai de retraite, que Dieu le veut jésuite » ?

Non, d'après M. Bremond, qui s'étonne que

« dans la pensée d'Ignace, après tous ces tourments révélateurs, apres ce long voyage, après ces résistances imprévues, tout reste en suspens » [108].

Cela tient, pense-t-il, à une idée fixe dont le saint aurait fait « le principe vital, la clef de voûte de ses *Exercices* idée fixe à laquelle Ignace « se cramponne contre l'évidence », à savoir que « le choix reste à Dieu et qu'on le connaîtra ce choix, uniquement par une manifestation sensible de sa volonté ».

« Mais, c'est bien en vain, prophétise M. Bremond non sans ironie, qu'Ignace essaierait de sauver cette mystique de l'élection, le grand ressort, l'âme de son livre ! Bon gré, mal gré, elle doit céder. Il a beau tâcher, vaille que vaille, de maintenir cette première construction, construction de fortune, improvisée à Manrèse, et qui avait abrité ses débuts miraculeux, des lézardes menaçantes la sillonnent [1]. Il faudra que la Compagnie en substitue une autre... On ne décidera pas par décret sans doute que désormais la fin des *Exercices* ne sera plus de chercher, d'attendre les manifestations sensibles de la volonté divine; simplement on se gouvernera comme si la « consolation »,

1. Ce jugement sur la mystique de l'élection, « construction de fortune » est de l'article de mai. Dans l'article d'avril cette même mystique est déclarée « un système fortement lié, *mole suâ stans*, et d'ailleurs extrêmement remarquable, fruit d'observations et de méditations profondes : c'est la philosophie même du livre, philosophie inductive, qui devance celle de Bacon. » [43] Quel est le Bremond qu'il faut croire ? Celui de mai ou celui d'avril ?

où Ignace ramenait tout, n'était plus qu'une de ces faveurs extraordinaires que Dieu accorde ou refuse à son gré, et de laquelle ne dépend d'aucune façon le plein succès d'une retraite... L'unanimité des commentateurs attachera aux grâces sensibles beaucoup moins de prix que ne faisait Ignace. Ils auront tout à fait raison, mais à qui étudie les *Exercices* du point de vue de la critique pure, aucun doute ne paraît possible sur la pensée d'Ignace lui-même. » [109]

Bref, celui qui a tort, c'est Ignace. Il s'est lourdement trompé[1].

Telle est l'avalanche d'accusations impertinentes, de faux supposés, d'erreurs historiques et l'on peut dire d'injures, car qu'y a-t-il de plus injurieux que de prêter à Ignace de pareilles théories? telle est l'avalanche déclanchée par l'invitation faite à Nadal d'entrer en retraite pour y « découvrir la vocation qu'il ne voulait pas voir ». (P. Bernard.)

VI. *Nadal en retraite.*

Eh bien, non, riposte encore le fougueux académicien, « il ne découvrira rien du tout pendant cette retraite, pour la simple raison qu'il n'avait rien à découvrir[2]. Sa vocation ne lui était que trop claire. Plus il se débat, plus il montre qu'il ne garde aucune illusion sur l'issue d'une retraite; il ne manque pas de lumière, mais de cœur ». [108]

Il est fâcheux pour M. Bremond que saint

1. Celui qui s'est trompé lourdement, ne serait-ce pas monsieur l'Académicien? Il ne voit pas la poutre qu'il a dans l'œil, à savoir, cette persuasion injustifiée et injustifiable que pour l'auteur des *Exercices*, le *seul* signe certain d'une élection bien faite, c'est la consolation hypermystique, qui serait incluse au troisième temps, comme aux deux premiers. — Inutile de réfuter une fois de plus cette erreur capitale.

2. « Très rares et bien naïfs ceux qui, une fois dans la terrible cellule, demandent comme Isaac : *Ecce ignis et ligna, ubi est victima holocausti?* » [107].

Ignace, à qui il est juste tout de même de reconnaître une certaine perspicacité, pense absolument le contraire. « J'ai su du P. Domenech, raconte Nadal, qu'avant de faire ma confession générale à Ignace, celui-ci lui avait dit : « Nous aurons « des difficultés avec ce pauvre Nadal; il est « plein de mélancolie : regardez plutôt ses yeux, « il est à craindre, si Dieu ne l'appelle, qu'il ne « perdre complètement la tête... il a bien main- « tenant la volonté de s'engager au service de « Dieu, mais il ne peut pas. *Nunc vult servire « Deo et non potest.* »

Et pourquoi, malgré sa bonne volonté, ne peut-il pas? C'est qu'il ne voit pas clair! C'est qu'il y a des obstacles à supprimer, des affections désordonnées à faire rentrer dans l'ordre. Alors même que théoriquement il n'aurait plus de doutes, il aurait encore à se mettre en état de choisir avec pureté d'intention.

Il semble que pour M. Bremond l'affaire de l'élection soit simplement une affaire de lumière touchant le but à atteindre : qu'on voie clair et c'est assez.

Eh! non, ce n'est pas assez : il faut encore que, voyant clairement ce que je dois choisir pour être en conformité avec la volonté de Dieu, je veuille choisir, non pas parce que le choix me plaît et favorise mes intérêts, mais parce que le bon plaisir et la gloire de Dieu sont là.

Sans cela l'élection sera viciée : le désordre s'y sera glissé!

Ecoutons ce que dit saint Ignace dans le *Préambule* pour faire l'élection :

« Dans toute bonne élection, quant à ce que je dois y mettre de ma part, il faut que l'œil de mon intention soit simple, ayant uniquement en vue la fin pour laquelle je suis créé, c'est-à-dire la gloire de Dieu Notre-Seigneur et le salut de mon âme. Donc, quelle que soit la chose que je choisisse, ce doit être pour qu'elle me serve à la fin de ma création, me gardant bien de subordonner ou d'attirer la fin au moyen, au lieu de diriger le moyen vers la fin. Par exemple : il arrive que plusieurs commencent par choisir l'état du mariage, ce qui n'est qu'un moyen, et secondement ils se proposent de servir Dieu Notre-Seigneur dans cet état, ce qui est la fin. D'autres également veulent d'abord avoir un bénéfice ecclésiastique, et après cela ils veulent servir Dieu dans ce poste. Ces hommes ne vont pas droit à Dieu, mais ils prétendent que Dieu vienne à leurs affections mal réglées, et, par conséquent, ils font de la fin le moyen, et du moyen la fin. »

C'est pour qu'il s'établisse aussi parfaitement que possible en ces dispositions que Nadal entre en retraite sous la direction du P. Domenech, un de ceux qui excellèrent à donner les exercices, au dire de saint Ignace.

« Je m'y appliquai, en y mettant tout mon cœur, dit le retraitant dans son journal ; et cela, malgré ma mauvaise santé et la mélancolie qui m'envahissait. Au début, je me laissai tout enflammer par le désir des grâces sensibles extraordinaires, visions, révélations, signes venant du ciel. La première semaine fut fructueuse ; je fis ma confession générale au P. Ignace. Après cette confession il me dit : « La volonté de Dieu c'est que, ayant abusé de nos « puissances pour aller contre sa loi, alors que nous avions « perdu sa grâce, maintenant que nous l'avons retrouvée « dans le sacrement de pénitence, nous usions des mêmes « puissances pour amender notre vie. »

« La seconde semaine fut plus fructueuse encore ; les deux méditations du *Règne* et des deux *Étendards* me furent singulièrement profitables, et je retirai de grands fruits des mystères de la vie du Christ. »

Alors tout va bien ! Ignace, évidemment renseigné par Domenech [1] n'a qu'à le faire sortir de prison et à l'introduire au noviciat.

Ainsi aurait agi M. Bremond.....

Mais comme c'eût été peu conforme à l'esprit de notre Saint et à la mentalité de Nadal !

Traduisant un passage de Bartoli (*Vie de Saint Ignace*, liv. II, n° 4), le P. Michel écrit « que Nadal avait commencé les *Exercices* avec la ferme résolution de ne se rendre à aucun mouvement intérieur et d'attendre, pour fixer sa vocation, quelque avertissement surnaturel ».

Nous ne lisons rien de semblable dans la *Chronique*. Nadal, comme nous l'avons vu, rêvait de grâces sensibles extraordinaires, mais il n'en faisait pas la condition *sine qua non* d'une détermination à prendre. En tout cas il ne se rendra que pour de bonnes raisons et après avoir chaudement bataillé !

1. « Pour Ignace la retraite est un drame avec ses péripéties sensationnelles : le drame de l'appel divin. Au fond de la scène, dissimulés, mais toujours prêts à fondre sur leur proie, les deux « esprits ». En pleine lumière, l'exercitant et, près de lui, le suivant comme son ombre, et les yeux toujours braqués sur l'arrière-scène, Ignace lui-même, ou celui qui « donne » les Exercices... Agent de liaison entre le bon esprit et l'exercitant, il guette l'intervention imminente des deux puissances surnaturelles : il discerne l'origine céleste ou diabolique des mouvements divers.... Que si rien ne se manifeste chez l'exercitant il l'examine, il le serre de plus près, il le somme de s'ouvrir aux influences du ciel. Tôt ou tard, coûte que coûte, il veut, il obtient, que paraisse enfin le signe promis, qui décidera de l'élection... », à savoir les consolations sensibles, messagères de la volonté de Dieu... [93]

Ce tableau où tous les traits sont exagérés jusqu'à l'absurde mettrait en liesse ceux qui applaudissent la chanson de Béranger :

« Hommes noirs d'où sortez-vous ?
« Nous sortons de dessous terre,
« Moitié renards, moitiés loups... »

« Quand vint le moment de l'élection, écrit-il, mon trouble et ma dissipation furent tels que je me sentis complètement impuissant et d'âme et de corps : du côté de l'esprit, nuit noire ; du côté de la volonté, atonie et obstination. Ajoutez à cela un estomac délabré, des fatigues de tête, des accès de fièvre. J'avais couvert des feuilles de mes raisons pour et contre. Mais j'étais impuissant à rien choisir. Domenech ne savait à quel saint me vouer[1]. Le dix-septième jour de ma retraite, après quelques journées passées, sans réussite, au travail de l'élection, il me dit qu'il fallait passer outre. Je veux, lui répondis-je, m'y mettre cette nuit avec toute la diligence possible. VII. *Troubles, dissipation, impuissance au moment de l'élection.*

« Ainsi dit, ainsi fait : Dieu m'aida d'une grâce singulière : je pris la plume, et suivant le mouvement que m'imprimait l'esprit du Christ, j'écrivis ce qui suit avec une indicible consolation : « Jusqu'à présent j'ai énuméré « pour et contre les deux voies toutes les raisons possibles. « J'ai compris que les raisons contre la vocation à la Com- « pagnie sont tellement nulles qu'il n'est pas nécessaire de « les réfuter l'une après l'autre ; j'ajoute que les choses qui « m'avaient paru des obstacles me semblent plutôt des con- « firmations. VIII. *Grâce singulière ; indicible consolation.*

« Mais ce qui me touche plus que tout c'est que je n'ai « trouvé aucune raison qui semble militer contre mon choix : « je ressens bien une sourde aversion au fond de mon âme, « mais n'est-ce pas là le signe le plus évident, le plus cer- « tain que je veux ce que Dieu veut ? Les sens, la volonté « dépravée, le monde, l'honneur, le trop d'attention donnée « aux difficultés, ce qui est une espèce d'infidélité à la grâce, « voilà les puissances hostiles à l'esprit et incapables de « percevoir le royaume de Dieu. Viennent pour me com- « battre, me résister, me contredire, m'épouvanter, toutes « les difficultés que j'ai senties ou que le diable puisse sus- « citer et de plus nombreuses encore. Moi, au nom de la « T. S. Trinité, Père, Jésus-Christ, Esprit-Saint, je me déter- « mine et je m'engage à suivre les conseils évangéliques avec « les vœux dans la Société de Jésus et je suis prêt à faire

1. Comment se fait-il que M. Bremond n'ait pas cité cette seconde partie du drame qu'il appelle « une jolie comédie » ? Il a trop bien vu qu'elle renverse tout son roman à lui !

« ce qu'on voudra, voulût-on que j'émette les vœux immé-
« diatement. C'est avec crainte et tremblement, avec con-
« fiance aussi en N.-S. Jésus-Christ, qui m'a toujours traité
« avec tant de miséricorde, que je prends cet engagement,
« de toute mon âme, de toute ma volonté, de toute mon
« énergie. Gloire à Dieu. *Amen*. L'an du Seigneur, 1548,
« le 23 novembre, à 18 heures et demie, après dix-huit
« jours d'exercices. »

IX. *Après l'élection.*

« Cette élection faite, j'en ai ressenti non seulement du côté de l'esprit une incroyable consolation, mais un grand soulagement corporel.

« ... Le même jour, 23 novembre, j'ai fait vœu que si la Société ne me recevait pas, je ferais quand même les trois vœux de religion.

« Le 3 décembre, j'ai ajouté cet autre vœu : Je ne garde la liberté de m'engager ailleurs que si la Société ne voulait me recevoir à aucun titre, d'aucune manière, pour aucun ministère, même infime. Le 29 novembre, je fus reçu à la résidence des Pères. Le même jour, le P. Ignace me dit qu'au bout de deux jours je serais mis à la disposition du jardinier et du cuisinier. Il me recommanda de lire chaque jour un chapitre de Gerson, sur quoi je méditerais, ce qui ne m'empêcherait pas d'en lire d'autres chapitres s'il était nécessaire ou que la fatigue m'y obligeât.

« Il ne tarissait pas de louanges à propos de ce petit livre ; il ajouta qu'en l'ouvrant à n'importe quel endroit je trouverais ce qui conviendrait aux besoins de mon âme, qu'il l'avait souvent expérimenté... », etc., etc...

Est-il nécessaire de souligner de nouveau les passages de cette captivante histoire d'âme, qui sont la réponse topique aux inexactitudes de M. Bremond.

X. *M. Bremond a-t-il rendu visible l'obscurité ?*

Les voilà les *Exercices* vécus, débarrassés de tous les truquages, exposés dans leur vrai jour par une âme qu'on sent la plus loyale du monde. Ah ! ces trois articles sur Ignace et les *Exercices* n'ont « voulu que rendre l'obscurité visible et démontrer que ce qu'on prenait pour de la lumière, n'en

était pas » ![1] La lumière reste la lumière, malgré tant de nuées amassées autour d'elle ! Ce qui a été rendu visible une fois de plus, c'est l'impuissance d'un esprit faux ou prévenu à éteindre tous les rayons du vrai et à construire une théorie éclairante, fût-il d'ailleurs secondé par la plus charmeuse des imaginations.

II

On trouvera, à l'*appendice*, trois autres exemples d'où il appert que les Jésuites, au XIX^e^ et au XX^e^ siècle entendent et appliquent comme au XVI^e^ les règles de l'élection. *Sibi constat Societas Jesu.*

Mérite intrinsèque des Exercices considérés comme livre.

Mais, il est un point que nous avons à peine effleuré et sur lequel les louanges données à l'*Imitation* par saint Ignace nous invitent à insister à la fin de cette troisième partie : c'est le mérite intrinsèque des *Exercices* considérés comme livre, comme manuel de retraite.

On sait en quelle estime les souverains Pontifes ont tenu ce livre depuis Paul III qui le premier l'approuva officiellement jusqu'à Sa Sainteté Pie XI, qui l'a recommandé, et avec quelles effusions ! dans plusieurs documents d'importance capitale.

Deux lettres de Sa Sainteté Pie XI.

Voici un extrait de la *Constitution apostolique proclamant saint Ignace, patron des Exercices spirituels dans toute l'Eglise.*

« Ignace, dans le petit livre qu'il composa alors

1. *Vie spirituelle* [111].

qu'il était encore sans culture littéraire, et auquel il donna lui-même le titre d'*Exercices spirituels*, Ignace, le premier, a commencé de tracer un chemin, d'*enseigner une méthode* de retraite capable d'aider merveilleusement les fidèles à détester leurs péchés et à régler saintement leur vie sur les exemples de Jésus-Christ..... La vertu de la *méthode* ignatienne, comme l'affirmait Léon XIII, a été démontrée par l'expérience de trois siècles et par le témoignage de tous les hommes qui, durant ce laps de temps, se sont le plus distingués par leur science de l'ascèse et la sainteté de leur vie..... Cet opuscule, si humble par ses dimensions, n'en est pas moins « un livre « admirable » au jugement de Benoît XIV... »

A l'occasion de la *Semaine des Exercices*, organisée à Versailles du 2 au 5 avril 1929, le Pape a loué de nouveau « les *Exercices* de saint Ignace qui ont contribué, avec une efficacité toute particulière, à l'ascension spirituelle des âmes et les ont guidées au sommet de l'oraison et de l'amour divin ».

La lettre autographe adressée par Sa Sainteté à Son Eminence le cardinal Dubois sera bien ici à sa place.

A Notre très cher Frère
le cardinal Dubois, archevêque de Paris.

« Nous avons appris avec une particulière satisfaction qu'une Semaine d'Exercices spirituels va se tenir à Paris, sous la présidence de Votre Eminence pendant la semaine de Pâques.

« Heureux de constater une fois de plus le zèle

et la piété qui vous portent à promouvoir tout ce qui peut contribuer au progrès spirituel et à la sanctification du clergé et des laïques, Nous nous réjouissons vivement de voir que pour obtenir le plus sûrement les précieux fruits de retraites, vous encouragez l'emploi de la méthode de saint Ignace que Nos prédécesseurs, depuis Paul III, ont recommandée et qui a été goûtée et pratiquée par tant de saints, non seulement pour la sanctification de leur âme, mais aussi pour le bien des fidèles de toutes les catégories.

« En effet, les *Exercices* de saint Ignace ont contribué avec une efficacité toute particulière à l'ascension spirituelle des âmes et les ont guidées aux plus hauts sommets de l'oraison et de l'amour divin, par la voie sûre de l'abnégation et de la victoire sur leurs passions, sans les exposer aux subtiles illusions de l'orgueil. Nous-même, au cours de Notre saint ministère, Nous avons fait plusieurs fois l'expérience de cette sainte efficacité des *Exercices spirituels* de saint Ignace et Nous avons pu nous rendre compte du progrès dans la perfection que les âmes peuvent réaliser en les suivant.

« Nous bénissons donc avec une particulière effusion dans les congressistes qui, du clergé séculier comme de beaucoup de familles religieuses, ainsi que Nous l'avons appris avec satisfaction, ont promis de participer à cette Semaine. Et implorant sur leurs travaux l'assistance maternelle de la Très Sainte Vierge et de tous les Saints et élus, qui ont demandé et obtenu par la pratique des *Exercices spirituels* la connaissance plus intime de Notre-Seigneur, un amour plus ardent pour lui et une assiduité plus parfaite à le suivre, Nous

vous déléguons expressément pour donner Notre Bénédiction apostolique, gage de notre amour paternel, à tous les adhérents et participants du Congrès. Pius P. P. XI. Du Vatican, le 28 mars 1929. »

L'action du livre et l'action d'Ignace. « Fagots d'épines et buissons ardents. »

Coïncidence frappante : au moment où le Pape adressait cette lettre autographe à l'archevêque de Paris, M. Bremond livrait à l'impression son second article où l'on a la surprise de lire ces phrases étranges : « Comparez l'une à l'autre l'action du livre et l'action d'Ignace. Le livre a rassemblé des fagots d'épines qu'Ignace allume en buissons ardents. Les miracles du texte pur, la belle affaire ! Au lieu de ce livre qu'il en prenne un autre : l'*Itinerarium* de Bonaventure, l'*Imitation*, l'Evangile, vous verrez passer le même courant... Le livre en tant que livre, et détaché de lui, perd le meilleur de sa force [1]. »

Si « c'est un livre comme les autres, se suffisant à soi-même, riche de son excellence propre, bref le merveilleux édifice de pensées, l'engrenage irrésistible que nous savons », pourquoi donc si peu de jésuites réussissaient-ils à donner les *Exercices* au gré de saint Ignace?

« Tant vaut le jésuite qui les interprète, et tant valent les Exercices..., j'ai fait nombre de retraites sous la direction de Jésuites éminents. Le livre lui-même changeait à chaque fois de figure. Plus ils donnaient de leur personne, meilleure était la retraite. Auraient-ils pris pour canevas le *Combat spirituel* ou n'importe quel ouvrage de ce genre, le résultat eût été à peu près le même... »

Je crois qu'ici comme plus haut, à propos de

1. Voir *Appendice*, I. B.

l'intellectualisme de saint Ignace, M. Bremond pourrait écrire : « Ce disant je sais bien que je heurte l'opinion de beaucoup, plus doctes que moi... » [84]

Sans parler même des souverains Pontifes et tout spécialement du Pape régnant, qu'il nous soit permis d'opposer une dernière fois à l'*ego contra* du critique, le jugement motivé de Mgr d'Hulst qui, à la villa Manrèse, trouvait les retraites d'autant meilleures, que celui qui les donnait se rapprochait davantage du texte des *Exercices* et s'éloignait plus du genre sermon.

« Ce que saint Ignace propose à l'âme de bonne volonté qui se met sous sa conduite, ce n'est pas, dit-il, d'entendre une série de sermons, c'est d'accomplir une série d'exercices. Le rôle du directeur de la retraite consiste à bien combiner cette série... c'est tout un travail personnel qui est demandé à l'hôte volontaire de la solitude, travail énergique, facilité par des secours divers, intérieurs ou extérieurs, par la *science profonde qui a dicté la methode*, par l'expérience de celui qui en dirige l'explication[1]. »

La *méthode* pour Mgr d'Hulst, comme pour Sa

1 : D'Hulst, t. XI, p. 354.
Il va de soi que plus cette explication judicieuse sera convaincue, chaleureuse, vivante, *rajeunissante*, plus efficace sera le concours extérieur donné aux exercitants... surtout s'ils sont jeunes. N'y a-t-il pas eu parmi les jésuites éminents en science et en vertu qui ont donné les *Exercices* aux scolastiques de la Compagnie, quelques notabilités trop attachées à la lettre du livre, et qui par peur du *personnalisme* sont tombées dans un littéralisme pesant ?
D'ou venait qu'au jugement d'Ignace, il n'y eût que quatre ou cinq des Jésuites de la première génération à exceller dans les retraites d'élection ? (Le Fèvre, Salmeron, Villanosa, Domenech, Strada...) C'est que le don du discernement des esprits, requis spécialement pour ces sortes de retraites, était chez ceux-là remarquable ; *non omnibus datum est...* Beaucoup,

Sainteté Pie XI, c'est là qu'est le secret de l'efficacité des *Exercices* considérés comme *livre*. — « Que l'hôte volontaire de la solitude », en suivant cette méthode, ajoute son travail personnel énergique... la retraite sera bonne, à ne regarder que la part de l'homme (*Appendice*, I, II).

Est-ce la Compagnie qui a fait la gloire des Exercices?

Mgr d'Hulst aurait frémi de surprise et peut-être d'indignation si on lui eût dit qu'un même résultat pouvait être atteint avec l'*Itinerarium* de saint Bonaventure, le *Combat spirituel* ou l'*Imitation* remis aux mains du retraitant ! Il eût éclaté de rire si l'on avait ajouté que « c'est la Compagnie qui a fait la gloire des *Exercices*... et non les *Exercices* qui ont fait la gloire de la Compagnie ! »

Pour peu qu'on connaisse saint Ignace et les *Exercices*, comment ne pas s'indigner et rire tour à tour des déformations qu'a essayé de leur infliger la plume légère de M. Bremond ?

qui avaient appris d'Ignace lui-même l'art de donner les *Exercices*, et qui, certes étaient capables de les *expliquer*, étaient moins doués pour diriger l'élection. Il ne s'ensuit pas « que les jésuites de ce temps-là réussissaient mal dans le ministère des *Exercices*, les faits sont là qui prouvent surabondamment le contraire..... succès foudroyants » [96].

Dans un fort joli article où le Maître de Chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois, — un artiste — a formulé sa pensée sur les maîtrises et la crise qu'elles traversent, il rappelle l'effet qu'avait produit sur lui, quand il était enfant, le chant du répons bref de None de l'Ascension. « Malgré la voix rude et éraillée du vieux chantre, dit l'artiste, ce répons m'a révélé, quand j'avais dix ans, la musique religieuse ». « Bien qu'il y mît de la conviction et quelque noblesse, peut-être le chantre n'était-il pour rien dans l'impression profonde qui m'en est restée. Sera-ce une impiété si j'écris que certaines belles choses n'ont pas toujours besoin d'un interprète artiste pour être émouvantes. » *Semaine religieuse de Paris* (6 juillet 1929, p. 27).

Les *Exercices* de saint Ignace sont de ces belles choses-là ! Pour être émouvants ils ne requièrent pas nécessairement l'interprétation d'un Pierre Le Fèvre ou d'un Salmeron.

A voir ce bizarre acharnement, aussi vain du reste que, déraisonnable, on se rappelle malgré soi « la lime d'acier » qui, dans une fable fameuse dit au serpent son ennemi :

« Tu te prends à plus dur que toi,
« Petit serpent à tête folle,
« Plutôt que d'emporter de moi
« Seulement le quart d'une obole,
« Tu te romprais toutes tes dents... »

Qu'on exalte tant qu'on voudra « le trouveur », « l'enchanteur », « le prestidigitateur des lettres. . », à toutes ces louanges, encore qu'un peu bien boursouflées, je souscrirai volontiers. Que son information soit « abondante », que sa « langue vive, ailée, soulève les plus lourdes pensées et leur communique une vraie jeunesse », j'en demeure d'accord. Mais que le trouveur soit toujours « merveilleux » en ses trouvailles ; que l'épithète de « scrupuleux » convienne à l'enchanteur ; que le prestidigitateur « change en or tout ce qu'il touche » ; que « l'exactitude de ses informations soit égale à leur abondance » ; que ses « références... donnent confiance », et qu'il soit « le plus passionnant des guides », celui qu' « on ne se lasse pas de suivre dans son pèlerinage de découvertes »[1], voilà ce qu'après sérieuse enquête, — et en me bornant, si l'on veut, aux incursions de M. Bremond à travers les *Exercices* de saint Ignace, je n'admettrai jamais, dussè-je appeler sur moi toutes les foudres d'un certain clan pour qui l'illustre académicien est *tabou* !

1. *La vie catholique*, 9 novembre 1929.

Il faut choisir, Messieurs, entre les jugements du brillant *ravageur* des *Exercices* — je dis des *Exercices*, et non pas seulement de tels ou tels commentaires des *Exercices* — et les jugements des Papes qui s'en sont faits les *vengeurs*[1].

On me dira peut-être qu'en plus d'un endroit j'ai mal saisi la pensée du « prestidigitateur »! C'est fort possible. Quoi de plus décevant et fatigant que d'essayer d'étreindre une pensée qui se dérobe sans cesse?

La couleuvre de la vision de Manrèse.

Il a longuement cité et commenté la page du *Récit du Pèlerin* où est racontée la vision de la couleuvre, une des plus curieuses visions de saint Ignace à Manrèse. « Il arriva souvent au Saint de voir en l'air, près de lui, une forme qui lui donnait beaucoup de consolations, parce qu'elle était extrêmement belle. Il ne se rendait pas bien compte de quelle nature était cette chose, mais il lui semblait qu'elle avait, en quelque sorte, la forme d'un serpent, et elle avait toutes sortes de points qui brillaient comme des yeux, sans l'être. Il retirait grande jouissance de cette vue, et quand elle disparaissait, il était attristé. Plus tard, ajoute l'historien critique, résumant la fin du récit, il comprit que « la couleuvre était un dragon ».

Si M. Bremond ne « craint pas que les bons esprits lui reprochent d'avoir épluché trop curieusement cette confidence d'Ignace », devons-nous craindre qu'ils nous reprochent de l'utiliser en souriant pour caractériser sa manière à lui ?

1. Plusieurs passages de l'encyclique *Mens nostra* de Sa Sainteté Pie XI, 20 décembre 1929, seraient à citer ici.

Couleuvre lui aussi ! couleuvre ondoyante et souple, remuante et capricieuse, malaisée à saisir, car toujours fuyante sous la main.

Couleuvre aux scintillements charmants et fascinateurs ; « brillant comme des yeux sans l'être » !

Couleuvre, « familière et tout amicale ! » mais qui a son dard acéré.

A Dieu ne plaise pourtant que nous lui appliquions le dernier trait de la vision d'Ignace ! « Le Saint comprit que la couleuvre était un dragon ! »... Non, ni dragon, ni même serpent ! ni méchanceté, ni venin !

Erreur seulement, série d'erreurs ! Mais errer est chose si humaine ! Il n'y a que la persévérance voulue dans l'erreur qui soit diabolique ! Nous ne pouvons croire que le grand admirateur de Newmann puisse, dans sa critique de saint Ignace et des *Exercices*, pécher jusqu'au bout contre la lumière !

APPENDICES

APPENDICE I

I

SAINT IGNACE MAITRE D'ORAISON

TÉMOIGNAGE DU P. NADAL, INTERPRÈTE OFFICIEL DES EXERCICES

Pour saint Ignace sans doute le but principal des *Exercices* est l'ordre à mettre dans la vie : « Exercitia spiritualia ut homo... ordinet vitam suam ». Mais ce but, observe le P. de Guibert (*R. A. M.*, avril 1925, p. 190), « il faut bien le comprendre. Ordonner sa vie, ce n'est pas seulement faire choix d'un état, chercher et trouver une vocation ; ce n'est même pas seulement, au début ou au renouvellement de la vie spirituelle, chercher et découvrir quelle physionomie particulière Dieu veut que nous donnions à cette vie (plus contemplative, plus pénitente, plus humble...) ; c'est encore, à toutes les étapes de cette vie, prendre pour sa direction les décisions que réclament soit les circonstances extérieures (emploi à accepter ou à quitter, œuvre à entreprendre, etc.), soit l'état de notre âme à ce moment donné, les progrès déjà réalisés, les demandes actuelles de la grâce, les arrêts et les reculs subis ».

C'est bien ainsi que le P. Nadal semble entendre les choses, quand il dit que les *Exercices* visent principalement les élections : « Fere Exercitia nostra ad electiones status vitæ christianæ spectant, ut constat ex annotationibus primis, ex fundamento, ex ordine meditationum, ex regulis de discernendis spiritibus: breviter ex tractatu de electionibus tam diligenti ».

Nul doute d'ailleurs que par *élections* le secrétaire d'Ignace ne comprenne, avec le choix d'un état de vie, des choix de moindre conséquence, mais qui ont quand même leur impor-

tance — cette importance que signale le P. de Guilbert. — Admettons que la question de vocation soit résolue : « de statu vitæ nihil est quod ambigant vel consulant... » D'autres cas se présentent auxquels il importe d'appliquer les règles de l'élection : « nullus est cui non sit operæ pretium aliquando aliqua de re consultare. »

Mais, abstraction faite de toute élection, n'y a-t-il donc aucun avantage à retirer des *Exercices*? Gardez-vous de le croire, répond Nadal : « sine electionibus tamen et tradi possunt Exercitia, et traduntur frequenter... »

Et le grand avantage que peuvent toujours en retirer les exercitants, c'est d'apprendre à prier : ils sont un code d'oraison ; Ignace est un maître de prière : « *Dedit nobis Deus, attribuit sedes apostolica, insigne illud ministerium juvandi et nos et proximum per Exercitia spiritualia, id est per doctrinam et methodum meditationis, contemplationis et orationis. Intelligimus vero, non solum nostram illam methodum, cujus est auctor P. Ignatius, sed illam præcipue. Qua in re singularem agnoscimus Dei benignitatem; dedit enim nobis quasi extra ordinem peculiarem quamdam doctrinam, quâ ad orationem et nos instrueremus et proximum... quæ gratia Dei auctoritate apostolica certior facta est.* (Epistola P. Nadal, p. 666. *Monumenta historica S. J.* t. IV.)

Nadal ajoute que, depuis le début de sa conversion jusqu'à la fin de sa vie Ignace se servit des *Exercices* et pour lui et pour les autres : « Ce sont nos armes les plus puissantes, avait-il coutume de dire, celles à qui Dieu lui-même a donné une efficacité hors ligne pour son service. » Jamais il ne voulut donner ou permettre d'autres méthodes d'oraison ; il ordonnait qu'on les enseignât aux candidats à la Compagnie, persuadé qu'on trouvait là, avec la force motrice, le vrai point de départ des ascensions à la prière la plus parfaite, et si vous voulez, la plus sublime. C'est par les *Exercices* qu'il voulait nous voir vivre notre vie spirituelle[1]. Que si elle venait à s'affaiblir, les *Exercices* serviraient à la fortifier et à la refaire. Après avoir donné la première formation, ils devaient conserver et augmenter en nous l'esprit intérieur et la dévotion. Bien que nous devions de temps en temps faire des retraites pour parcourir avec plus de fruit la carrière des *Exercices*, l'usage doit toujours nous en être familier dans nos méditations et nos prières quotidiennes. »

Ce n'est pas seulement aux fils de saint Ignace que Dieu a voulu donner dans les Exercices un code de prière, c'est à une foule d'âmes, appelées à être des âmes d'oraison, et qui méconnaissaient la grâce de cette vocation : « *Videmus fere jacere orationem, devotionem periisse, contemplationem ignorari, sensus spirituales evanuisse, esse fere christianos, etiam qui boni habentur... Voluit igitur Deus per Exercitia spiri-*

1. *Constitutions.* Examen général. C. IV, n° 10 et III, P. C. I, n° 20. On voit, d'après ces passages, que se servir des *Exercices* pour amender sa vie et apprendre à mieux faire oraison, c'est bien — quoi qu'en dise M. Bremond (105 — « tenir compte des intentions de l'auteur ».

tualia præsidium afferre huic parti suæ Ecclesiæ laboranti. »

Mais quelle arrogance de la part de ce jésuite — et ils doivent tous penser comme lui ! — de voir dans les *Exercices* d'Ignace le mur de soutien pour l'édifice de l'oraison, menaçant ruine de toutes parts ! Nadal a prévu l'objection et il y répond sans s'émouvoir : « *Dicas : nimium hoc erit arrogans si prædicamus nos per nostra Exercitia fulcire labantem orationem. Hoc nobis non arrogamus; diximus enim, non tantum nostra Exercitia intelligere nos, sed haec præcipue amplexari et usurpare... Faxit Deus ut alii præstantiorem reperiant methodum instituendi omnes ad orationem et rerum spiritualium cognitionem et usum!* »

« Nos exercices ont porté des fruits très abondants dans tous les milieux. Souvent ils ont été donnés non seulement à tel ou tel moine mais à des monastères entiers. Il est même arrivé, je le sais pertinemment, que des supérieurs de couvent nous ont envoyé en secret de leurs recrues, avant de les recevoir au noviciat, pour leur apprendre par les *Exercices* la manière de faire oraison », etc., etc., etc... (*Ibid.* Adhortationis sextæ 67.)

Dans une longue lettre sur l'oraison, le P. Nadal parlant encore des *Exercices*, écrit : « La Compagnie pratique l'oraison avec la grâce de Dieu ; elle l'enseigne premièrement par ses *Exercices* spirituels, auxquels nous voyons que Dieu Notre-Seigneur a attaché tant d'efficacité pour procurer sa plus grande gloire...

« Après avoir fait les *Exercices*, l'âme possède des principes pour faire oraison dans les trois voies dont parlent les contemplatifs...

« Avec le secours de Dieu, chacun trouve *aussi* dans les *Exercices* une grâce très spéciale pour acquérir la connaissance et le sentiment de sa vocation particulière...

« Il faut avoir une grande et spéciale dévotion aux *Exercices*, car c'est grâce à aux que le P. Maître Ignace est arrivé à une si haute contemplation, et que Dieu a fait par lui de si grandes choses. »

Cette oraison qui s'enseigne dans les *Exercices* n'est donc pas exclusive de la contemplation. Nadal le dit et le redit : « Voici, écrit-il, les différentes parties de la prière considérée en général : c'est à savoir l'oraison (mentale), cette élévation de l'esprit qui est la contemplation et à laquelle on arrive par la méditation sur Notre-Seigneur. Elle doit avoir pour principe et pour fin l'amour de Dieu ; elle doit porter son fruit dans la volonté ou le cœur et n'être pas une pure et sèche spéculation...

« Cette contemplation, avait-il dit précédemment, est le propre de la vie illuminative, à laquelle on s'exerce en deuxième et troisième semaine des *Exercices*,, bien que la vie unitive n'en soit pas bannie.

« Une autre partie de la prière est l'action de grâce rendue à Dieu pour tous les bienfaits généraux et particuliers reçus de sa main. Elle doit être très fréquente ; s'appuyant sur la

connaissance de ces bienfaits, elle doit avoir pour compagne une affectueuse gratitude envers Dieu Notre-Seigneur et envers tous les intermédiaires de ses dons, une vraie humilité dans la conviction qu'on en est indigne, une louange de la divine Bonté, une offrande prompte et humble pour le service de Dieu Notre-Seigneur, non seulement à cause de ses bienfaits mais à cause de ce qu'il est en lui-même.

« Vient ensuite, comme troisième espèce de prière, la demande sous plusieurs formes : c'est d'abord le très pur désir que la sainte volonté de Dieu soit faite ou que tout se fasse pour sa plus grande gloire; puis c'est l'imploration des choses nécessaires ou utiles à cette fin, avec le souhait qu'elles contribuent en effet à la procurer.

« Cette prière de demande doit se faire souvent, étant très nécessaire et l'objet de tant de promesses de la part de Dieu. Que personne, sous prétexte de goûts spirituels et d'oraison plus haute, ne néglige cette prière si indispensable, si utile, si efficace, mais qu'on ait bien soin de demander à Dieu Notre-Seigneur tout ce qui est utile et nécessaire pour son meilleur service, en se réglant sur les sept demandes du *Pater*.

« Enfin, une quatrième partie de la prière est l'obsécration ; il faut la joindre à la demande, interposant ainsi une divine et céleste vertu qui la fasse entendre et accepter plus favorablement. Ainsi on priera Dieu Notre-Seigneur au nom de sa miséricorde et bonté infinie par les mérites qu'il a acquis dans toute sa vie et dans sa mort ; on y ajoutera tous les mérites de Notre-Dame, de tous les anges, de tous les saints, de toute l'Eglise militante. — cela avec humilité en reconnaissant ses propres défauts. »

M. Bremond, avec sa théorie de la prière pure, qui, pour l'âme en état de grâce « consiste essentiellement à adhérer à Dieu en elle-même ou mieux à être possédée par Dieu qui est en elle » trouvera sans doute à ces explications un fort relent d'ascéticisme! Malheureusement pour lui Nadal n'a fait que commenter judicieusement un texte classique de saint Paul (I. Tim. II, 1), sur lequel s'appuient tous les théologiens de la prière. « La prière, nous dit M. Bremond, n'est pas nécessairement demande de secours » ; « sans doute, répond le P. Lebreton, de même qu'elle n'est pas nécessairement action de grâce ; mais demande de secours et action de grâce sont des prières. Tout de même, toute fleur n'est pas nécessairement une violette, et pourtant les violettes sont des fleurs. » (*Etudes*, 5 février 1929, p. 231.)

« La couleur en soi, dit de son côté le P. Picard, n'est pas nécessairement rouge ou verte, ou d'une autre nuance particulière. En conclurai-je que le rouge ou le vert, comme tels, ne sont pas des couleurs? Et poursuivrai-je la réalisation d'une couleur excluant en bloc toutes les nuances concevables? Tout le vice de la construction métaphysique de M. Bremond, toutes les erreurs dans l'interprétation des auteurs qu'il allègue viennent de ce que sa définition de la prière a été mal faite. Elle est entachée de ce que William

James appelle l'*intellectualisme vicieux*, et qu'il définit : « l'habitude de supposer qu'un concept exclut de toute réalité conçue par son moyen tout ce qui n'est pas inclus dans la définition de ce concept ». (P. Picard, *Vie spirit.*, février 1930, p. 77.)

II

« LES MIRACLES DU TEXTE PUR DES EXERCICES »

Vie Spir. Ibid. [84]

QU'EN PENSE LE P. NADAL ?

Comment s'expliquent, d'après le P. Nadal, les « miracles » dont les *Exercices* ont été l'instrument en matière de vocation, de conversion, de consolations spirituelles, même quand ils ont été donnés par d'autres que par saint Ignace?

1. *Le fait.* « *Per Exercitia ad nostrum quidem institutum fuerunt plerique perducti, multi etiam ad alia...*

« *Illud tamen soleo ego inter cætera admirari, quod viri doctrina præstantes, et quidem theologi excellentes, qui antea, vel Exercitia nostra contemnerent, vel etiam oppugnarent, et qui alioqui nihil ex iis quæ in Exercitiis traduntur ignorarent, ita fuerint usu Exerciliorum commoti, ita mutati, ut magno animi sensu profiterentur se tunc primum esse theologos, tunc primum intelligere quid sibi defuerit post tam multa studia, et lectionem, et libros, et disputationes.*

« *Minimus siquidem sensus interior, quem solet in Exercitiis Deus benigne elargiri, eximiam animis affert consolationem atque satisfactionem.* »

2. *Le pourquoi.* Nadal avoue que ce fait lui semble d'autant plus mystérieux et humainement inexplicable qu'au su de tous. « *Exercitia nostra nihil reconditum habent, nihil quod ex medio Evangelio, et doctrina sanctorum non sit desumptum.* »

Et il les passe en revue semaine par semaine.

« Que nous offre la première, sinon une méthode tout à fait ordinaire pour s'exciter à la contrition?

« La seconde, la troisième, la quatrième nous font méditer la vie, la mort, la résurrection de Jésus.

« Suivent la contemplation *ad amarem*, les manières de prier, quelques annotations et observations.

« La doctrine des Exercices étant si ordinaire, si familière à n'importe quel théologien, si accessible à toute âme un peu adonnée à la spiritualité, d'où vient donc qu'ils aient tant d'efficacité pour exciter à la piété et à la dévotion? On remarque en effet chez presque tous ceux qui les ont faits un tel changement, un tel élan vers la piété qu'on crie au miracle... ou à la magie! Il y a toujours de bons apôtres prêts à tourner tout en mal et à calomnier!

« Je pourrais sans doute énumérer des sources multiples où les Exercices semblent puiser leur efficacité et leur énergie. L'application intense de l'exercitant à cet unique travail spirituel, l'espoir qu'il a d'en retirer de grands fruits, la vie retirée qu'il mène, la fréquence de la prière, *la méthode suivie* par l'instructeur, sa prudence, sa sollicitude à se rendre compte de tout, à tout régler parfaitement, à porter secours dans les passes difficiles.

« Mais tout cela c'est de l'humain, *sed haec humana sunt omnia* ».

3. *La vraie raison de l'efficacité des Exercices.* « A mon sens il faut mettre en tête de tout une grâce de Dieu toute spéciale et qui rentre dans la grâce de notre vocation et de notre Institut, grâce que Dieu nous fait dans sa grande miséricorde, et par suite de laquelle, une fois pénétrés de l'esprit de l'Évangile de son Fils, nous recevons le pouvoir d'en pénétrer les autres.

« Cette grâce donne au contenu et à tout le système des *Exercices* une énergie et une efficacité particulière pour exciter intimement les âmes à la piété et à la dévotion : on dirait que Dieu a voulu, par eux, réapprendre au monde un art qu'à la grande désolation des âmes pieuses il avait perdu, l'art de méditer... »

APPENDICE II

I

LA VOCATION DU P. JANDEL O. P.

L'histoire de la vocation du P. Nadal nous a montré comment saint Ignace et ses premiers disciples appliquaient les principes de l'élection. L'histoire de la vocation du P. Jandel O. P., puis le récit des *élections* des PP. de Bénazé et Doyle S. J. nous permettront de constater que les Jésuites du XIX^e^ siècle sont restés fidèles à l'esprit primitif. Les circonstances ont beau changer, la règle d'or demeure, les fruits sont les mêmes.

L'abbé Jandel, nommé en 1835, supérieur du petit Séminaire de Pont-à-Mousson, voulut, avant de prendre possession de son poste, faire une retraite chez les Jésuites de Metz : la retraite dura neuf jours. En sortant il dit à un de ses amis : « Je suis résolu d'entrer dans la Compagnie de Jésus ; mais, sur le conseil du P. Morin[1], mon directeur, je donnerai encore trois ans à mon diocèse. Ensuite, ma santé fortifiée, je serai libre de suivre ma vocation. »

1. Supérieur des Jésuites de Metz.

Avant que les trois ans fussent écoulés l'abbé Jandel invita l'abbé Lacordaire, pendant ses célèbres prédications à Metz, à visiter le petit Séminaire de Pont-à-Mousson... Les deux prêtres se lièrent d'amitié et l'abbé Lacordaire, raconte le P. Cormier, demanda au jeune Supérieur s'il ne voudrait pas s'enrôler parmi ses compagnons, car il était résolu à rétablir en France l'ordre de saint Dominique. « Je ne le puis répondit le Supérieur, il est décidé que je serai jésuite, et j'en ai même fait la promesse au R. P. Morin. »

« Certainement, répliqua son interlocuteur, vous entrerez dans une milice admirable de dévouement; mais ne feriez-vous pas encore plus de bien avec nous, qui avons actuellement ce qu'elle n'a pas au même degré, toute sainte qu'elle soit, l'*aura popularis*, le courant populaire. Cette disposition des esprits, permise par la divine Providence, semble indiquer qu'avec nous vous pourrez combattre aujourd'hui pour l'Eglise avec plus de chances de succès[1]. »

L'abbé Jandel, fortement impressionné, fit part de ces ouvertures au P. Morin, qui, après avoir prié et réfléchi (c'était à lui d'appliquer à son tour les règles du troisième temps) dit à son dirigé : « L'abbé Lacordaire a raison : il est probable qu'avec lui votre action pour le bien sera plus puissante qu'avec nous; je vous rends donc votre promesse, et vous autorise à répondre à son appel. »

Réponse admirable de désintéressement, observe le P. Cormier, de la part d'un religieux qui connaissait la valeur de cette recrue, qui était profondément attaché à son institut, mais qui subordonnait les intérêts de sa famille spirituelle à ceux de l'Eglise[2].

Le Mémoire pour le rétablissement de l'ordre des Frères Prêcheurs en France, publié par le P. Lacordaire au commencement de 1839, fit faire un pas de plus à l'abbé Jandel. Toutefois il restait hésitant... Les trois ans promis à son diocèse natal comme signe de dévouement allaient finir : il jeta les yeux sur Rome et se dit : Là se fera la lumière. Il partit.

Une de ses premières visites en arrivant dans la ville éternelle fut pour le P. de Villefort, assistant du Général des Jésuites, afin de lui remettre une lettre relative au but de son voyage.

« L'imprudent ! » dirait sans doute de lui M. Bremond, comme il le disait de Jérôme Nadal, se présentant à saint Ignace ! Mais il ne pourrait pas ajouter : « Ce qui devait arriver arriva ! » Jandel ne fut pas pris dans les filets de la Compagnie. Le P. de Villefort, raconte le P. Cormier, lui répondit avec cette décision et cet esprit de foi qui le caractérisaient : « Eh bien, vous avez à Rome saint Dominique et saint Ignace ; vous les consulterez ; car pour une semblable affaire, il vaut mieux consulter les morts que les vivants. »

C'était provoquer le jeune chanoine à la prière et à la

1. *Vie du P. Jandel*, par le P. Cormier. Paris, Poussielgue, 1890, p. 44.
2. *Ibid.*

réflexion. Où pourrait-il mieux prier et réfléchir que dans le recueillement d'une retraite ? Il passa donc quelques jours dans la solitude, mais il n'y put fixer sa détermination. « Après avoir intéressé à ma vocation tant de saints du ciel, se dit-il, pourquoi ne pas consulter l'oracle vivant, le Saint-Père ? »

Il obtint une audience, exposa à Grégoire XVI les deux pensées qui, depuis un certain temps se disputaient son avenir. « Le Pape, manquant sans doute des données voulues pour résoudre le cas à l'improviste, et tenant aussi, par prudence, à se montrer impartial, se contenta de répondre : « Les deux Ordres sont excellents ; tous les deux ont eu de grands Saints ; et quelque choix que vous fassiez, ajouta-t-il, en faisant allusion à la haute taille de l'abbé, vous pourrez être un *grand saint*, vous aussi ! »

La question restait entière.... « L'abbé *sentait* la vocation dominicaine, dit son historien, mais il désirait y *croire*, en l'appuyant sur des motifs de foi..., il voulait y *faire croire* aussi ses parents et ses intimes, qui l'eussent peut-être vu de préférence s'enrôler dans la Compagnie de Jésus. »

Après une grave maladie et un voyage de convalescence à Naples et au Mont Cassin, une nouvelle retraite fut décidée, qui fut d'un sérieux exceptionnel. Le retraitant y note les raisons qui lui semblaient militer pour la vocation dominicaine.

Il analyse ses attraits, ses aptitudes.

Il répond aux raisons contre.

Il se place dans les hypothèses supposées par saint Ignace.

I. — ATTRAITS ET APTITUDES

1° Je me sens un attrait prononcé pour l'œuvre de M. Lacordaire, et j'éprouve une répugnance insupportable à la seule pensée d'y renoncer.

2° Il y a chez moi une inclination irrésistible à me mettre en rapport avec la classe d'hommes sur laquelle les Dominicains se proposent surtout d'agir, c'est-à-dire les jeunes gens du monde...

3° Ici tous les ministères sont de mon goût et dans mes aptitudes : enseignement des jeunes religieux si je le demande, etc...

4° Services à rendre. Je pourrai au besoin enseigner la théologie.

5° La perspective d'une œuvre naissante à propager siérait extraordinairement à l'activité naturelle de mon caractère...

6° Conduites de la Providence.....

II. — RÉPONSE AUX RAISONS CONTRE

1° On peut espérer sans présomption que, s'il y a au début quelque chose de moins parfait que chez les Jésuites dans

la direction des novices, le Seigneur y suppléera... Il bénit les prémices.

2° Mon orthodoxie ne peut courir de risques.

Je suis si fatigué de me voir, depuis tant d'années, constamment froissé dans mes convictions, ou ce qui est opinions libres, que je serai heureux de me trouver réuni à une société d'hommes dont je partage les idées...

3° Quand même notre œuvre échouerait, nous ne serions pas pour cela réduits à l'inutilité.....

III. — IL SE PLACE DANS LES HYPOTHÈSES DE SAINT IGNACE

1° Je conseillerais à un ami qui se trouverait dans ma position de se faire Dominicain.

2° Il me semble que mon choix ne me donnerait aucune inquiétude au jugement de Dieu, parce que je crois avoir apporté le désir bien sincère de connaître et d'accomplir sa volonté.

Ces notes furent soumises à plusieurs arbitres compétents. L'un trouva les raisons bonnes, mais jugea qu'il fallait surseoir à l'exécution.

Un autre regarda certains motifs comme entachés d'humain ; sans doute parce qu'ils étaient indiqués trop sommairement. Le retraitant lui-même craignait qu'il n'y eût trop de naturel dans son attachement pour la personne du P. Lacordaire : c'était sa seule objection.

Le P. de Villefort, principal juge, déclara qu'il n'y avait lieu ni de douter, ni de temporiser, mais qu'il fallait agir résolument.

« Tout était donc conclu, dit le P. Cormier ; l'autorité avait parlé. Dieu voulait l'entrée dans l'ordre de saint Dominique et la voulait sans retard. » (P. 69.)

Était-ce seulement parce que l'autorité avait parlé que Dieu était censé *vouloir* l'entrée chez les Dominicains. Le retraitant ne pouvait-il, se décidant par lui-même pour les motifs ci-dessus, et surtout ceux de III, se dire, que sa décision était conforme à la volonté de Dieu ?

Oui certainement.

L'avis du P. de Villefort, si précieux qu'il fût, était surérogatoire. A lui aussi les raisons paraissaient péremptoirement décisives.

En tout cas l'élection, conduite d'après les règles du troisième temps, est conforme aussi à la *briefve méthode* de *saint François de Sales. Traité de l'amour de Dieu*, VIII, 14.

« Es choses mesme de conséquence il faut être bien humble et ne point penser de trouver la volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de discours : mais après avoir demandé la lumière du Saint-Esprit, appliqué nostre considération à la recherche de son bon playsir, pris le conseil de nostre directeur, et, s'il y escheoit, de deux ou trois autres

personnes spirituelles, il faut se résoudre et déterminer au nom de Dieu, il ne faut plus par après revoquer en doute notre choix, mais le cultiver, et souscrire dévotement, paisiblement et constamment. »

II

LE P. OCTAVE DE BÉNAZÉ, S. J. A L'ÉCOLE DES *EXERCICES*

SES TROIS PREMIÈRES RETRAITES

I. — Quelques détails biographiques montreront d'abord dans Octave de Bénazé un de ces retraitants de haute valeur intellectuelle, comme saint Ignace les aimait.

Né le 14 septembre 1845, au château du Breil, en Meillac (Ille-et-Vilaine), Octave de Bénazé reçut dans sa famille et au collège des Eudistes de Redon une éducation très chrétienne. Aspirant au Génie maritime, il entra à moins de dix-sept ans à l'École polytechnique et passa trois années à l'École d'Application, d'où il sortit le premier en 1865. « L'atmosphère au milieu de laquelle je vivais, a-t-il écrit, m'imprégnait peu à peu. Pendant les trois années d'École d'Application, le goût du monde et de ses plaisirs s'était développé chez moi, il était devenu une passion très vive. »

Au mois de juillet 1868 le jeune ingénieur s'embarqua à bord de l'*Astrée* pour les campagnes des Mers du Sud. Pendant ces campagnes, qui durèrent environ trois ans, « je cessai de pratiquer, dit-il. . La foi allait s'affaiblissant peu à peu. J'en arrivai même à douter de l'existence de Dieu, et, en rentrant en France (avril 1871) j'étais devenu matérialiste ». Sous l'influence du milieu chrétien où il vécut à nouveau la grâce commença à faire son œuvre.

Il écrit dans l'histoire de sa conversion : « Pendant le carême de 1872, j'avais fait une confession générale de toute ma vie au R. P. Hubin, S. J., Recteur à Brest. Je pratiquai mes devoirs religieux à partir de ce jour; mais ma foi était bien faible, j'étais toujours sans force contre les tentations, et j'éprouvais une difficulté étonnante à prier.. Les études scientifiques, auxquelles je me livrais plus que jamais, me laissaient dans le cœur, malgré leur attrait, un vide immense.

« .. Vers le milieu de mars 1874, je me trouvai un matin si attristé, si découragé de ne pouvoir prier, que je suppliai Dieu de me tirer de cette situation d'une manière quelconque, souhaitant une secousse violente qui me semblait seule capable de me toucher.

« Le lendemain ou le surlendemain, je crois, le lundi 16 mars 1874, je fus blessé de la façon la plus grave à l'arsenal. Pendant que j'observais la disposition d'une

machine à vapeur, je fus saisi au pan de mon vêtement par des roues d'engrenage; entraîné à la renverse, j'eus en un instant, l'épaule droite dénudée par ces roues, le cou au tiers coupé par une autre pièce de la machine... enfin la mâchoire brisée. Une ou deux minutes de plus c'en était fini. Mais Dieu permit que mes habits cédassent juste à temps à la violence de mes efforts, et je me trouvai dégagé. »

Pendant plusieurs semaines Octave fut entre la vie et la mort; la convalescence fut longue. Quand il fut en état de reprendre son service, il fut envoyé (février 1875) au port de Toulon où, « chaque jour », il sentait s'augmenter « son amour pour l'Eglise, son zèle pour les œuvres et pour l'apostolat » [1].

II. — Dieu ne le voulait-il pas entièrement à Lui?

« ... Une proposition de mariage, écrit-il, une entrevue à Paris même, me plongea dans l'inquiétude et m'obligea à aller demander conseil au R. P. Hubin, S. J., rue de Sèvres, 35. Il me dit que je ne connaîtrais la volonté de Dieu que par une retraite. Ce mot m'effraya, car je pressentais la gravité de l'acte; néanmoins, je ne reculai pas...

« Profondément troublé, inquiet, en partant, je fus surpris de retrouver un grand calme dès le lendemain de mon entrée en retraite et de m'y maintenir tout le temps.

« La méditation fondamentale sur la fin de l'homme fut une révélation pour moi: à partir de là, je fus prêt à suivre la volonté de Dieu quelle qu'elle fût; et dès le troisième jour, je faisais mon élection, dans laquelle, après avoir examiné avec le plus grand calme, les raisons que j'avais, soit pour rester dans le monde, soit pour entrer dans la vie religieuse [2], en me plaçant au point de vue de ma fin et du salut de mon âme, j'optais pour la vie religieuse; et sans me prononcer, je croyais devoir préférer, parmi les différents Ordres religieux, la Compagnie de Jésus, entre autres motifs parce qu'elle est plus détestée des ennemis de l'Eglise.

« Le P. Hubin, qui ne m'avait nullement influencé... approuva mes conclusions, et je rendis grâces à Dieu, ne pouvant retenir mes larmes à ce verset du *Magnificat: Suscepit Israël puerum suum, recordatus misericordiæ suæ!* » (pp. 32, 33).

Est-ce que ce narré si simple et si vivant ne donne pas raison à M. Bremond, quand il prétend que l'élection est faite dès le Fondement, et que comprendre le Fondement est l'affaire de dix minutes pour un homme intelligent? Ne voilà-t-il pas un retraitant — et intelligent, certes! — qui, à partir de la première méditation est prêt à suivre la volonté de Dieu quelle qu'elle puisse être?... Oui vraiment tout le reste sera pure formalité!

Vous croyez!...

La foi, la conscience, la raison ont pu dire du premier coup

1. *L'itinéraire spirituel d'un Polytechnicien*. Beauchesne, 1929.

2. Ou à la Chartreuse ou dans la Compagnie de Jésus.

ou croire avoir dit leur dernier mot! Elles comptaient sans le cœur qui a ses raisons lui aussi, contre la fascination desquelles l'âme a besoin de s'armer dans de plus longs exercices, si elle veut vraiment que la victoire reste à la volonté de Dieu.

Écoutons le P. de Bénazé : « Mais à ces larmes (de consolation) d'autres larmes se joignirent bientôt, lorsque je pensai à l'affliction profonde dans laquelle ma détermination allait plonger ma famille, ma mère, mon père surtout dont elle renversait tous les projets d'avenir. »

En effet, chez le père le chagrin fut du désespoir. L'impression qu'en ressentit Octave fut telle qu'il eut des doutes sur le bien-fondé de son élection et se décida à faire une nouvelle retraite.

« Le désespoir de mon père, écrivait-il alors à l'une de ses sœurs, m'a jeté dans un trouble profond, il n'est pas de souffrance morale plus vive, et il faut alors se rappeler la parole formelle de l'évangile pour persister dans une vocation, qui brise le cœur de ceux qu'on aime le plus au monde. J'ai été atterré et l'esprit du mal a cherché à me prouver que ma vocation n'était pas certaine : tu comprends alors ce que j'ai souffert... »

Octave alla donc faire au noviciat d'Angers une seconde retraite après laquelle il écrivait : « Le bon Dieu m'appelle définitivement à son service. Mes *dix jours* de retraite ont été calmes; j'ai beaucoup réfléchi, j'ai vu la vie religieuse de plus près... J'ai fait connaître aussi complètement que possible mon caractère, mes aptitudes au Père Maître, puis finalement, me remettant en face du choix à faire entre le monde et la vie religieuse, j'ai opté pour celle-ci... Je crois donc avoir agi avec toute la prudence que la simple raison peut conseiller dans une question aussi grave. Depuis que tout est décidé, j'éprouve un grand calme, et même un grand contentement. » (12 février 1876.)

III. — Après ces deux retraites, de quelle utilité seront donc à l'ingénieur de trente-trois ans les exercices de trente jours, que font tous les novices de la Compagnie, la première année de leur noviciat? C'est bien sans doute pour le novice qu'était Octave de Bénazé que les *Exercices* seront « une machine pneumatique », « un piétinement sur place » ? Écoutons-le en parler lui-même dans une lettre qu'il écrit à sa mère, la retraite terminée :

« Chère mère, afin que votre fête de Noël soit plus complète, je viens dès ce soir vous donner de mes nouvelles et causer un instant avec vous, après m'être entretenu tout ce mois avec Dieu et mon âme. Si les hommes savaient les biens qui résultent d'une retraite comme celle que saint Ignace nous fait faire au début de la vie religieuse, ils voudraient tous la faire, et après cela, ils verraient la vie d'un tout autre point de vue, du point de vue de la foi qui est le seul véritable. Ils considéraient comme un exil le temps de l'épreuve, et la vie future du ciel, comme la patrie, la seule chose enviable, la récompense éternelle de travaux bien petits.

« Que de découvertes pour moi! que de choses j'ignorais! Y a-t-il un sujet d'étude plus intéressant pour l'homme que la vie, les actions, les paroles d'un Dieu fait homme? Et l'Évangile est le livre d'or, le seul livre, parce que seul il est le livre de la vérité et ne renferme aucune erreur. Là, on trouve tout ce qui peut éclairer l'homme dans cette vie, lui donner la force et la consolation, et même la joie véritable... Je voudrais pouvoir vous transmettre toutes les impressions, toutes les émotions, toutes les jouissances de l'intelligence et du cœur que j'ai ressenties pendant ces précieuses et trop courtes semaines... »

... Dans une lettre à sa sœur carmélite, même enthousiasme... « Que te dirai-je d'une semblable retraite, sinon qu'on est transporté dans un monde nouveau, dans une lumière plus vive, plus éclatante, qui tour à tour effraye et anéantit, montre la voie, console et fortifie, élève enfin jusqu'à Dieu, source de tous les biens et terme de toutes nos espérances? Tout est admirablement ordonné, calculé de façon à retirer le plus de profit possible de chaque journée. On ne se doute pas, quoique on en ait été averti, de tout ce que renferme ce livre si concis. Quelle bonne vie que cette vie de silence, de recueillement, de prière où l'âme oublie les créatures et reste seule avec Dieu! » (p. 54).

III

L'ÉLECTION DU P. WILLIAM DOYLE[1]

1. — POUR LA RÉFORME ET LE PROGRÈS DE SA VIE SPIRITUELLE

« Il me semble que Jésus me demande une vie de guerre sans merci à mes commodités, une vie exempte de tout confort, même de celui qui est permis par la règle.....

« Je suis arrivé maintenant au point difficile et important de la retraite[2]. Dieu... a éclairé mon esprit, m'a fait connaître sa volonté et a rempli mon cœur d'un ardent désir d'accomplir cette volonté adorable, à quelque prix que ce soit. Jésus, cher Jésus, je veux vous plaire en faisant exactement ce que vous désirez de moi, en vous donnant tout cette fois, généreusement et sans réserve, et en ne revenant jamais sur ma résolution. J'ai fait, dans cet esprit, la méditation de minuit, le 25 octobre, fête de la B^ne^ Marguerite-Marie. J'ai vu clairement ce que je savais depuis des années mais ne voulais

1. *Vie du P. W. Doyle S. J.*, par Alfred O'Rahilly... Lethielleux, 1927.

2. Grande retraite de trente jours. Le point important c'est le point de *l'élection*.

pas admettre : que Dieu me demande la pratique du troisième degré d'humilité dans toute sa perfection, autant que je puis en être capable.

« Je ne puis fermer les yeux sur cette vérité ou la nier plus longtemps. Ne serais-je pas reconnaissant au bon Dieu, qui m'a choisi pour une telle vie, puisque ce sera l'ouvrage de sa grâce et non le mien ! Dieu veut que je place la perfection, la sainteté devant moi comme un but, et que je *marche droit* pour l'atteindre. Il ne veut pas que je me contente de la bonne vie facile de la moyenne des religieux, mais que je vole plus haut à une fin plus noble et plus digne de lui. Il veut que j'entreprenne une guerre incessante contre moi-même, mes passions, mes inclinations, mes habitudes ; que je brise ma volonté propre, que je la mortifie en tout, de telle sorte que sa grâce puisse agir librement en elle ... La raison de cela est l'amour vrai, profond, immense, du cœur de Jésus pour moi, son exemple qu'il veut que je suive.... Puis-je faire cela cinq, dix, vingt ans ? mener aussi longtemps une vie crucifiée ? Jésus ne me le demande pas, mais que je lui fasse cette promesse *pour aujourd'hui*, pour ce jour qui passe si vite et emporte avec lui le souvenir des petites souffrances et mortifications endurées...

« Mon Jésus, je sens qu'enfin vous avez vaincu, votre amour a vaincu, et, hier au soir, agenouillé devant l'image de votre Sacré-Cœur, je vous ai promis de commencer cette nouvelle vie, de commencer enfin à vous servir comme vous me l'avez tant demandé pendant seize ans... *Ego dixi, nunc coepi.*

« I. *Acceplo.* - Je recevrai avec joie toutes les choses désagréables que j'aurai à supporter : *a*) douleur, maladie, chaleur, froid, nourriture ; *b*) maison, emploi, règles, coutumes ; *c*) épreuves de la vie religieuse, contrères ; *d*) réprimandes, humiliations ; *e*) toutes les croix.

« II. *Volo et desidero.* — Je voudrai et désirerai que ces choses m'arrivent, afin que je puisse ressembler davantage à mon Jésus.

« III. — De toutes mes forces et chaque jour, *agere contra in omnibus...* : *a*) contre mes défauts ; *b*) contre ma volonté propre ; *c*) contre mes aises et commodités ; *d*) contre les désirs de mon corps ; *e*) contre l'habitude de l'inclination à remplir mes devoirs négligemment et sans ferveur. »

II. — POUR LA VIE DE MISSIONNAIRE AU CONGO

1er novembre 1907.

Raisons contre :

1° Je ne suis pas certain de la volonté de Dieu.

2° J'aimerais à rester encore quelques années en Irlande et à y travailler au salut des âmes.

3° Ne ferais-je pas plus de bien en restant en Irlande, au lieu d'aller m'ensevelir au milieu de quelques noirs dont je ne connais pas la langue ?

4° Je puis vivre longtemps et me rendre utile ici ; en mission ma vie sera probablement très courte.

Raisons pour :

1° La conviction presque certaine que j'ai une réelle vocation pour les missions étrangères.
2° Je nourris cette pensée depuis plus de vingt ans, et elle m'a toujours donné beaucoup de consolations.
3° Mon grand désir depuis mon enfance est de mourir martyr.
4° La lettre que j'ai écrite pendant mon noviciat[1].
5° Le sentiment que, si je ne m'offre pas, je ne serai certainement pas agréable à Dieu.
6° L'attrait que j'éprouve pour une vie de réelle privation et de souffrance.
7° Cet attrait est devenu beaucoup plus fort depuis ma retraite, afin d'être plus semblable à Jésus.
8° Dans l'esprit du troisième degré, je dois faire ce sacrifice.
9° La dureté de la vie, — aide puissante pour la sainteté.
10° L'attrait que j'ai toujours eu pour saint Pierre Claver et mon désir de l'imiter.
11° Les âmes que je pourrais sauver et qui autrement n'iraient jamais au ciel.
12° Comme prêtre parlant anglais, je puis rendre service aux missionnaires.
13° J'éprouve un grand contentement de penser que je faisais la volonté de Dieu quand, il y a deux ans, je résolus de m'offrir pour les missions étrangères.

A. M. D. G.

MON ÉLECTION

Aujourd'hui, premier vendredi de novembre, fête de la Toussaint, j'ai fait mon élection pour la mission du Congo. J'ai prié et réfléchi pendant la retraite, demandant à Dieu de m'éclairer et de me faire connaître sa sainte volonté, que, seule, je cherche. Les raisons qui me portent à m'offrir sont écrasantes, mais une pensée m'a troublé et bouleversé — je vois par cela qu'elle vient du démon —; c'est qu'en restant en Irlande, et en m'y employant avec zèle au salut des âmes pendant de longues années, je ferais beaucoup plus pour la gloire de Dieu qu'en allant en mission où certainement je ne vivrai pas longtemps.

1° J'ai obtenu la lumière pour comprendre que ce n'était qu'une illusion de l'amour-propre, lequel, sous prétexte de faire le bien, cherche une existence agréable à la nature et à l'orgueil.

1. Probablement il s'offrait pour les missions étrangères.

2° Une telle vie plairait-elle à Dieu, s'Il veut que je travaille parmi les nègres?

3° Dieu peut ouvrir un vaste champ à mon zèle, s'il le désire, quel que soit le lieu où je m'emploierai.

4° Ce que je perds en rejetant l'occasion glorieuse des missions étrangères : ressembler à Jésus, une aide à la sainteté, la *possibilité du martyre*.

5° Enfin, je me suis senti impuissant à refuser à Jésus ce sacrifice qu'il me demande depuis plus de vingt ans. Je ne puis refuser, et vivre et mourir en paix. Comment, après de si évidentes lumières et de si fortes inspirations, oserais-je voir Jésus face à face au jour du jugement, sachant que je n'ai pas fait ce qu'il voulait de moi?

Pendant le salut, je me suis fortifié dans la résolution prise à Milltown, de m'offrir pour la mission du Congo. En agissant ainsi je ne fais autre chose que me placer sans réserve entre les mains de mes Supérieurs, pour qu'ils me déclarent la sainte volonté de Dieu sur moi. Une voix intérieure semble me dire : « Tu ne regretteras jamais cette résolution et cette offrande. »

J'ai offert ma résolution au T. S. Cœur de Jésus, le priant de m'accepter pour la vie. Depuis, mon âme est remplie de joie et de consolation. Je suis très heureux, car je sens que Dieu m'a donné la grâce de faire ce qu'*Il voulait*.

Fête de la Toussaint, 1907.

SIBI CONSTAT SOCIETAS JESU !

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

Apologie entreprise dans l'esprit du *Préambule* des *Exercices* — esprit de bienveillance et non d'hostilité. — Le bien que je pense des livres de M. Bremond, malgré le dédain transcendental qu'il affiche pour les miens. — Question de personnes mises à part, il reste à défendre :

1° Saint Ignace plutôt *caricaturé* que *portraituré* dans les trois articles de la *Vie spirituelle ;*

2° Les *Exercices* plutôt *sabotés* qu'*interprétés.*

Ce sont les écrits que l'on juge, et non les intentions.

L'encyclique *Mens nostra* ne rend-t-elle pas inutile cette *défense* de saint Ignace et des *Exercices* spirituels?

PREMIÈRE PARTIE

SAINT IGNACE

CARICATURE ET PORTRAIT

I. — *Ignace et la Chevalerie.*

La vie de saint François d'Assise est un « exploit de paladin, une croisade » (L. Gillet). Celle de saint Ignace relèverait non de la Chanson de Geste, mais de la Chevalerie errante. Inigo de Loyola insolemment comparé à Don Quichotte. Long parallèle en quinze pages, où vingt-cinq fois reviennent les mots : Don Quichotte, donquichottisme, chevalier errant, chevalerie errante... Trop est trop ! — Le donquichottisme d'Ignace, fantaisie tendancieuse ; sa genèse, son évolution. — La porte des *Exercices* ne s'ouvre-t-elle qu'à des héros ? — L'héroïsme d'Ignace et

« la métaphysique amoureuse » des romans de chevalerie. — Le récit du Pèlerin : détails savoureux sur le converti de Loyola. — Le changement de devise. — Ignace chevalier de Notre-Dame. — M. Bremond finit par avouer que la « princesse lointaine n'a jamais été une tentatrice bien redoutable ». De qui se moque-t-il ? 9

II. — *L'intellectualisme d'Ignace.*

Puissance de sa dialectique universellement reconnue. — « Les impressions personnelles » de M. Bremond : « On découvre dans un livre ce qu'on veut y découvrir. » L'ordre des Exercices ne serait qu' « un ordre factice ». — Jugements du P. Léonce de Grandmaison, de Mgr d'Hulst, etc. — La méthode et l'ordre des Exercices loués par les Papes. — Paul III et Pie XI. — Courte analyse du Fondement : l'enchaînement des idées : les mots-agrafes. — Si les Exercices paraissent à d'aucuns « machine pneumatique » et non « engrenage de vérités logiquement déduites », à qui la faute ? — Les « feux de la raison » et la « veilleuse de la prière consolée » 28

III. — *Le Psychologue.*

Coup d'œil d'Ignace éveilleur et directeur d'âmes. — « Mieux vaut lire un homme que vingt livres » (Montaigne) — Ignace n'aurait-il su lire qu'un seul homme ? lui-même ? — Il est faux qu'il ne juge les autres que d'après lui. — Le génie pédagogique chez saint Ignace et chez l'abbé de Rancé. — Le doigté du maître des novices ; formation du P. Nadal. — Les fruits de la direction du saint. — Témoignages concluant à montrer dans le Maître des *Exercices spirituels* un psychologue des mieux avertis et un éminent directeur 48

IV. — *Ni maître de prière, ni professeur d'énergie.*

A. Les *Exercices* ne seraient qu'une autobiographie, comme le *Récit du Pèlerin*. Ignace s'y raconte ; il s'y « maxime ». Comme « il n'y a de science que de l'universel », il n'est donc pas docteur d'oraison. — Sophismes discutés et réfutés.

B. Pourquoi, aux yeux de M. Bremond, Ignace n'est-il plus même un « maître d'énergie » ? Ce qu'en pense Barrès enthousiaste admirateur de « Loyola ». Portrait qu'il en a tracé de main de maître. — Pour lui, et pour tout le monde, M. Bremond excepté, Ignace est un grand caractère éducateur de grands caractères. — Les principes directeurs de la sainteté d'Ignace 60

V. — *Une seule couronne laissée au front d'Ignace.*

Toutes les couronnes, excepté celle de la sainteté, ont été arrachées du front d'Ignace par l'impitoyable — ne faut-il pas dire le pitoyable ? — critique 71

DEUXIÈME PARTIE

LES EXERCICES SABOTÉS PLUTOT QU'INTERPRÉTÉS

I. — *Les notes du troisième article ne sont pas toutes à jeter au feu.*

A. Heureuse interprétation du Fondement, où M. Bremond voit déjà circuler la grande idée de l'amour de Dieu. N'a-t-il pas raison contre le P. de Ponlevoy et plusieurs autres? — A condition toutefois de ne pas confondre l'amour du Fondement et l'amour du Règne. Beaucoup moins heureuse l'idée d'appeler le Fondement « une petite somme érasmienne ».

B. Bonnes remarques sur l'examen particulier, à côté de vues incomplètes ou erronées.

C. Un coup d'œil aux vieux paradoxes sur la composition de lieu. L'art des citations . et des réticences bremondiennes, étudié sur une page de Crasset.

D. Adhésion curieuse à la note d'un théologien sur le rôle de la *raison pratique* dans l'oraison. Serait-ce une rétractation? 75

II. — *La mystique de l'élection.* 88

A. Les commentateurs se dérobent-ils?

B. Le choix... n'est-il qu'une formalité?

C. Le vœu du Bienheureux Claude de la Colombière.

D. Le chapeau de Cardinal de saint François de Borgia.

E. L'élection de l'abbé de Bérulle.

F. Les trois temps de l'élection.

III. — *La genèse des règles de l'élection.*

A. Genèse des Règles de l'élection d'après le *Recit du Pèlerin*. Pourquoi tant de Règles? et si compliquées?

B. Avant Ignace « on se préoccupait moins de connaître la volonté de Dieu que de l'accomplir ». Benoît de Canfeld, un des « saints » les plus chers à M. Bremond, « admoneste qu'on n'ait à la *chercher* sous quelque forme tant spirituelle ou subtile puisse-t-elle être ». Les quiétistes et *quiétistes* ne s'inspirent-ils pas de cette métaphysique?

C. Saint François de Sales, foncièrement d'accord avec saint Ignace (troisième temps) — met seulement les âmes en garde contre « une tentation ennuyeuse ». . . . 100

IV. — *La théorie des consolations. Les « à côté » de M. Bremond.*

A. Le rôle des consolations. Saint Ignace y voit-il toujours un signe *assuré* de la volonté de Dieu?

B. Leur nature. En voulant la définir d'après saint Ignace, M. Bremond met « à côté » trois fois.

a) Saint Ignace ne dit pas que la consolation est « une

grâce qui n'est jamais refusée aux prières de l'exercitant ». Il dit tout le contraire.

b) Les consolations dont il parle ne sont pas toujours des grâces *communes*, mais souvent des faveurs d'ordre très élevé. — Il est vrai que sur ce point le critique dit blanc et noir.

c) Saint Ignace n'enseigne pas que la consolation n'est par essence *que* plaisir. Les *Exercices* et la vie du saint signalent souvent des consolations-lumières. 108

V. — *La critique du troisième temps.*

A. Entêtement de l'historien à le ramener aux deux premiers, « où la volonté précède, dit *la Guide*, et où l'intellect suit », tandis qu'au troisième « l'intellect précède et présente des raisons à la volonté ». Pour bien traduire *ponere in anima*... c'est le cas, ou jamais, d'en appeler à Tauler et à sa distinction entre l'*anima*, fine pointe de l'esprit, et l'*animus* ou les puissances.

B. Lumineuses explications du P. Surin et de saint François de Sales. La distinction qu'ils font entre « la fine pointe » et les « puissances » se retrouve dans les *Exercices;* elle donne la clef de ce passage, embrouillé à plaisir par M. Bremond et par d'autres 120

VI. — *J.-P. Camus en vain appelé à la rescousse!*

C'est en vain. — « Le secret ascétique » de l'évêque de Belley n'est pas du tout « la critique impitoyable » des règles de l'élection. Nulle part il ne dit que « sauf une ou deux fois dans la vie, l'élection est inutile, dangereuse même ». Il ne parle de saint Ignace que pour louer « la ferveur et l'activité de ce grand géant spirituel. » Le premier point du résumé que prétend en donner M. Bremond dénote beaucoup d'imagination. Pas un mot de vrai!. 129

TROISIÈME PARTIE

OU LA DOCTRINE PRÉCÉDENTE EST CONFIRMEE PAR QUELQUES EXEMPLES

I. — L'histoire de la vocation du P. Nadal, savoureusement racontée par Nadal lui-même ; piteusement résumée et commentée par M. Bremond, qui n'y voit qu'une comédie. — Captivante autobiographie, réponse topique aux inexactitudes, excentricités, réticences et truquages de M. l'Académicien. — « Ce qu'on prenait pour de la lumière » est bien de la lumière 137

II. — Le livre de saint Ignace et l'Imitation. — Mérites intrinsèques des *Exercices* considérés comme manuel de retraite 153

III. — La lettre autographe de Sa Sainteté Pie XI à l'occasion de la semaine des *Exercices* . . . . . .

IV. — Conclusion : « Le serpent et la lime ». — Il faut choisir entre les jugements du *ravageur* des *Exercices* et ceux des Papes qui en sont les *vengeurs*. L'encyclique *Mens nostra*. — La couleuvre de Manrèse. *Errare humanum est* . .

APPENDICES

Appendice I. — I. Saint Ignace Maître d'oraison. Témoignage du P. Nadal, interprète officiel des *Exercices*. II. Les miracles du texte pur des *Exercices* 162

Appendice II. — Le P. Octave de Bénazé S. J. à l'école des *Exercices* 171

Appendice III. — La vocation du P. Jandel O. P. et l'élection du P. W. Doyle S. J. *Sibi constat Societas Jesu*. . . . 173

1436. — Évreux, imprimerie Ch. Hérissey. — 4-30

Pierre TÉQUI, Éditeur, 82, rue Bonaparte, PARIS

Vient de paraître :

QUESTIONS IMPORTANTES A LA VIE SPIRITUELLE

SUR L'AMOUR DE DIEU

Par le P. Jean-Joseph SURIN, S. J.

NOUVELLE ÉDITION

Texte primitif révisé et annoté par les P.P. Aloys POTTIER et Louis MARIÉS, S. J.

En appendice : Défense du P. Surin et de son Maître le P. Lallemant. Parfaite orthodoxie de leur commune doctrine sur la Contemplation aux yeux des Généraux de l'Ordre.

1 volume in-12. Prix, 12 fr. — Franco, 12 fr. 75.
Etranger, 13 fr. 50.

A LA MÊME LIBRAIRIE

P. Aloys POTTIER

LA VIE ET LA DOCTRINE SPIRITUELLE

DU P. L. LALLEMANT

TEXTE PRIMITIF RÉVISÉ ET ANNOTÉ

ESSAI DE THÉOLOGIE MYSTIQUE COMPARÉE

LE P. L. LALLEMANT

ET LES GRANDS SPIRITUELS DE SON TEMPS

I. La Doctrine spirituelle étudiée dans ses grandes lignes.
II. L'École Ignatienne française au début du XVII^e^ siècle.
III. La spiritualité bérullienne.

Chaque volume : 15 *fr.; franco,* 15 *fr* 85 ; *Etranger,* 17 *fr.* 35
Les 4 volumes : Prix : 50 *fr.; franco,* 53 *fr.; Étranger,* 58 *fr.* 50

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

060.304
P856

43961

AUTHOR POTTIER, S. J., ALOŸS

TITLE Pour Saint Ignace Et Les Exercic

Contre L'Offensive De M. Bre

DATE DUE | BORROWER'S NAM

STORAGE -

43961

IN U. S. A.